

GEO

HISTOIRE



CLÉOPÂTRE

Mythes et légendes
d'une reine

NOUVELLE
FORMULE
+ DE RUBRIQUES,
D'ACTUALITÉ,
DE TÉMOIGNAGES

LE VATICAN
GEO HISTOIRE

MARS-AVRIL 2025 N° 80

LE VATICAN DE PIERRE À FRANÇOIS

DES SIÈCLES
DE POUVOIR
ET D'INTRIGUES



EXPOSITION
GABIN, LÉGER,
ZADKINE...
FACE AUX NAZIS,
DES ARTISTES
EN RÉSISTANCE

GROTTE CHAUVE
Une aventure
scientifique
pour préserver
notre histoire

IMMERSION
Dans la peau
d'une recrue
du KGB en pleine
guerre froide

CPPAP



BEL : 7,80 € - CH : 13 CHF - CAN : 14 CAD - DE : 11 € - ESP : 8 € - GR : 8 € - LUX : 8,90 € - ITA : 8 € - PT : 8 € - DOM Bateau : 7,80 € - Maroc : 85 MAD - Tunisie : 15 TND - Zone CFA : Avion : 8 000 XAF - Bateau : 6 000 XAF - Zone CFP Bateau : 1100 XPF.

PRISMA MÉDIA

L 15170 - 80 - F: 7,50 € - RD

NOUVEAU

FRANCE

Harper's

BAZAAR

INTERIEURS



LE GÉNIE
DES LIEUX

MATHIEU LEHANNEUR
DESIGNER
OLYMPIQUE

LA MAISON DE JØRN UTZON,
UN APPARTEMENT
CHEZ MIES VAN DER ROHE,
LE STUDIO D'ALEXANDRE MATTIUSSI,
LE PARIS D'HARRY NURIEV,
L'HÔTEL MYTHIQUE DU LIBAN

© FANNY LATOUR-LAMBERT

LE PLUS MODE DES
MAGAZINES DE DÉCORATION

Édito



Pourquoi ce tout nouveau GEO Histoire ?

Sérieux, intéressant, varié, mais aussi encyclopédique et d'apparence un peu triste : voici les qualificatifs que vous avez utilisés pour nous décrire, lorsque nous vous avons consultés sur ce que vous pensiez de notre bimestriel fin 2024. Surtout, vous nous avez expliqué votre difficulté à poursuivre jusqu'au bout la lecture d'un dossier aussi long (plus de 120 pages), et ne portant pas toujours sur une période qui vous passionne. Vous aviez raison. Les habitudes de lecture ont changé, et GEO Histoire avait besoin de se moderniser, de multiplier les sujets pour rester une lecture plaisir, où l'on continue d'apprendre tout en s'évadant dans d'autres époques. Tout comme GEO, notre mensuel, propose des immersions géographiques et culturelles à la découverte de la planète

et de ses habitants, GEO Histoire doit proposer des immersions dans le passé variées et attrayantes. Dans cette nouvelle formule, vous trouverez nombre de nouvelles rubriques placées avant et après un dossier de couverture raccourci, que nous avons voulues attrayantes et d'une grande variété, tant dans leur aspect visuel (panoramas photo, infographie, archives privées et publiques, bande dessinée...) que dans nos traitements journalistiques (témoignages vécus, fiction-reconstitution basée sur des travaux d'historiens, décryptages en images, sélection culturelle...). Avec, bien sûr, la même exigence sur le fond. Nous espérons sincèrement que vous aurez autant de plaisir à lire ces nouvelles rubriques que nous en avons eu à les concevoir et à les décliner dans ce premier numéro du nouveau GEO Histoire. ■

MYRTILLE DELAMARCHE, RÉDACTRICE EN CHEF

Qu'avez-vous pensé de ce numéro ? Écrivez-nous à : redaction@geo.fr



Sommaire

6 **En images**

ARTISTES EN RÉSISTANCE

18 **Ce jour-là**

QUAND GEORGES POMPIDOU A SAUVÉ CHAMBORD

20 **La découverte archéo**

POMPÉI : L'ADN COMMENCE À PARLER...



AP / SIPA

22 **La fiction réaliste**

DANS LA PEAU D'UNE RECRUE DU KGB EN PLEINE GUERRE FROIDE

26 **Historama**

CLÉOPÂTRE, REINE DES MYTHES

28 **Mémoire vive**

«J'AI COMPRIS QUE, COMME MON PÈRE JADIS, JE DEVAIS QUITTER SAÏGON»



Marc Chauvel / Photofocus

Dans les coulisses



34 **UNE SAGA DE DEUX MILLE ANS SOUS LE SIGNE DE SAINT PIERRE**

54 **CES ARCHIVES RESTÉES LONGTEMPS SECRÈTES**

36 **NEUF MYTHES PASSÉS AU CRIBLE**

64 **PIE XI-MUSSOLINI : PETITS ARRANGEMENTS ENTRE ENNEMIS**

44 **LES MÉDICIS, DES FLORENTINS À L'ASSAUT DU SAINT-SIÈGE**

Cameraphoto / akg-images

du Vatican



70 **OPUS DEI : LE VRAI DU FAUX**

76 **DANS LA PLUS BELLE
COLLECTION DU MONDE**

90 **UN EXORCISTE
FACE AU DIABLE**

94 **AU CŒUR DU PLUS
PETIT ÉTAT DU MONDE**

106 **«LE VATICAN, À UN TOURNANT ?
OUI... DEPUIS
TOUJOURS» L'INTERVIEW
DE BERNARD LECOMTE**

112 **Les bulles de l'histoire**

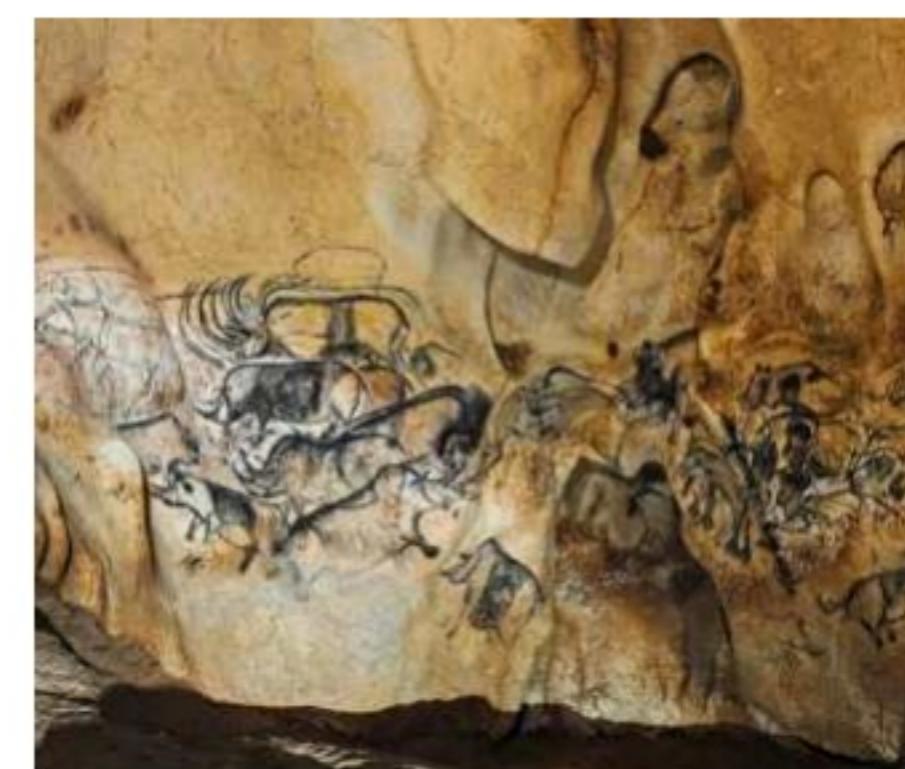
LA GRANDE GUERRE,
INDÉLÉBILE CICATRICE



Serge Fino

118 **Sur le terrain**

COMMENT VIVAIT-ON DANS
LA GROTTE CHAUVENT ?



S. Jeillet (CNRS) / Ministère de la Culture

124 **À lire, à voir**

LA SÉLECTION
DE LA RÉDACTION

130 **La photo**

QUAND LA SUÈDE DIT ADIEU
À LA CONDUITE À GAUCHE

En couverture : le pape François ouvre la Porte sainte de la basilique Saint-Pierre pour l'ouverture du Jubilé de la Miséricorde, le 8 décembre 2015. Crédit : Alessandra Benedetti / Corbis via Getty Images.

En haut : Bridgeman Images. **En bas :** Société des amis du musée Jean-Gabin.



En mars 1942, dans sa galerie près du Madison Square, Pierre Matisse (fils du peintre Henri Matisse), établi à New York depuis 1924, met à l'honneur quatorze figures exilées de l'avant-garde européenne dans l'exposition *Artists in Exile*.

Paris, Chancellerie des universités de Paris – bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, B IV 8 (5/6)



First row from left to right
Matta Echaurren
Ossip Zadkine
Yves Tanguy
Max Ernst
Marc Chagall
Fernand Léger

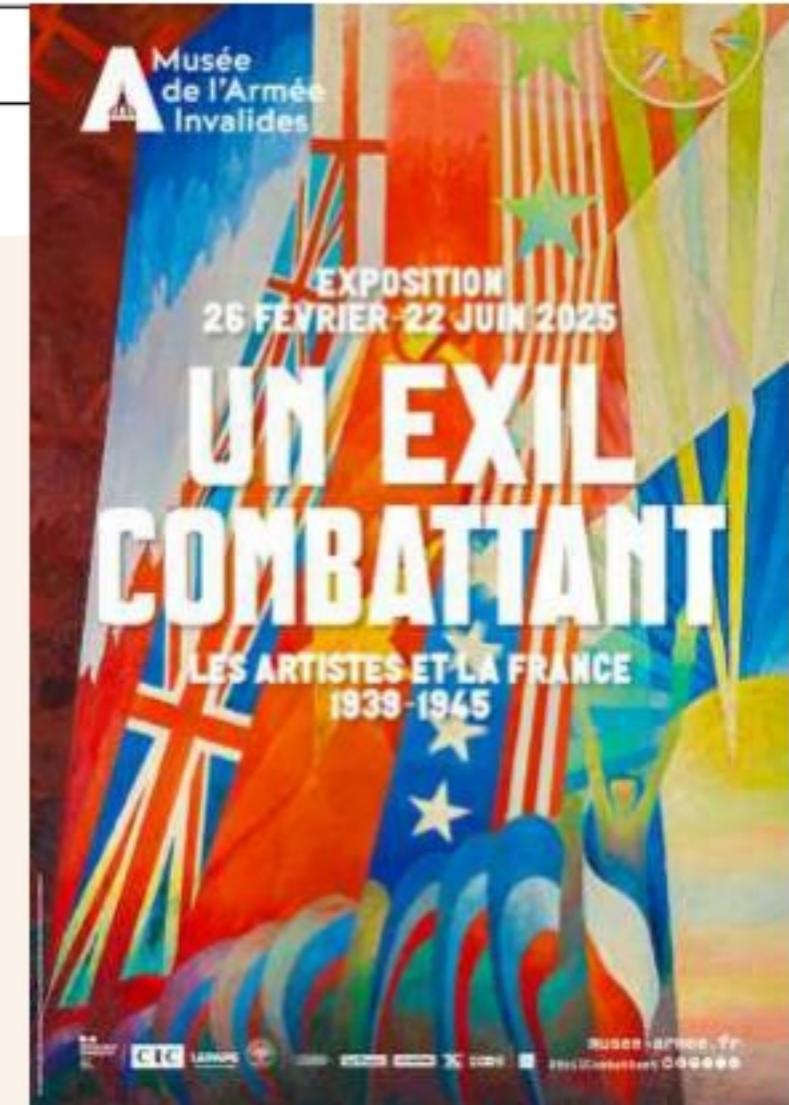
Second row from left to right
André Breton
Piet Mondrian
André Masson
Amedee Ozenfant
Jacques Lipchitz
Pavel Tchelitchew
Kurt Seligmann
Eugene Berman

Photograph by
George Platt Lynes

New York, Feb. 1942

Un exil combattant, les artistes et la France, 1939-1945, musée de l'Armée-Invalides, hôtel national des Invalides, 129, rue de Grenelle, 75007 Paris

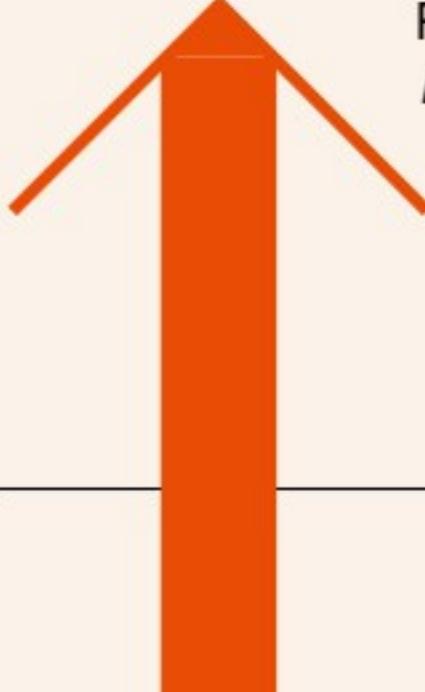
Exposition jusqu'au 22 juin 2025
musee-armee.fr



Artistes en résistance

Durant la Seconde Guerre mondiale, des artistes et des intellectuels, souvent persécutés, ont quitté leur pays et mis leur talent au service de la liberté. À Paris, une exposition exceptionnelle au musée de l'Armée-Invalides raconte leur combat.

André Masson



René-Gabriel Ojeda / RMN-GP



Le vagabond du surréalisme

Anticonformiste viscéral, André Masson (1896-1987) est avant-guerre l'une des figures majeures du surréalisme, prônant une étanchéité entre art et politique. L'origine juive de son épouse, Rose Maklès, constraint le couple à embarquer pour New York en mai 1941. L'année d'après, en vue du 14 Juillet, il peint un rideau de scène pour l'association d'exilés France Forever sur lequel apparaît la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*. Ce qui provoque la colère d'André Breton, qui juge l'œuvre trop éloignée de sa conception d'un art libre de toute responsabilité sociale.



Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Anne-Sylvaine Marre-Noël

André Masson (1896-1987), *Niobé*, 1947 (ci-contre).

France Forever, Résistance, Libération, fascicule commémoratif illustré du rideau de scène *Liberté, Égalité, Fraternité*, d'André Masson, créé pour le 14 Juillet, en 1942 (ci-dessous).

Écrire, peindre et combattre

Fait prisonnier en juin 1940, le peintre Jean Hélion (1904-1987) parvient à s'évader d'un stalag poméranien deux ans plus tard, avant de gagner l'Amérique. Son récit de captivité, *Ils ne m'auront pas* (*They Shall Not Have Me*), rencontre un grand écho outre-Atlantique, et l'artiste donne de nombreuses conférences au profit de la France libre. En exil, Hélion épouse Pegeen Vail Guggenheim, fille de la collectionneuse Peggy Guggenheim, avec laquelle il aura deux enfants. Ses œuvres de plus en plus figuratives le placent à contre-courant de l'abstraction alors en vogue.

Jean Hélion



Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, Imec, archives Jean Hélion

Jean Hélion à côté de *Rouge brillant* (1938) et de *L'Homme à la joue rouge* (1943), une photo signée de l'Américain Skippy Adelman (1924-2004).

Ossip Zadkine



Les «années de brouillard»

Sculpteur doté d'une renommée internationale, le Français Ossip Zadkine (1888-1967), d'origine juive biélorusse, abandonne son atelier parisien en juin 1940 et se résigne à quitter la France pour New York où il passe quatre années, «*dans un brouillard, dans un tarissement de [son] imagination*». L'artiste est sévère avec lui-même, et il faut peut-être voir dans ces mots une culpabilité à l'égard de ses compatriotes restés sous le joug nazi. Car cette période d'exil est l'une de ses plus fécondes, avec notamment *La Prisonnière* (1943), allégorie de la France aux heures les plus sombres de l'Occupation, mais que Zadkine qualifia par la suite de «*sinistre cage à poule*».

Paris Musées / Musée Zadkine



Ossip Zadkine,
étude pour
La Prisonnière, 1943.

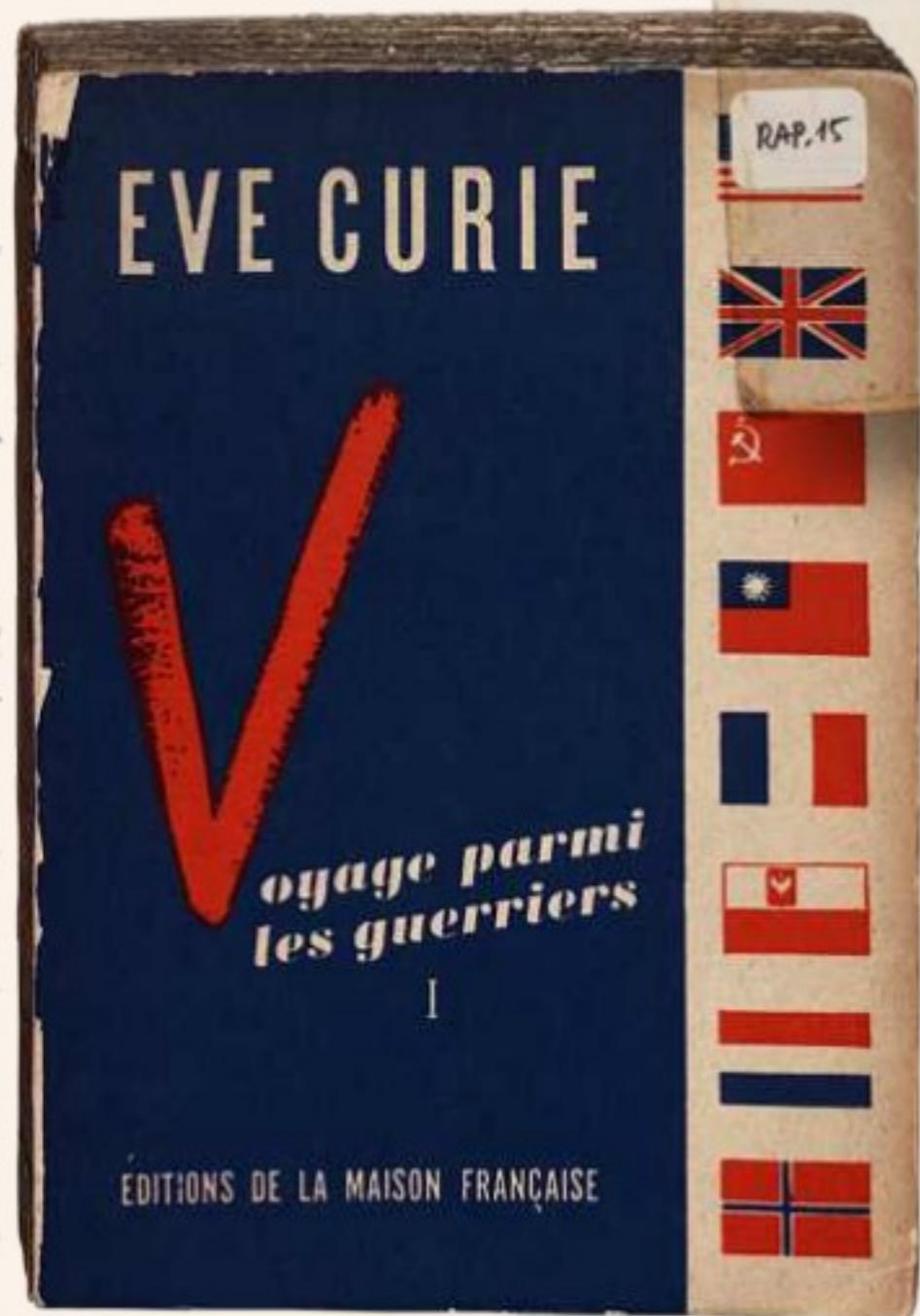




L'atelier d'Ossip Zadkine à New York, vers 1943-1944. On reconnaît au centre, sur une sellette, le plâtre de *La Prisonnière* (1943) et, au fond à droite, le buste d'André Gide (1942).



Ève Curie



Paris, musée Curie [éditions argentine et brésilienne].
Paris, Institut Pasteur, RAP 15 (bibliothèque) [édition française, t. I et II]

Ève Curie, *Voyage parmi les guerriers*, édition française de 1944.

Un nom au service de la France libre

Fille de Pierre et Marie Curie, Ève Curie (1904-2007) s'est fait un prénom grâce à ses talents de pianiste et d'écrivaine : la biographie qu'elle a consacrée à sa mère est devenue un best-seller international en 1938. Après l'armistice du 22 juin 1940, elle embarque pour Falmouth, et va mettre sa plume au service de la Résistance et de la France libre en Angleterre, puis aux États-Unis. Fin 1941, la jeune femme, déchue de la nationalité française par Vichy, entreprend un voyage de trois mois à la rencontre des populations alliées, de la Libye à l'Iran, de la Russie à la Chine, dont elle fait un récit à succès traduit en plusieurs langues, *Voyage parmi les guerriers*. En 1943, elle s'engage dans le corps des volontaires féminines de la France combattante, devenant ambulancière sur le front d'Italie.



Paris — Musée de l'Armée, Dist. GrandPalaisRmn / Emile Cambier

Paris, musée de l'Ordre de la Libération, N4449

Natacha Carlu



Face aux dictatures, la liberté s'affiche...

Lorsqu'en 1940 l'Armée française s'effondre face aux assauts de la Wehrmacht, l'artiste-peintre Anne Pecker (1895-1972) est depuis seize ans déjà aux États-Unis, au côté de son mari, l'architecte Jacques Carlu. Sous son nom d'artiste, Natacha Carlu, elle a signé le décor du pavillon français de l'Exposition internationale de New York en 1939. Durant la guerre, elle conçoit de nombreuses affiches en puisant dans les figures inspirantes du patrimoine français, reprenant le flambeau de Puvis de Chavannes et de Bartholdi, artistes engagés dans la guerre de 1870-1871 et, eux aussi, actifs aux États-Unis.



Natacha Carlu, affiche *Liberté... Liberté chérie... Conduis soutiens nos bras vengeurs*, vers 1942-1943.



Fernand Léger

Les couleurs en résistance

Précursor du cubisme, Fernand Léger (1881-1955) effectue de nombreux voyages outre-Atlantique dans les années 1930, notamment pour réaliser des peintures murales destinées à l'appartement de l'homme d'affaires Nelson Rockefeller. Fuyant le nazisme, il reste aux États-Unis de 1940 à 1945, enseignant en Californie au Mills College (à Oakland) et donnant des conférences. Il peint aussi, notamment sa série des *Plongeurs*, inspirée du dernier souvenir qu'il conserve de la France juste avant son départ : la vision de jeunes dockers se baignant dans le port de Marseille.

Un acteur en guerre

Il lui était impossible de tourner pour l'occupant... Jean Gabin (1904-1976), de son vrai nom Jean Moncorgé, franchit la frontière espagnole en février 1941 et rejoint Hollywood où il tourne *L'Imposteur*, de Julien Duvivier, long métrage pro-gaulliste au succès timide. L'acteur décide de s'engager directement et débarque à Casablanca pour rejoindre la France combattante en avril 1943. Canonnier puis chef de char, il participera à la libération de la poche de Royan en avril 1945 puis à la campagne d'Allemagne jusqu'à Berchtesgaden.

Jean Gabin

Jean Gabin entouré de l'équipage du *Souffleur II*. En 1944, l'acteur est chef de char dans la 2^e division blindée du général Leclerc.



De 1940 à 1942, la villa Air-Bel, une bastide du quartier de la Pomme à Marseille, en zone libre, accueille intellectuels et artistes surréalistes en attente d'un départ vers les Amériques, sous la protection d'un journaliste américain, Varian Fry. Parmi eux : **Victor Brauner** (1903-1966), **André Breton** (1896-1966), **Óscar Domínguez** (1905-1957), **Jacques Héold** (1910-1987), **Wifredo Lam** (1902-1982) et **Jacqueline Lamba** (1910-1993), qui réalisent des dessins collectifs tel celui-ci (même s'il est difficile aujourd'hui de dire qui a dessiné quoi), exutoires à la tristesse et à l'angoisse.



À leur manière, ils ont contribué au relèvement de la France

Dans un discours prononcé à Alger le 30 octobre 1943, le général de Gaulle déclarait qu'«*un tronçon d'épée*» et «*la pensée française*» empêchèrent la France de sombrer dans l'abîme après le désastre de juin 1940. Le tronçon d'épée, c'étaient les forces combattantes qui avaient vaillamment maintenu la France libre sur terre, sur mer et dans les airs. Quant à la pensée française, il s'agissait des milliers d'artistes, journalistes et intellectuels, qui à travers leur engagement avaient gardé vivant l'esprit de liberté face à la barbarie et au renoncement. Inscrite dans le cadre des commémorations des 80 ans de la Libération, l'exposition *Un exil combattant, les artistes et la France, 1939-1945* retrace les destins de ces hommes et femmes qui quittèrent leur pays pour mener à Londres ou à New York des actions de politique culturelle et d'information, et pour continuer à créer et à témoigner. «*Les artistes aussi ont vécu la sidération de la défaite de 1940*, rappelle Vincent Giraudier, responsable de l'historial Charles-de-Gaulle et commissaire de l'exposition. *L'histoire les a brusquement replongés dans une réalité tragique, et leur art, jusqu'ici dominé par l'abstraction ou le surréalisme, s'en est retrouvé bouleversé.*» Avec la fin de l'insouciance, les œuvres devinrent plus engagées, et les artistes se firent les porte-voix de la France libre à l'étranger. Sans jamais renoncer à la créativité. «*L'exposition témoigne de l'incroyable émulation qui a continué malgré la défaite et l'exil forcé*, conclut Vincent Giraudier. *Face à l'art officiel et aux totalitarismes, créer était plus que jamais un acte de résistance.*» ■

Frédéric Granier

Musées de Marseille / Photo Jean Bernard

Quand Georges Pompidou a sauvé Chambord

Le 10 janvier 1970, une première chasse présidentielle fut organisée dans le splendide domaine créé sous François 1^{er}, dans le Loir-et-Cher. Plus connu pour sa passion de l'art contemporain, le Président entreprenait ainsi de donner un second souffle à ce joyau historique.

Son portrait en relief signé Vasarely flotte au cœur du Centre national d'art et de culture qui porte son nom, à Paris. Convaincu qu'une société qui s'ouvrait aux créations de son temps était mieux préparée à se transformer, Georges Pompidou fut l'initiateur de ce temple de l'art contemporain couramment appelé Beaubourg. Mais, on le sait moins, ses centres d'intérêt dépassaient largement le cadre de la «modernité» des Trente Glorieuses : attaché à ses racines paysannes, passionné d'histoire, ce natif de Montboudif (Cantal) a ainsi revalorisé des trésors du patrimoine français.

En particulier, c'est à lui qu'on doit la réhabilitation de Chambord, le plus illustre des châteaux de la Loire. Incarnation de la puissance de la France pendant la Renaissance, c'est ici que François 1^{er} accueillit dans le plus grand faste son ancien rival, Charles Quint. Mais ce trésor construit entre 1519 et 1547 au cœur du plus important parc forestier clos d'Europe (environ 50 km²) avait perdu de son lustre au fil des siècles. Mis sous séquestre durant la Grande Guerre, acheté par l'État en 1930, Chambord avait servi de dépôt d'œuvres d'art durant la Seconde Guerre mondiale avant d'être endommagé par un incendie en 1945.

C'est en tant que Premier ministre que Pompidou s'y rendit officiellement



pour la première fois. L'ancien domaine royal était alors géré par le Conseil supérieur de la chasse qui y organisait des battues pour les fédérations de chasseurs, le gouvernement et les parlementaires. «À la différence du général de Gaulle, Pompidou aimait la chasse et la concevait comme un moment de détente mais aussi de sociabilité», raconte l'historienne Agnès Tachin dans *Le Dictionnaire Pompidou* (éd. Robert Laffont, 2024). D'emblée, il prit conscience du potentiel de Chambord, et s'en souvint en accédant à la magistrature suprême quatre ans plus tard, en juin 1969.



Collection Privée / SDP

Georges Pompidou au départ de la chasse à Chambord, le 10 janvier 1970. Le président concevait ces rendez-vous comme des lieux de brassage et de sociabilité pour hommes d'affaires et politiciens.

Le Président voyait grand : il voulait réhabiliter le domaine, l'ouvrir au public et en faire le plus prestigieux territoire des chasses présidentielles, dont la première eut lieu le 10 janvier 1970. Puis, en décembre de la même année, «alors que le château et le domaine, propriété de l'Etat depuis 1930, ne bénéficiaient quasiment pas de fonds publics, Pompidou créa un commissariat spécial pour faciliter la coordination entre administrations, souligne Pierre Dubreuil, directeur général du domaine national de Chambord. Il a réinstallé le domaine comme vaisseau amiral du prestige de la France.»

En quelques années, le domaine fut transfiguré. On créa en 1970 un poste de gendarmerie à cheval pour les chasses, avant que ne soit aménagé un circuit de promenades dans la partie ouverte au public. Les abords du village de Chambord furent piétonnisés et un parking fut aménagé pour accueillir les visiteurs. Une salle qui abritait des engins agricoles fut entièrement restaurée, on accrocha peintures et tapisseries dans le château, les douves furent remises en eau, et un musée de la Chasse s'installa au deuxième étage grâce aux dépôts d'œuvres de la fondation créée par l'industriel François Sommer.

Alors que le général de Gaulle invitait à Marly-le-Roi ou Rambouillet des diplomates, militaires et compagnons de la Libération, le nouveau président fit, lui, venir en nombre à Chambord des capitaines d'industrie comme Ambroise Roux (Compagnie générale d'électricité), des banquiers comme Jean Reyre (Paribas), des barons du gaullisme (Roger Frey, Jacques Foccart...), mais aussi – nouveauté pour l'époque – des femmes, comme son éminence grise Marie-France Garaud.

Près d'un étang, une sorte de datcha russe

Au total, Pompidou se rendit cinq fois à Chambord. Il en fit l'incarnation concrète de son allocution prononcée à Chicago le 28 février 1970, qui appelait à préserver le «cadre précieux et fragile» de la nature. Un discours visionnaire qui aboutit un an plus tard à la création du ministère de l'Environnement dont Robert Poujade fut le premier titulaire. Le président avait souhaité que l'on construise, à Chambord, la Thibaudière, un pavillon rustique sur le modèle des datchas russes. Décédé durant son mandat en avril 1974, il ne put profiter de ce lieu discret (rénové en 2025), situé face à un magnifique étang, l'un des mille joyaux d'un domaine pleinement réhabilité qui accueille aujourd'hui 1,2 million de visiteurs chaque année. ■

Frédéric Granier



AP / Sipa

On imaginait cette petite victime du volcan (à d.) avec sa mère. Erreur ! L'adulte est un homme sans lien de parenté.

Pompéi : l'ADN commence à parler...

Les dernières techniques d'analyse génétique ont été appliquées aux moultages de quatorze habitants de la cité antique. Les résultats obtenus sont surprenants.

Ces précieux moultages n'ont pas fini de livrer leurs secrets. Au XIX^e siècle, le directeur des fouilles de Pompéi fit injecter du plâtre dans les cavités laissées, dans la gangue de matière volcanique durcie, par les corps des victimes de l'éruption du Vésuve en 79 ap. J.-C. Témoins de la tragédie, ils attestent depuis longtemps de la lutte désespérée des habitants de la cité antique contre les gaz toxiques et les cendres. Mais aujourd'hui, ils disent bien plus encore. Sur quatorze d'entre eux, des chercheurs des universités de Harvard (États-Unis) et de Florence (Italie) sont récemment parvenus à prélever de l'ADN ancien, provenant de fragments d'os mélangés au plâtre. Et les données génétiques inédites obtenues permettent de remettre en question des hypothèses de longue date sur les Pompéiens.

On imaginait, par exemple, que deux des corps, unis dans une ultime étreinte, étaient ceux d'une mère et sa fille, ou de sœurs. L'étude révèle qu'au moins l'un d'entre eux appartenait à un homme. Un autre duo, un adulte paré

d'un bracelet en or et tenant un enfant sur ses genoux, était supposé être composé d'une mère et de son bébé (photo). Or l'étude établit qu'il s'agissait d'un homme sans lien de parenté avec celui qu'il portait.

L'ADN ancien met également en évidence le caractère cosmopolite de Pompéi. Ses habitants descendaient majoritairement de migrants venus de la Méditerranée orientale, tout en présentant des origines génétiques variées, reflets des migrations et des échanges culturels fréquents dans tout l'Empire romain. Ces découvertes illustrent à quel point notre compréhension des sociétés anciennes peut se trouver biaisée par le manque d'information. Pour Alissa Mittnik, chercheuse en génétique à Harvard et autrice de l'étude, «*elles soulignent l'importance d'intégrer aujourd'hui les données génétiques aux informations archéologiques et historiques pour éviter les erreurs d'interprétation*». De quoi remettre en question bien des certitudes, à Pompéi, et certainement dans d'autres cités antiques. ■

Mathilde Ragot

Quel lecteur êtes-vous ?



Il y a forcément un magazine
fait pour vous sur

prismaSHOP.fr

-15% supplémentaires ici

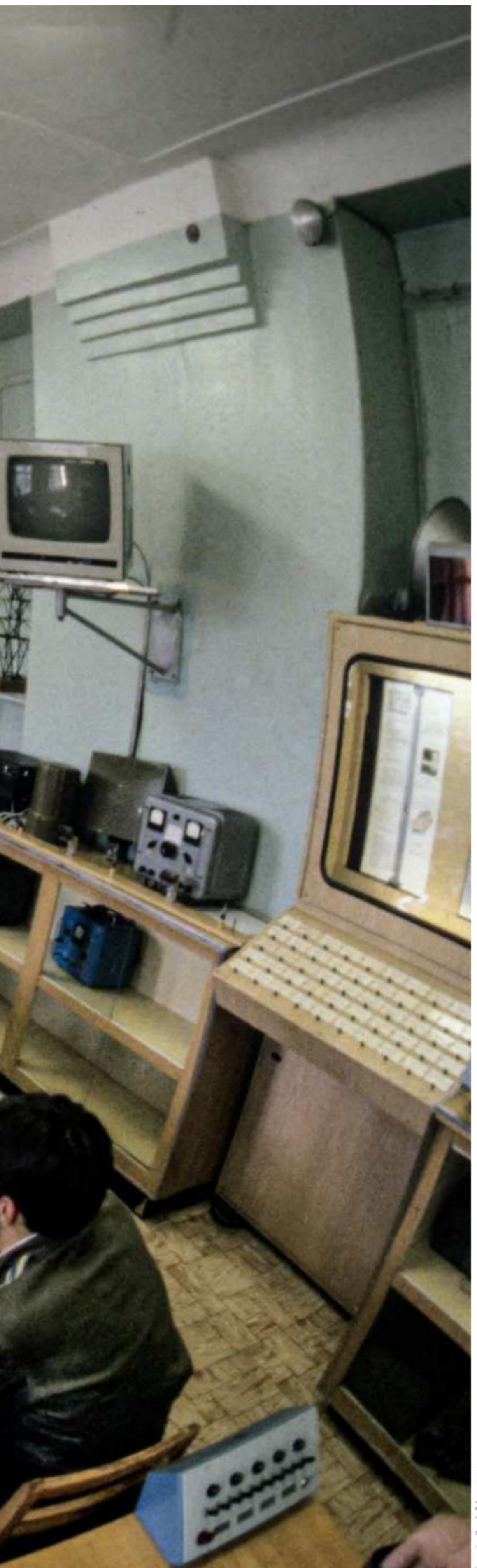




Une rare photo d'un cours d'ingénierie à l'École supérieure du KGB, à Moscou, en 1982. Objectif : former les cadres des forces frontalières de l'URSS.



EN S'APPUYANT SUR
DES TRAVAUX D'HISTORIENS,
NOTRE JOURNALISTE
REMONTE LES COULOIRS
DU TEMPS POUR SE GLISSE
DANS LA PEAU
D'UN PERSONNAGE INVENTÉ
QUI INCARNE SON ÉPOQUE.



Dans la peau d'une recrue du KGB en pleine guerre froide

OÙ ? À MOSCOU

QUAND ? DANS LES ANNÉES 1970



Vous vous demanderez peut-être pourquoi un garçon comme moi, de 20 ans à l'époque, d'une bonne famille moscovite, avait décidé de faire carrière au KGB. La réponse est simple : c'était pour moi l'assurance d'une belle promotion sociale, d'un grade dans l'armée, la possibilité de partir vivre à l'étranger, de gagner l'équivalent de 80 000 dollars par an, quand le salaire moyen à Moscou tournait autour des 6000 dollars !

À vrai dire, on ne choisissait pas d'entrer au KGB. C'est le KGB qui nous choisissait, dans le grand vivier de la jeunesse soviétique. L'URSS avait un besoin pressant d'espions – entre autres pour combler certains retards technologiques. Elle cherchait à repérer, dès leur âge le plus tendre, les éléments prometteurs. À ce jeu, c'est vrai que moi, Serguei Mikhailevitch Plotov, j'étais plutôt bien placé. Mes parents étaient au Parti

depuis toujours. J'avais été membre actif du Komsomol, les jeunes communistes. On m'avait vu coller des affiches pour les élections au Soviet suprême. J'étudiais le français et l'anglais, je pratiquais le judo, l'escalade... J'étais, je crois, «un bon client».

Pour intégrer l'une des quinze écoles du KGB disséminées à travers l'immense territoire de l'URSS, il n'y avait pas d'examen officiel. Tout se faisait par une série de «rencontres fortuites», de tests, d'évaluations à l'insu du candidat. Un jour, dans le métro, un jeune homme très sympathique m'a abordé. Nous avons bavardé un moment. Il a essayé de m'amener à critiquer Leonid Brejnev, notre grand dirigeant, et à rire de plaisanteries antisoviétiques. Je suis resté de marbre – même si certaines blagues étaient hilarantes. Connaissez-vous celle-là ? «Qu'est-ce qui a 4 jambes et 40 dents ? Un crocodile. Qu'est-ce qui a 40 jambes et 4 dents ? Les 20 vieillards du Politburo» (l'organe



Wojtek Laski / Getty Images

En 1991, une école moscovite du KGB organisa une journée « portes ouvertes » pour exposer les objets phares des agents durant la guerre froide : paquet de cigarettes cachant un micro, stylo à encre invisible...

Tass / Aurimages



Ces officiers du service de protection du KGB endosSENT leur gilet pare-balles. Tous ont suivi, dans les écoles du service secret soviétique, des cours de tirs au pistolet et au fusil-mitrailleur.



«On a essayé de me faire rire à des blagues antisoviétiques – certaines hilarantes – mais je suis resté de marbre»

► suprême du Comité central du Parti communiste)... Pour finir, mon nouvel ami m'a demandé si j'aimais le rock et les Rolling Stones. J'ai répondu que pour moi rien ne vaudrait jamais les chœurs de notre glorieuse Armée rouge. Je pense, ce jour-là, avoir marqué des points. Peu de temps après, on me proposait de rejoindre l'École 101, en banlieue de Moscou.

L'établissement, également connu sous le nom d'Institut Andropov, était le plus prestigieux du KGB. Celui où l'on formait les futurs «as» du renseignement avant de les envoyer «en résidence» dans les pays occidentaux sous couverture diplomatique, ou comme prétenus journalistes, scientifiques, agents commerciaux... L'ambiance n'y était pas propice à l'amitié. Nous étions encouragés à surveiller et dénoncer nos camarades à la moindre incartade.

La principale caractéristique des bâtiments était qu'ils étaient isolés du monde extérieur. Des chambres spartiates. Des salles de classe sans âme. Des professeurs tous anciens de la «maison». Souvent des colonels. Et trois années d'études chargées... Entraînement militaire poussé avec karaté, tir au pistolet, à la carabine, au fusil-mitrailleur, cours soporifiques de marxisme-léninisme – pour nous protéger, je pense, des tentations capitalistes qui nous attendaient –, apprentissage intensif des langues étrangères. Une de nos enseignantes de français, moderne, nous faisait travailler sur des chansons d'Édith Piaf et de Charles Aznavour pour nous débarrasser de notre

tenace accent russe. Nous avions droit aussi à des travaux pratiques : filature, pose de micros, photographie et microfilm, transmission radio, fabrication de faux documents, initiation à la désinformation, graphoscopie – il s'agissait en gros d'apprendre à camoufler notre écriture et à imiter celle des autres – sans oublier les jeux de rôles où nous devions, entre élèves, montrer nos aptitudes à gagner de nouvelles recrues à la cause du socialisme.

À l'École 101, on ne se disait pas «espions»

Recruter des agents était en effet la matière essentielle que l'on étudiait à l'École 101. Une fois à Londres, Paris ou New York, nous, officiers de renseignement – on ne disait jamais «espions» – avions pour mission d'filtrer les ministères, les ambassades, les partis politiques, les usines d'armement et autres lieux stratégiques pour s'y assurer des complicités et obtenir le maximum d'informations utiles à l'URSS.

Je me souviens encore de ce polyycopié gris d'une grosse centaine de pages où, sous le titre *Le Recrutement des agents* et la mention «Absolument secret», les diverses méthodes étaient répertoriées. La plus recommandée était l'approche progressive, politique, qui consistait à convaincre la recrue, pour s'en faire un allié sincère et fiable, que l'Union soviétique était le «camp du bien». Si toutefois cela s'avérait impossible, il était admis de recourir à des procédés plus directs. La corruption. Le chantage. Les pressions sur les



Accessoire incontournable de la panoplie de l'agent secret soviétique : une cravate en soie équipée d'une minicaméra Tochka-58.



proches, voire les menaces de violence physique.

Ai-je moi-même commis tout cela ? À bientôt 80 ans, vous me permettrez de rester discret. Je peux juste vous dire qu'à la fin de ma formation, j'ai obtenu, avec le grade de sous-lieutenant, mon diplôme d'officier de renseignement – un livret bleu foncé frappé du blason de l'URSS – et la médaille à étoile rouge portant, gravée dans l'acier inoxydable, la devise du KGB : «Nous sommes l'épée et le bouclier du Parti.» Pour le reste, je préfère me taire. J'ai juré sur ma vie de ne jamais révéler ces secrets.

En revanche, je peux vous confier qu'en 1975, lors d'un stage à l'École 401, à Léningrad, j'ai croisé un jeune collègue qui allait plus tard devenir célèbre : Vladimir Poutine. Eh bien, sachez-le, Poutine n'était pas un bon kagébiste... Les meilleurs étaient envoyés à l'Ouest. Lui, il fut nommé à Dresde, en RDA... ■



Pierre Antilogus

SOURCES. *L'Entretien d'embauche au KGB*, de legor Gran (2024, éd. Bayard) ; *KGB, la véritable histoire des services secrets soviétiques*, de Bernard Lecomte (éd. Perrin, 2020) ; *Pourchassé par le KGB, la naissance d'un espion*, de Sergueï Jirnov (éd. Corpus Delicti, 2019).

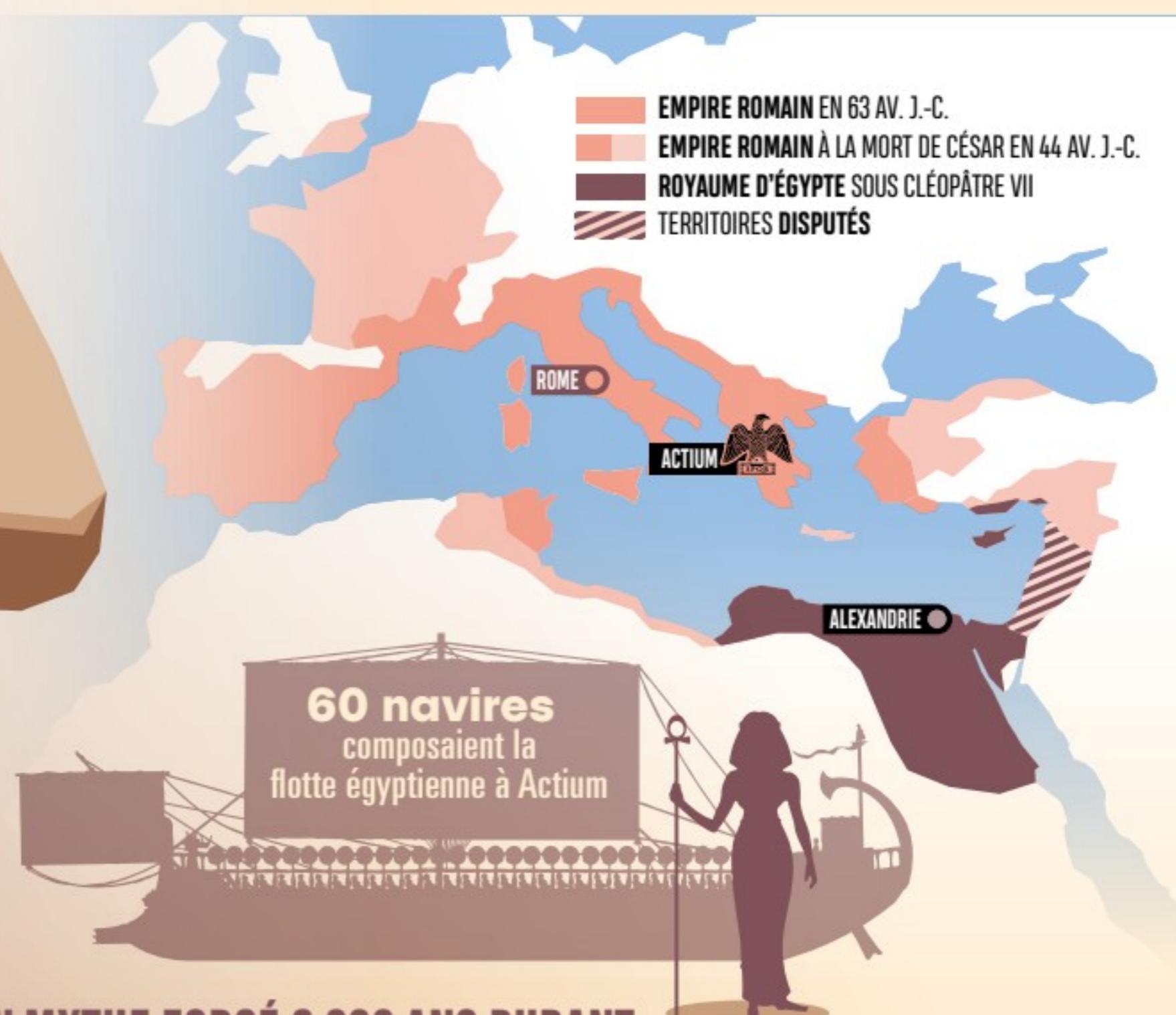


Cléopâtre Reine des mythes

Depuis deux millénaires, la plus légendaire des souveraines s'est imposée comme l'égérie ultime. Mais cette figure indépendante et romantique au destin tragique est aussi victime de son propre mythe.

UNE FEMME PUISSANTE

Cléopâtre est d'abord une femme d'État. Sous son règne (entre 51 et 30 av. J.-C.) , l'Égypte reprend Chypre et la Syrie méridionale. La souveraine se tient aussi longtemps que possible à l'écart de la terrible guerre civile romaine, retardant de quinze ans la conquête de l'Égypte par Rome. La reine se fait également chef de guerre, notamment à la bataille d'Actium (31 av. J.-C.), où la formidable flotte rassemblée par Antoine et Cléopâtre est cependant vaincue par Octave, futur empereur Auguste.



UN MYTHE FORGÉ 2 000 ANS DURANT





1 100
ŒUVRES DIVERSES*

UNE REINE DE BEAUTÉ ?

Séductrice, femme fatale... Cléopâtre, à peine disparue, devient l'archétype de la tentatrice pour les poètes romains. Les artistes médiévaux creuseront à leur tour ce sillon, identifiant la reine à Ève, en raison de la figure du serpent qui lui est associée. Les représentations ont ainsi varié au gré de l'évolution des canons esthétiques. Alors, la face du monde aurait-elle changé si le nez de Cléopâtre eût été plus court ?



1695
Carlo Maratta
peint une «Cléopâtre à la perle» blonde, telle une Ève tentatrice.



1887
John William
Waterhouse
peint une Cléopâtre
préraphaélite
sombre.



1906
Constance
Collier triomphe sur
les planches du
Queen's Theatre à
Londres.



1913
Enrico Guazzoni
instrumentalise
Cléopâtre au service
de l'impérialisme
italien.



1934
Claudette
Colbert incarne une
Cléopâtre joyeuse,
celle des Années
folles.

UNE INÉPUISABLE SOURCE D'INSPIRATION

Cléopâtre a inspiré des dizaines de films et pièces de théâtre, ainsi que des milliers de livres. Icône immortelle et planétaire, la fameuse reine hante les imaginaires collectifs, de la bande dessinée au jeu vidéo en passant par la télévision.



122
PIÈCES
DE THÉÂTRE
ET OPÉRAS

QUI A TUÉ CLÉOPÂTRE ?



UN SERPENT ?
Plutarque, se fondant sur le récit d'Olympos, médecin de la reine, popularise cette version devenue officielle.



UN ASSASSIN ?
Des historiens plus récents, comme Marcel Le Glay, suggèrent que Cléopâtre aurait été éliminée sur ordre de son vainqueur Octave.



UN POISON ?
La thèse de Strabon repose sur l'idée que le diadème royal, orné du serpent, aurait été enduit d'un mélange d'opium, de ciguë et d'aconit.



21
JEUX VIDÉO

28
FILMS

1963 Elizabeth Taylor
est la plus iconique
des Cléopâtre dans le film
de Joseph Mankiewicz.

1600

1623 Shakespeare
publie sa pièce
«Antoine et Cléopâtre».

1700

1669 Blaise Pascal
dans ses «Pensées», songe à l'importance
politique du nez de Cléopâtre...

1800

1838 Théophile Gautier
publie le roman «Une nuit de Cléo-
pâtre», illustré de gravures érotiques.

1900

1899 Georges Méliès
Cléopâtre apparaît dans
l'un des premiers films.

2000

2014 Katy Perry
La chanteuse est grimée
en Cléopâtre dans un clip.

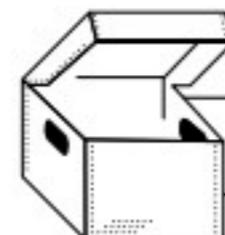
1559-1579 Jacques Amyot et Thomas North
traduisent Plutarque en français et en
anglais, démocratisant sa vision péjorative.

1824 Pouchkine
associe, dans un poème, Cléopâtre
à ses fantasmes nocturnes.

1829 Hector Berlioz
compose une cantate
intitulée «Cléopâtre».

1934 Cecil B. DeMille
tourne «Cléopâtre», l'un
des premiers films parlants.

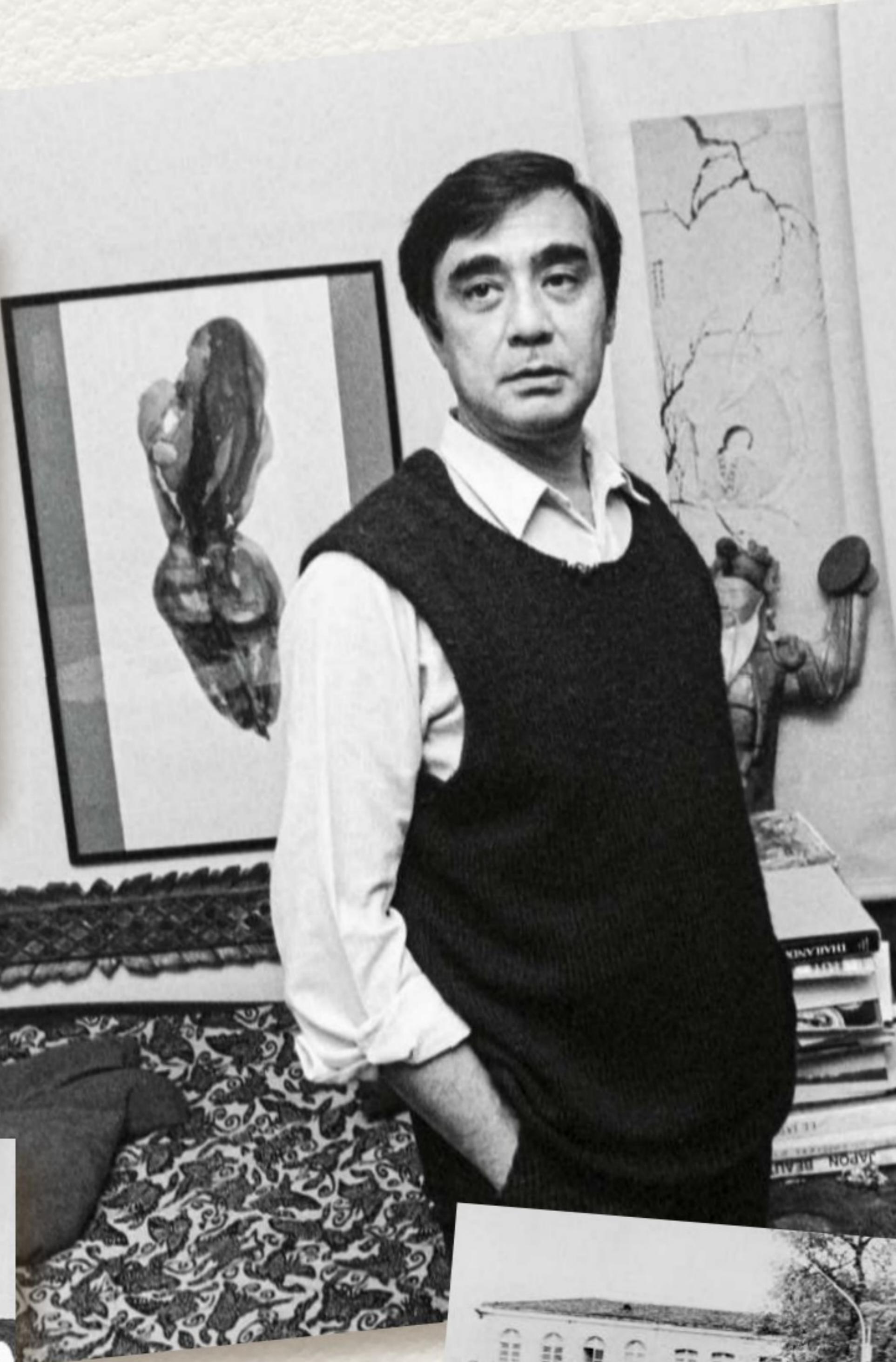
* Nombre de références, principalement des livres, recensées à la bibliothèque du Congrès.
Source principale : *Cléopâtre, usages et mésusages de son image*, de François de Callataÿ, éd. Académie royale de Belgique, 2015.



DR / Vietnamese Heritage Museum



Philippe Franchini, dans les années 1970, peu avant de devoir quitter le Vietnam et le Continental, alors rebaptisé Continental Palace.



De retour à Paris en 1975, Philippe Franchini a repris sa carrière de peintre, écrivain et photographe.

En janvier 1968, durant l'offensive du Têt, les «rebelles» communistes du Sud (le Vietcong) ont attaqué des bâtiments clés de Saïgon. Philippe Franchini prend la pose devant l'un d'eux.



Collection personnelle famille Franchini

Le 30 avril 1975, les communistes du Nord (le Vietminh) entrent dans Saïgon sans violence. La répression aura lieu plus tard.





“J'ai compris que, comme mon père jadis, je devais quitter Saïgon”

Philippe Franchini

Peintre, historien et patron d'hôtel au Vietnam

Ancien propriétaire de l'hôtel Continental, dans la capitale du Sud Vietnam, Philippe Franchini, de père corse et de mère vietnamienne, a vécu les tumultes de la région. Cinquante ans après la chute de Saïgon, il nous raconte son histoire et celle d'un établissement mythique.



Le 30 avril 1975, à 11 h 45, un char d'assaut de la 203^e brigade de l'Armée du Nord Vietnam enfonce la grille du palais présidentiel. Après vingt ans d'une guerre fratricide, Saïgon, la capitale du Sud, vient de tomber aux mains des communistes. À 150 mètres du palais, l'hôtel Continental, QG de la presse étrangère, a hissé le drapeau tricolore : les assaillants ont reçu l'ordre d'épargner ce bastion du pouvoir français. Ce point de bascule, Philippe Franchini, le propriétaire de l'établissement, ne l'a pas vu : il a quitté le Vietnam quinze jours plus tôt. «C'était un déchirement, j'avais deux enfants, je sentais

que ce n'était plus possible», nous explique-t-il aujourd'hui, à l'âge de 96 ans.

À bord du Continental, ce témoin privilégié a traversé toutes les tempêtes de l'Indochine et du Vietnam. Dès 1880, date de sa construction, son palace Belle Époque semblait paré pour le grand large. «Son architecture, fraîchement débarquée des navires, restait imprégnée de l'atmosphère des cour-sives et des ponts», écrit Philippe Franchini en 1976, dans l'ouvrage culte qu'il lui consacra, *Continental Saigon* (rééd. Équateurs, 2015). Passage obligé des fonctionnaires et des militaires en partance pour la «brousse», le Continental du tournant du siècle fleurait bon ➤

Le père de Philippe Franchini, Mathieu, est arrivé à Saïgon en 1924, à 24 ans. Il y a épousé la jeune Tam, fille de riches riziculteurs.

● la chasse au tigre et le trafic d'opium. Plus tard, on y croisera l'écrivain-archéologue Victor Segalen, ainsi qu'André Malraux, goûtant aux joies de «l'heure verte», celle de l'apéritif, «quand le bref soir tombait sur les caroubiers». En 1930, le palace passa aux mains de Mathieu Franchini, le père de Philippe. Drôle de personnage que ce Corse, venu à 24 ans tenter sa chance en Indochine. À peine arrivé, l'Ajaccien s'éprit de Tam, une jeune fille de la bourgeoisie mandarinale. Les deux familles s'opposèrent au mariage. Philippe Franchini en rit encore : «Chez nous, traditionnellement, on enlève l'élue de son cœur, et mon père a enlevé ma mère à la manière corse...»

La drôle de vie d'un «tête de poulet, cul de canard»

Non seulement les beaux-parents finirent par consentir à l'alliance, mais ils se portèrent garants de leur gendre quand celui-ci décida d'acquérir l'hôtel. Philippe, «l'héritier» né en 1928, avait 3 ans quand sa mère mourut de la tuberculose. Élevé par sa tante venue d'Ajaccio, le garçon mena, à l'hôtel, l'existence douce-amère d'un métis. Les Vietnamiens avaient une expression pour désigner les «sang-mêlé» : *dau gà dít vit* («tête de poulet, cul de canard»). Admis au lycée huppé Chasseloup-Laubat de Saïgon, fréquenté quelques années plus tôt par Marguerite Duras, le jeune homme subit le mépris de la société coloniale corsetée dans ses préjugés. «Mais pas des Corses !», précise-t-il. À leurs yeux, j'étais u figliolu di Matteu [le fils de Mathieu], et je me sentais très protégé.»

Collection personnelle famille Franchini (x3)



«Enfant métis, j'ai subi le mépris des coloniaux... mais pas des Corses !»

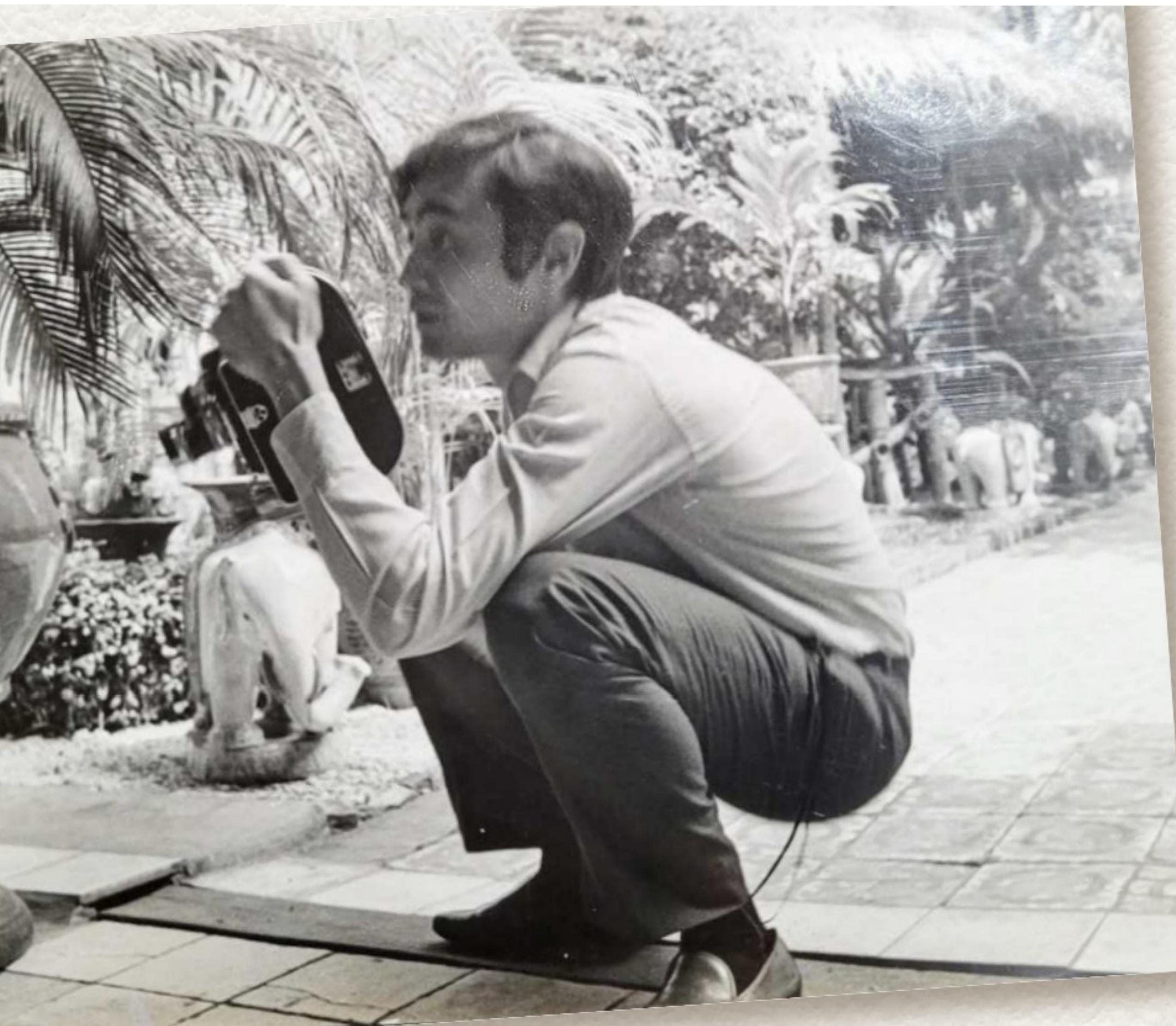
Tout entier à ses intrigues amoureuses et ses combines politiques, le petit milieu français d'avant-guerre «se berçait d'illusions», se souvient-il. Jusqu'au 26 septembre 1940 : ce jour-là, le Japon défit la France dans le nord du pays, et prit le contrôle de l'Indochine. Désormais, les membres de la redoutable Kempeitai, la Gestapo nipponne, venaient boire leur saké à la terrasse du Continental.

À la fin de la guerre, une succession de coups de théâtre tira Saïgon de la torpeur. Au lendemain de la reddition japonaise, le leader communiste Hô Chi Minh sortit de la clandestinité pour proclamer l'indépendance du Vietnam. Le 2 septembre 1945, un cortège triomphal parada devant l'hôtel, tandis qu'un mois

plus tard, les colonnes blindées du général Leclerc débarquaient pour reconquérir l'Indochine. «C'était trop tard, constate aujourd'hui Philippe Franchini. Le cordon ombilical avec la France était coupé.» En 1946, le bac en poche, le jeune homme plia bagage, direction la métropole, ou plutôt le «continent», comme disent les Corses. La même année, la France entra officiellement en guerre contre son ancienne colonie.

Le Continental abritait alors la clique bigarrée des militaires, espions et reporters, comme le truculent correspondant de *France-Soir*, Lucien Bodard. À 2000 km de ce théâtre d'intrigues, dans le camp retranché de Diên Biên Phu, le 7 mai 1954, les Français perdirent la fameuse bataille qui changea le cours





Philippe Franchini et son appareil photo dans le jardin du Continental, vers 1970. Devenu patron d'hôtel en 1965, il a mené en parallèle une carrière d'artiste.

de l'histoire. Le mirage de l'Indochine s'évanouissait. Mathieu Franchini, à la barre du «paquebot Continental» depuis vingt-cinq ans, confia à un autre la gestion de son établissement et s'en retourna vers l'île de Beauté.

À partir du 21 juillet 1954, le pays fut coupé en deux : au nord, la république démocratique du Vietnam, communiste sous influence sino-soviétique, au sud, la république du Vietnam, sous perfusion américaine. Entre 1954 et 1955, un million de «nordistes», fuyant le régime d'Hô Chi Minh, déferlèrent sur le Sud. C'est à eux que Saïgon doit l'introduction de la soupe phô, comme si la choucroute avait conquis Marseille... La présence américaine s'intensifia. En 1965, 200 000 GI débarquèrent au Sud Vietnam. La ville se couvrit de bars à filles, aux couleurs criardes. C'est à cette époque que Franchini père rendit son dernier souffle et que Philippe entre-

prit de reprendre la barre du Continental. À 37 ans, ce peintre et historien de formation, parisien depuis vingt ans, n'était guère préparé à cela : «Le gouvernement était difficile à mener face à la tempête des dollars», admet-il.

Le reporter du magazine «Time» s'installe chambre 307

Trop vétuste pour la clientèle américaine, trop nostalgique pour les Français, l'illustre hôtel avait perdu de sa splendeur. Il restait pourtant au cœur des événements : Pham Xuân An, le correspondant vedette du magazine Time s'y installa, chambre 307.

L'offensive du Têt, déclenchée le 30 janvier 1968, marqua un nouveau tournant. Cette nuit-là, les clients de l'hôtel furent arrachés à leur sommeil par des bruits de fusillade : l'ambassade américaine, située à 800 mètres, était assaillie par le Vietcong, les rebelles commu-

nistes du Sud. Au même moment, plusieurs villes du Sud furent attaquées. Les États-Unis reprirent le contrôle, mais les failles de leur défense avaient été exposées au grand jour, et en mars 1973, l'Onclie Sam retira finalement ses troupes de ce «bourbier».

À la terrasse de l'hôtel, l'heure verte était morose : «Faute de clients, prostituées [...] et taxis bavardaient à longueur de journée [...], habités d'un désœuvrement mélancolique», écrivit Philippe Franchini dans *Continental Saigon*.

Mais l'apathie ne dura pas. Début 1975, les Nord-Vietnamiens pénétrèrent dans le Sud. En avril, Saïgon fut encerclé. «Le vieux Continental prenait l'eau de toutes parts», se souvient son capitaine. La capitale du Sud céda à la panique : aussitôt, 6 000 Américains et 50 000 Vietnamiens fuirent le pays en bateau, avion ou hélicoptère. «Comme mon père, parti vingt ans plus tôt, j'ai compris que je devais moi aussi quitter Saïgon», confie Philippe Franchini, qui abandonna le navire mi-avril.

Le journaliste Phan Xuân An, lui, resta sur le pont. Le 30 avril 1975, jour de la chute de Saïgon, il était toujours à son poste au Continental. On apprit peu après qu'il agissait pour le compte du Nord. En remerciement des services rendus, l'espion-reporter fut promu au grade de major général de l'Armée populaire. Quant à Franchini, l'infortuné «tête de poulet, cul de canard», il obtint les seules récompenses accordées aux artistes : le talent et la liberté. ■

Christèle Dedeant



Dossier

L'histoire secrète du Vatican

MYSTÉRIEUSE ET PUISSANTE, LA CITÉ PAPALE,
TIRAILLÉE ENTRE RESPECT DU DOGME ET EFFORTS DE MODERNITÉ,
OBÉIT À DES CODES HÉRITÉS D'UNE LONGUE HISTOIRE.

**Une saga de deux mille ans
sous le signe de saint Pierre**
P. 34

**Neuf mythes passés
au crible**
P. 36

**Les Médicis, des Florentins
à l'assaut du Saint-Siège**
P. 44

**Ces archives
restées longtemps secrètes**
P. 54

**Pie XI-Mussolini : petits
arrangements entre ennemis**
P. 64

Opus Dei : le vrai du faux
P. 70

**Dans la plus belle
collection du monde**
P. 76

**Un exorciste
face au diable**
P. 90

**Au cœur du plus
petit État du monde**
P. 94

**«Le Vatican, à un tournant ?
Oui... depuis toujours»**
L'interview de Bernard Lecomte
P. 106



E. Vandeville / akg-images

Le Palais apostolique, qui abrite l'administration du Saint-Siège, est un lieu secret, jalousement veillé par les gardes suisses.

Vers 30

SAINT PIERRE, PREMIER PAPE

«Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église», aurait dit Jésus à son apôtre. Après la mort du Christ, Simon-Pierre serait devenu le premier évêque de Rome et le fondateur de l'autorité papale.

Vers 50

LA RUPTURE AVEC LE JUDAÏSME

Les apôtres se réunissent à Jérusalem pour trancher sur la question des convertis : il est décidé que la circoncision et l'adhésion au judaïsme ne sont plus nécessaires, affirmant ainsi la foi en Jésus comme la seule voie de salut.

Vers 64

LE VATICAN, CENTRE DU MONDE CHRÉTIEN

L'empereur Néron ordonne la torture de saint Pierre et des Chrétiens dans l'enceinte du Circus Vaticanus, situé sur une colline de Rome. Leur martyre fera de ce lieu le symbole de la chrétienté.

313

L'ARRÊT DES PERSÉCUTIONS

À travers l'édit de Milan, l'empereur Constantin proclame la liberté de culte dans l'Empire romain, mettant fin aux persécutions contre les chrétiens. Les biens confisqués aux églises sont restitués.

324

LA PLUS BELLE DES BASILIQUES

Constantin ordonne la construction d'une église sur le site présumé du fameux martyre de saint Pierre : la basilique réaffirme la position du Vatican comme épacentre religieux du monde chrétien.

Une saga de deux mille ans sous le signe de saint Pierre

Construction de la basilique, ruptures, conciles et conclaves... Au cours de sa longue histoire, la cité État au cœur de Rome s'est maintes fois réinventée.



1215

LA CHASSE AUX HÉRÉTIQUES

Sous le pape Innocent III, le concile de Latran affirme l'obligation de la confession annuelle et la communion par le pain et le vin. Il officialise aussi l'Inquisition, tribunal ecclésiastique chargé de défendre la doctrine officielle.

1309-1377

DES PAPES À AVIGNON

Clément V quitte Rome pour s'installer à Avignon, sous l'influence des rois de France. Cette période marque une centralisation du pouvoir papal, mais elle s'accompagne d'une perte de prestige et de neutralité pour l'Église, perturbant son autorité spirituelle.

1475-1483

LE PLUS BEAU DES ÉCRINS

Le pape Sixte IV ordonne la construction de la chapelle Sixtine, située dans le Palais apostolique. Décorée par Michel-Ange, elle devient un symbole de la puissance du Vatican comme de sa splendeur artistique.

1517

LA RÉFORME PROTESTANTE

En Allemagne, Martin Luther développe ses thèses contre les abus de l'Église catholique, en particulier la vente des indulgences. Quatre ans plus tard, l'excommunication du prêtre marquera le début de la Réforme et du schisme entre catholiques et protestants.

1545-1563

LA CONTRE- RÉFORME S'ORGANISE

Convoqué en réponse au protestantisme, le concile de Trente remodèle l'Église catholique, renforce l'autorité du pape, promeut l'enseignement du catéchisme et améliore la formation des prêtres.

380**VERS UNE RELIGION D'ÉTAT**

Initialement adopté par l'empereur Théodose I^{er} pour les habitants de Constantinople, l'édit de Thessalonique interdit les cultes païens, marquant un premier pas vers l'adoption du christianisme comme religion officielle.

397**LA FIXATION DU CANON**

La sélection des livres sacrés du Nouveau Testament est largement achevée au concile de Carthage en 397 qui ratifie une liste de 27 livres définissant les textes autorisés dans les églises chrétiennes.

476**LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT**

La déposition de l'empereur Romulus Augustule marque le passage de l'Antiquité au Moyen Âge. Face au monde barbare chaotique, le christianisme, avec son clergé et son autorité morale, constitue un pôle de stabilité.

800**CHARLEMAGNE EST COURONNÉ**

Le sacre de Charlemagne par le pape Léon III à Rome établit l'Empire carolingien, réaffirmant l'alliance entre le pouvoir temporel et spirituel. Cet événement renforce l'autorité de l'Église et fait du souverain le protecteur du christianisme en Europe.

1054**LE SCHISME ORIENT-OCCIDENT**

Après un siècle de tensions entre le pape de Rome et le patriarche de Constantinople, l'Église catholique romaine et l'Église byzantine orthodoxe se séparent. Une rupture consommée en 1204 avec le sac de Constantinople par les croisés.

**1869-1870****L'AUTORITÉ CONTRE LA MODERNITÉ**

Le premier concile œcuménique du Vatican proclame le dogme de l'infalibilité du pape et sa primauté universelle comme vérité de foi, au moment où Pie IX entend condamner sans contredit les idées modernes et la liberté de conscience.

1929**LE VATICAN, ÉTAT SOUVERAIN**

Signés entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie, les accords du Latran établissent la Cité du Vatican comme un État souverain enclavé dans Rome. Un concordat confère au catholicisme un statut de religion d'État en Italie.

1962-1965**UN MONDE EN TRANSFORMATION**

Convoqué par le pape Jean XXIII, le concile Vatican II ouvre l'Église catholique au monde moderne, en introduisant des réformes liturgiques, en encourageant le dialogue interreligieux et en simplifiant la doctrine comme la pratique du culte catholique.

1978-2005**CONTRE LES TOTALITARISMES**

L'archevêque de Cracovie, Karol Wojtyła, qui joua dans un théâtre antinazi et entra au séminaire clandestin en 1942, est élu souverain pontife sous le nom de Jean-Paul II. Opposé au communisme en Europe de l'Est, le pape polonais s'impose comme un acteur politique de la fin de la guerre froide.

2013**PORTE-VOIX DES PAYS DU SUD**

Le cardinal argentin Jorge Mario Bergoglio devient le premier pape latino-américain sous le nom de François : il incarne un changement de style dans l'Église catholique, mettant l'accent sur la simplicité, la miséricorde et l'engagement social.



Depuis la loggia de Saint-Pierre, Paul VI bénit une foule de 200 000 fidèles, le 6 avril 1969, jour de Pâques.



9 mythes passés au crible

Argent dissimulé, scandales sexuels et secrets d'État... Machine à fantasmes complotistes, le Vatican alimente les spéculations depuis des siècles. À raison ? Pour GEO Histoire, l'historien et journaliste Christophe Dickès, auteur de *Pour l'Église* (éd. Perrin, 2024), démêle la vérité de la légende.

Pie XII célèbre Pâques le 24 mars 1940. Le pape maintient des liens diplomatiques avec tous les régimes, y compris ceux qui ont une politique antisémite et collaborent à la déportation des juifs.

GEO
HISTOIRE

Il n'y a pas de séparation des pouvoirs au Vatican. Le pape est-il vraiment tout-puissant ?

Christophe Dickès : La papauté est une monarchie absolue élective. À chaque nouvelle élection, le cardinal ayant accepté la charge pontificale

devient «souverain de l'État de la Cité du Vatican», le plus petit État du monde créé par les accords du Latran en 1929. Il y exerce à la fois les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Pour cela, il est aidé par des structures comme les congrégations – équivalent de nos ministères –, des tribunaux et un large réseau diplomatique [voir l'organigramme page 54]. Le pouvoir du pape sur la Cité du Vatican est absolu. Cependant, il est à distinguer de celui exercé en tant que chef de l'Église catholique universelle. Dans les faits, ni le pape ni ses structures de gouvernement – moins de 2 000 personnes – ne peuvent à eux seuls gérer plus de 1,3 milliard de catholiques dans le monde ! Le pouvoir du pape est donc très relatif et l'Église serait ingouvernable sans l'action de 5 353 évêques dans le monde qui, selon les termes consacrés, doivent agir «en communion» avec lui. Par ailleurs, le pape n'est pas infaillible. Proclamé en 1870 au concile Vatican I, le dogme de «l'infailibilité pontificale» est en effet soumis à des conditions strictes, si bien qu'il n'a été utilisé formellement qu'à une seule reprise au XX^e siècle, le 1^{er} novembre 1950, par le pape Pie XII, pour affirmer le dogme de l'Assomption de la Vierge, la croyance selon laquelle la mère de Jésus est directement «montée au ciel» au terme de sa vie terrestre.



Keystone-France/Gamma-Rapho via Getty Images

GEO HISTOIRE

**On dit
le Saint-Siège
immensément
riche.
C'est vrai ?**

Le pape n'a jamais fait partie du classement Forbes des personnes les plus riches au monde... Aujourd'hui, les revenus du Saint-Siège sont triples : la papauté bénéficia tout d'abord du denier de Saint-Pierre, une quête mondiale organisée chaque année le jour de la saint Pierre et saint Paul, le 29 juin. En outre, les diocèses les plus riches (aux États-Unis, en Allemagne...) et des donateurs privés aident régulièrement le Vatican. Enfin, il tire ses revenus du tourisme (les musées du Vatican, la vente d'objets religieux...) et des pèlerins qui viennent en visite à Rome. L'ensemble de ces recettes dépasse le milliard d'euros, selon le bilan financier de l'année 2021.

Par ailleurs, le Vatican possède des patrimoines immobilier et financier évalués en 2022 à 3 milliards et 1,8 milliard d'euros. Situé principalement en Italie, l'immobilier rassemble des bâtiments en location, des hôpitaux, des écoles et quelques commerces. Quant aux dépenses (personnel du Vatican, coûts administratifs et généraux), elles sont équivalentes aux recettes, soit environ 1,09 milliard en 2021. Mais depuis la crise sanitaire, le Vatican rencontre des difficultés à maintenir l'équilibre budgétaire...

Caricadoc / Bridgeman Images



En novembre 1905, la revue française satirique et anticléricale *L'Assiette au beurre* publie cette caricature de Pie X.

GEO HISTOIRE

Pie XI a signé des concordats avec l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie. Pie XII est resté silencieux face au génocide des juifs. Le Vatican s'est-il compromis avec le totalitarisme ?

tsariste ne tolérait pas le culte catholique, et l'Église a cru qu'un régime de liberté religieuse allait être instauré en Russie. Il n'en fut rien : la persécution des chrétiens par les autorités bolcheviques mit très vite fin aux espoirs de Rome. En 1937, le communisme, considéré comme «intrinsèquement pervers», fut formellement

L'histoire des rapports entre les totalitarismes et le Saint-Siège constitue une des questions les plus complexes de l'histoire du catholicisme. Quand le tsar Nicolas II a abdiqué le 2 mars 1917, le Vatican s'en est félicité. En effet, le régime

condamné par le pape Pie XI dans l'encyclique *Divini Redemptoris*. Puis, dans les années 1960, le Vatican s'engagea dans l'Ostpolitik, l'ouverture à l'Est, sans succès tangible. Il fallut toute l'intelligence politique d'un pape polonais, Jean-Paul II (1978-2005), pour faire face au totalitarisme soviétique et participer à son effondrement : dans les années 1980, le pape a soutenu le syndicat Solidarność et le mouvement populaire qui ont entraîné la chute du régime communiste polonais et, plus globalement, il a défendu l'humanisme chrétien face aux démocraties populaires d'Europe de l'Est.

Le même «clair-obscur» a présidé dans les rapports entre le Troisième Reich et le Saint-Siège. Quoique conscient de la réalité du nazisme, le Vatican avait conclu un concordat avec le régime hitlérien en 1933, espérant protéger les institutions catholiques allemandes. En dépit d'une soixantaine de protestations diplomatiques qu'il émit sur la violation de ces accords entre 1933 et 1936, le Saint-Siège est apparu comme la dupe du machiavélisme hitlérien. Il a fini par condamner le nazisme en 1937, la même année que le communisme, avec l'encyclique *Mit brennender Sorge*, la même année. Ancien diplomate du Saint-Siège, Eugenio Pacelli fut élu pape en 1939. Devenu Pie XII, il se souvenait que ses protestations face aux nazis, les années précédentes, étaient restées lettre morte. Aussi, il avait vu, au cours de la Grande Guerre, le pape Benoît XV totalement impuissant. Il considérait donc que le Vatican n'avait pas le pouvoir d'agir sur le plan politique, ce qui explique son fameux «silence» durant la Deuxième Guerre mondiale.



Jackie Kennedy, l'épouse du président des États-Unis, est reçue en audience privée par Jean XXIII le 11 mars 1962. Six mois plus tard, le pape interviendra lors de la crise de Cuba.



Fireshot Studio/Fototeca/Universal Images Group via Getty Images

GEO
HISTOIRE

**Le Vatican a-t-il
une grande
influence
diplomatique ?**

Depuis la conversion de l'empereur Constantin au christianisme en 312, la papauté a joué un rôle diplomatique entre les puissants. À la tête depuis le VIII^e siècle des États pontificaux, constitués

au fil des siècles grâce à des donations successives faites au Saint-Siège par les souverains dont dépendaient ces régions, le pape était un prince comme un autre. Tout en étant le souverain pontife, il défendait donc ses propres intérêts.

La perte des États pontificaux changea la donne : en 1870, le pape Pie IX abandonna au profit du roi d'Italie Victor-Emmanuel II le contrôle temporel qu'il avait sur Rome ; trente ans après, son successeur Léon XIII abolit les États pontificaux. La papauté devint une puissance désintéressée, ne possédant aucun pouvoir militaire ou économique, mais malgré tout dotée d'un puissant *soft power* (une « puissance douce »). Elle se lança alors dans une politique d'arbitrages et de médiations d'envergure. En l'absence, à l'époque, d'organisation internationale de préservation de la paix, des États eurent recours à elle afin de mettre fin à leurs litiges territoriaux, comme l'Espagne et l'Allemagne en 1885, qui se disputaient les îles Carolines, non loin des Philippines. Le rôle pacifique et moral du Saint-Siège joua à plein dans diverses situations mais pas durant la Grande Guerre de 1914, pendant laquelle il fit face à l'obstination des belligérants. La création de la Société des Nations en 1919 puis de l'Organisation des Nations unies en 1945 ne changea pas fondamentalement le *soft power* du Saint-Siège. Le rôle de ce dernier fut même déterminant en 1962, en pleine crise des missiles soviétiques, lorsque Jean XXIII lança un appel radiodiffusé afin d'empêcher la guerre entre les États-Unis et l'URSS, ou lors de la chute du mur de Berlin en 1989, à travers les actions de Jean-Paul II.

Jean-Paul II en visite à Paris en juin 1980, aux côtés de Mgr Paul Marcinkus (au premier plan, à droite). L'archevêque américain sera à l'origine d'un des plus grands scandales financiers ayant impliqué le Vatican.



F.Cevallos/Syagma via Getty Images

GEO HISTOIRE

Le Saint-Siège est-il infiltré par la mafia ?

banque privée italienne, Calvi était aussi membre de la loge maçonnique italienne P2, considérée comme un État dans l'État. En lien avec un autre mafieux du nom de Sindona (lui-même retrouvé mort empoisonné dans sa cellule en Italie), il avait profité des facilités qu'offrait la banque du Vatican, dirigée par Mgr Marcinkus, afin de se livrer à des opérations de blanchiment d'argent. Bien des années plus tard, en 2005, un tribunal a établi que la mort de Calvi avait été commanditée par des groupes mafieux afin de «le punir de s'être emparé de grosses sommes d'argent appartenant à Cosa Nostra et à la Camorra». Il est aujourd'hui de notoriété publique que ces sommes placées dans la banque du Vatican avaient servi à alimenter les groupes antimarxistes et à accélérer la chute de l'Union soviétique.

Depuis, sans être considéré comme un État mafieux, l'État de la Cité du Vatican a été obligé de se soumettre aux standards financiers internationaux : le premier rapport émanant d'observateurs extérieurs date de 2012, lorsqu'un comité dépendant du Conseil de l'Europe évalua la conformité du Vatican aux normes in-

ternationales en matière de transparence. À cet égard, les actions de Benoît XVI puis de François ont été décisives : en 2014, ce dernier a déclaré que l'appartenance à la mafia était incompatible avec la foi catholique et constituait un motif d'excommunication.

GEO HISTOIRE

L'Église a-t-elle étouffé des affaires gênantes ?

Comme tout État dans le monde, le Vatican pratique le secret sur certaines affaires. L'accès aux fameuses archives secrètes du Vatican est en conséquence régulé.

En ce qui concerne les documents personnels des papes, le délai moyen d'accès est d'environ deux générations, soit soixante-six ans, ce qui reste dans la moyenne des États occidentaux. Souvent, les archives confirment une tendance ou des hypothèses déjà connues. Elles contiennent rarement des éléments spectaculaires. Pourtant, certains dossiers ont rencontré un écho médiatique, comme celui du fameux «troisième secret de Fátima» dévoilé en l'an 2000 et qui détaillait une révélation que la Vierge Marie aurait adressée à des enfants en 1917, interprétée comme une prophétie décrivant ●

► l'attentat perpétré contre Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre, le 13 mai 1981.

D'autres dossiers attendent un éclairage spécifique. C'est le cas de l'affaire Emanuela Orlandi, du nom de cette adolescente de 15 ans, fille d'un employé du Vatican, disparue mystérieusement en juin 1983. Il aura fallu attendre 2024 pour que le Saint-Siège confirme l'existence – jusqu'ici niée – d'un dossier confidentiel contenant des informations clés sur l'affaire. Le Vatican gagnerait en crédibilité à ouvrir des archives sur plusieurs autres questions, notamment le dossier Marcinkus, du nom de l'ancien président de l'IOR, la banque du Vatican, qui aida à blanchir l'argent de la mafia.

GEO
HISTOIRE

**Jean-Paul I^{er}
a-t-il été
assassiné ?**

Le 26 août 1978, le cardinal Albino Luciani, 66 ans, fut élu avec 98 voix sur 111. Prenant le nom de Jean-Paul I^{er}, son règne fut le plus court de la papauté moderne et

contemporaine. En effet, le 29 septembre suivant, le pape fut retrouvé mort dans son lit. Au regard de l'histoire, il reste «le pape de trente-trois jours», mort une nuit de demi-lune comme l'avait prophétisé le texte ésotérique de saint Malachie (un faux du XVI^e siècle). Or le jour même de l'annonce du décès, des spéculations sur cette disparition soudaine, largement entretenues par les incohérences des services de communication du Saint-Siège, firent leur apparition dans la presse. En 1984, le journaliste d'investigation britannique David Yallop publia son livre *Au nom de Dieu*, dans lequel il présentait plusieurs arguments en faveur de la thèse de l'assassinat. Il estimait que le pape avait été la victime d'une conspiration au sein même du Vatican, avec un pêle-mêle de mobiles financiers, politiques et mafieux. Best-seller traduit dans une trentaine de langues et vendu à 6 millions d'exemplaires, le livre jeta la suspicion sur la curie romaine. En 2017, les bulletins de santé de Jean-Paul I^{er} furent publiés par la journaliste italienne Stefania Falasca. On y découvrit un pape au cœur fragile et qui, écrasé par la perspective de cette charge considérable, serait bel et bien mort d'une crise cardiaque.



Le 30 septembre 1978, la dépouille de Jean-Paul I^{er} est exposée, comme il est

GEO
HISTOIRE

**Le Vatican
a-t-il
protégé des
pédophiles ?**

Le scandale des abus sexuels dans l'Eglise ne cesse de défrayer la chronique depuis plus d'un quart de siècle et, à chaque nouvelle enquête, le Vatican est inévitablement accusé pour son inertie. Il a fallu attendre 1985 pour que des cas soient officiellement remontés à Rome, lorsque le rapport Doyle fut publié aux États-Unis sur les abus sexuels sur mineurs dans le clergé. Dans ce genre d'affaires, le Vatican considérait que le droit de chaque pays prévalait, et qu'il revenait aux diocèses de s'en charger. Ce n'est que tardivement, en 2001, que le problème fut enfin traité par la Congrégation pour la Doctrine de la foi, en charge de la protection de la doctrine et des mœurs dans le monde catholique. Les choses ont changé véritablement



Bettmann Archive/ Getty Images

d'usage, dans la salle Clémentine du Palais apostolique.

sous le pontificat de Benoît XVI (2005-2013) avec une politique fondée sur trois piliers : la tolérance zéro, l'écoute des victimes et la nécessaire réparation. Des milliers de prêtres ont ainsi été exclus de la prêtrise. Le pape François poursuit cette politique, en précisant notamment la responsabilité des évêques en la matière.

Un sentiment d'inachevé continue pourtant de miner l'Église et le Vatican, d'autant que certains cardinaux, proches donc du Vatican, ont eux-mêmes été au cœur de plusieurs scandales, à l'instar du sombre cardinal américain McCarrick. Accusé d'abus sexuels sur des mineurs et des séminaristes adultes, l'ancien archevêque de Washington a été dégradé et exclu du Collège des cardinaux en 2018, puis dégradé de l'épiscopat par le pape François. Sur le sujet de la pédophilie, le Vatican gagnerait en crédibilité à ouvrir ses archives.

GEO HISTOIRE

Benoît XVI fut-il victime d'un complot pour le pousser à la démission ?

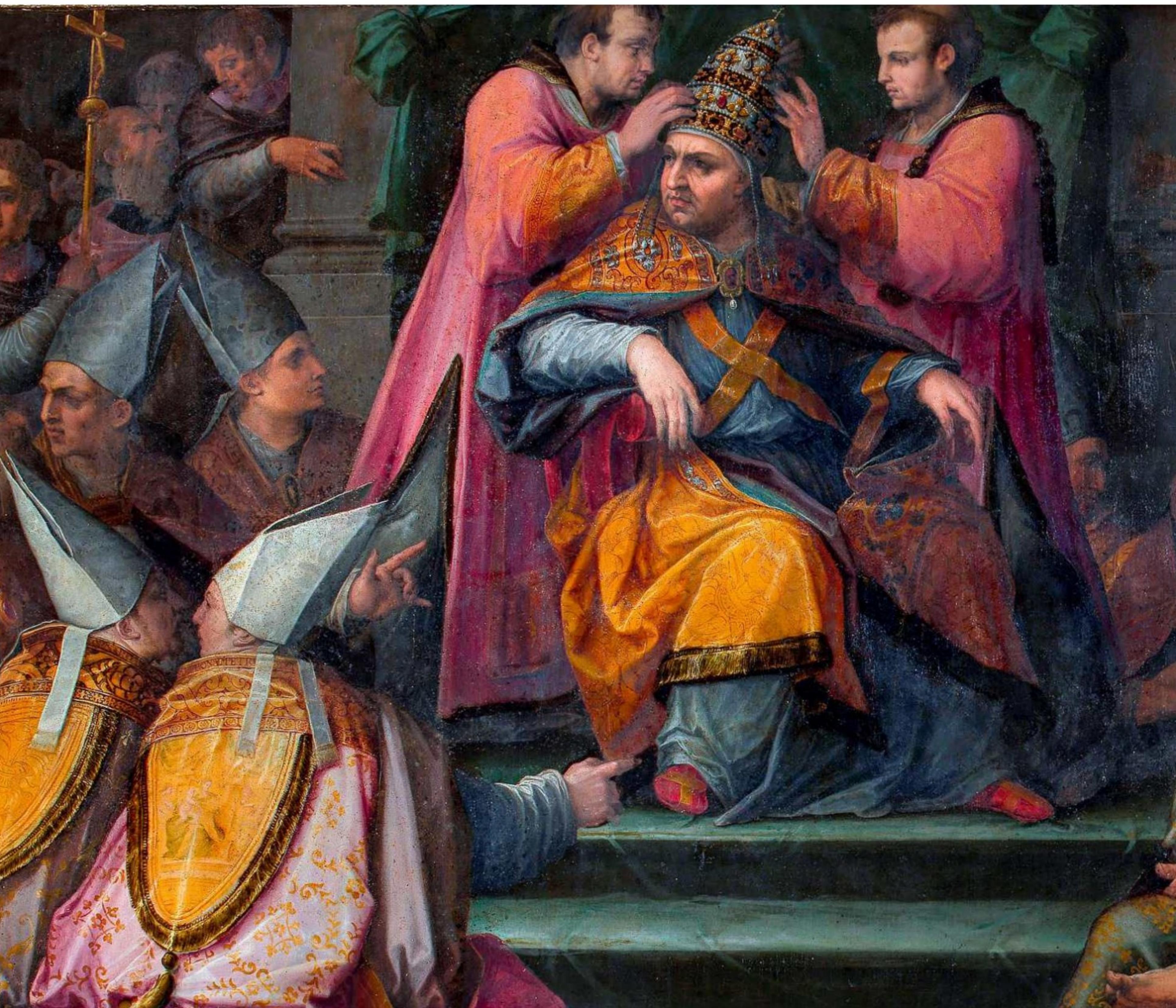
Douze ans après la renonciation du pape Benoît XVI au mois de février 2013, la rumeur persiste dans les couloirs du Vatican : la décision du pape allemand serait

la conséquence de pressions extérieures. Tout comme la mort de Jean-Paul I^{er} avait suscité de nombreuses interrogations, la renonciation de Benoît XVI est entourée, elle aussi, d'une forme de mystère insoudable. Au lendemain de son annonce, le vaticaniste Massimo Franco affirmait que cette décision révélait «*le sacrifice extrême d'un pape intellectuel défait par un appareil autoréférentiel en proie à des luttes de clans et impossible à réformer ; la rébellion d'un souverain pontife face à une institution qui était un point de référence [...] et qui est devenue une grande pécheresse.*» Pour Massimo Franco, la curie romaine, censée soutenir le pape dans son gouvernement, était clairement en cause. Mais à ce jour, peu d'éléments concrets permettent de soutenir la thèse d'un complot contre le pape. D'autant plus que ce dernier a affirmé à plusieurs reprises avoir agi librement. Mieux, en 2016, à la question de savoir si la charge pontificale lui manquait, la réponse de Benoît XVI a été sans ambiguïté : «*Absolument pas, non ! Au contraire, je rends grâce à Dieu d'avoir été déchargé de cette responsabilité que je ne pouvais plus assumer.*» ■



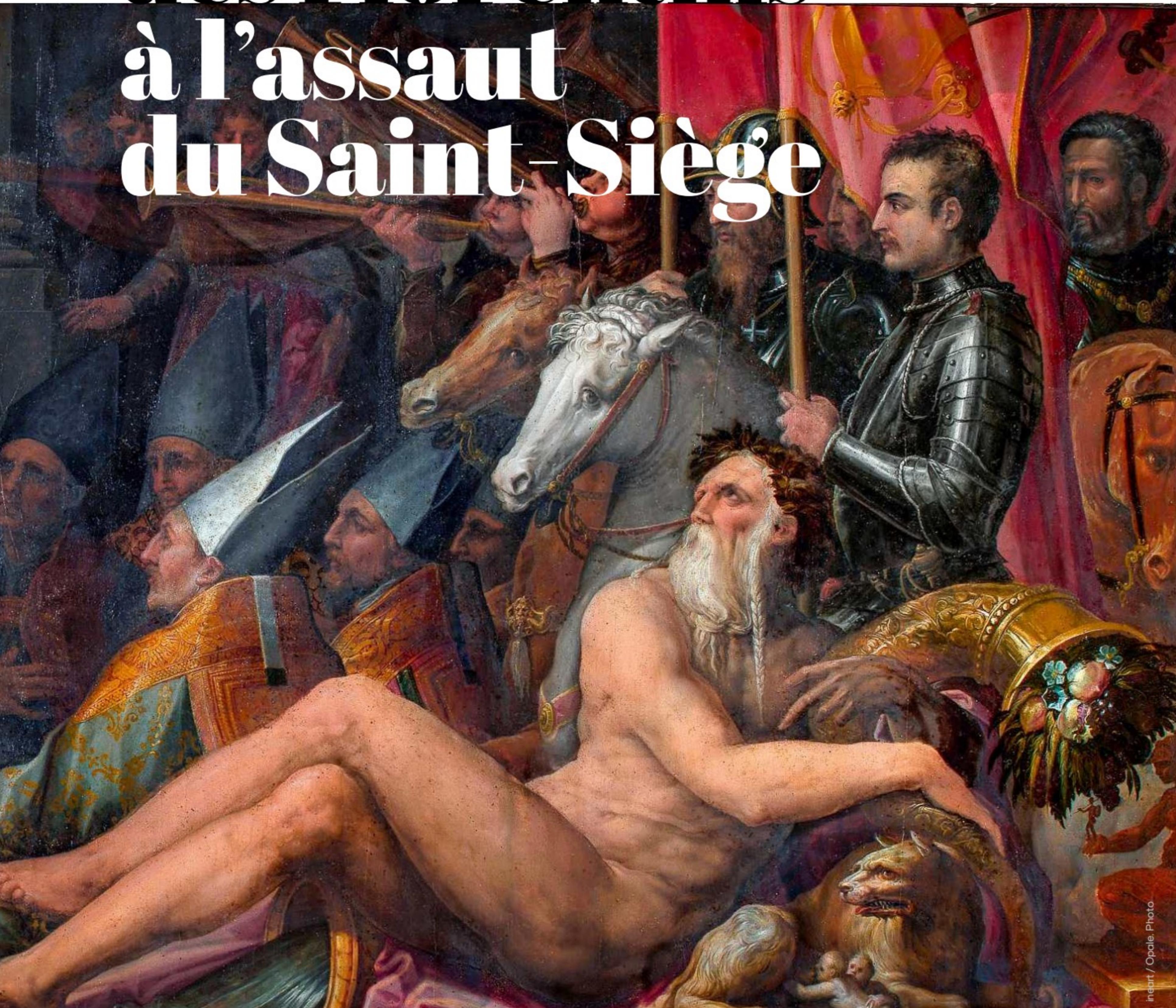
Christophe Dickès

Docteur en histoire contemporaine (Paris-IV Sorbonne), spécialiste du catholicisme et de la papauté contemporaine, Christophe Dickès a publié Le Vatican. Vérités et légendes (2018) et Pour l'Église : ce que le monde lui doit (2024), aux éditions Perrin.



Dans ce tableau du XVI^e siècle,
une scène d'anthologie : l'élection
de Jean de Médicis (1475-1521)
à la papauté. Il deviendra Léon X.

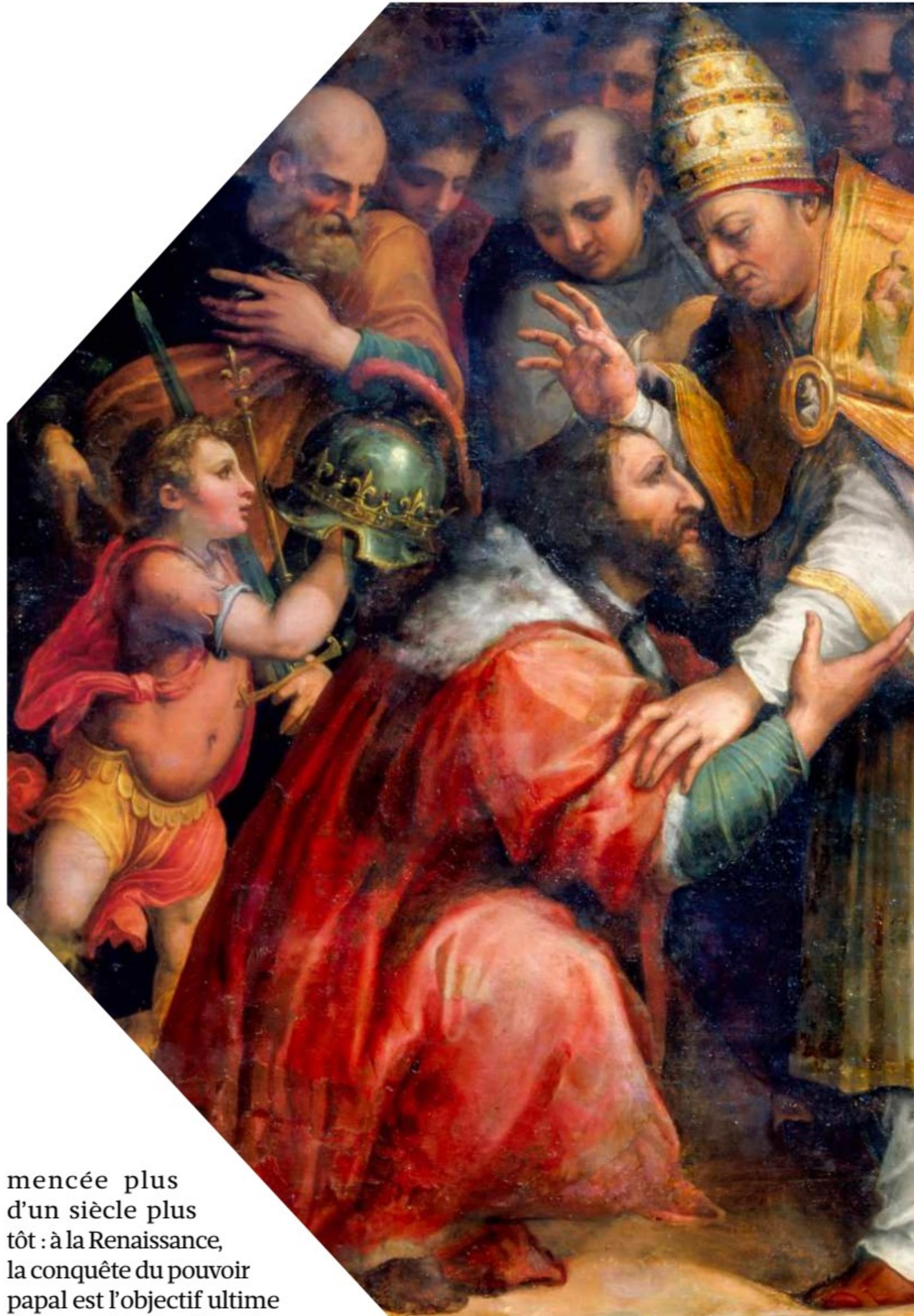
Les Médicis, des Florentins à l'assaut du Saint-Siège



À force d'intrigues, une puissante famille de Florence, les Médicis, parvient par deux fois, au XVI^e siècle, à la plus haute fonction du Vatican. Mais Léon X et Clément VII videront les caisses... et diviseront les catholiques.

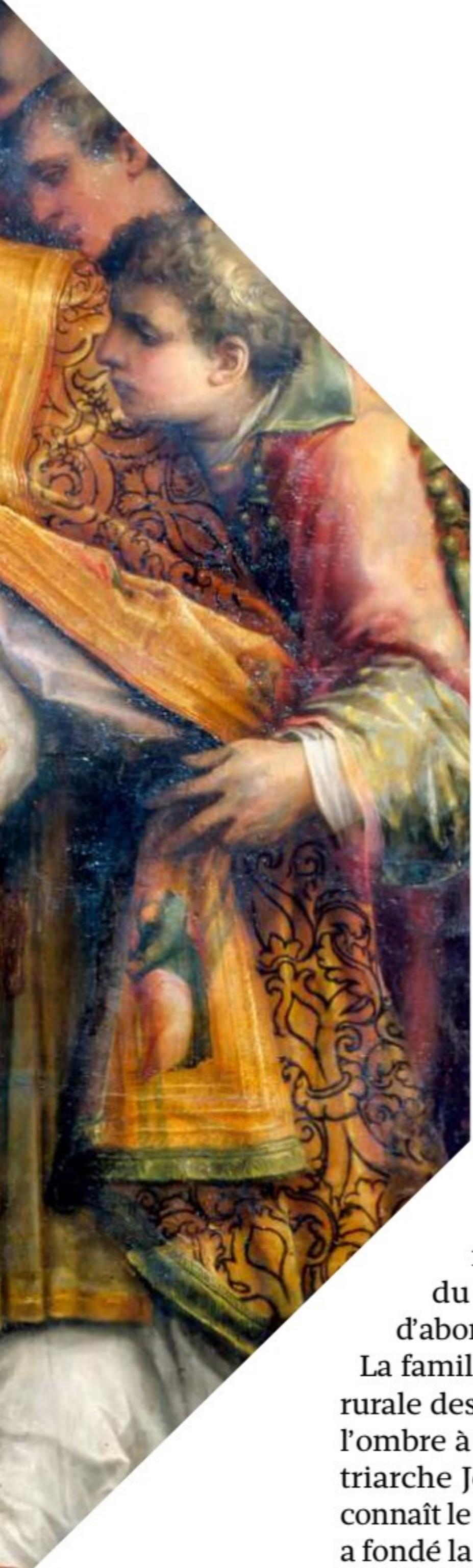
Le 11 avril 1513, acclamé par la foule, Léon X s'avance vers la basilique Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale papale de Rome (la basilique Saint-Pierre n'étant pas encore érigée à cette époque). Le jeune pape de 37 ans a été élu un mois plus tôt à l'unanimité des cardinaux, et il compte savourer pleinement cette victoire. Dire qu'un an auparavant, jour pour jour, il était fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne ! Et le voici conquérant, monté sur le même cheval qu'il chevauchait alors : un symbole fort pour que le peuple comprenne qu'il a définitivement conjuré sa défaite. Léon X s'est imposé, à force d'intrigues, à la tête de l'Église, et il veut que son couronnement resplendisse d'un éclat prodigieux : 100 000 ducats d'or sont déboursés pour l'occasion. Derrière le souverain pontife rondouillard, au visage ovale, qui mène la procession, une foule de prélates et de nobles s'avance en habits de lumière. Les quartiers de la ville sont décorés de tapisseries, des arcs de triomphe ornés de peintures et de statues sont érigés aux carrefours, comme à l'époque des empereurs romains. Dans les rues, on distribue des pièces d'or et d'argent. Pour symboliser l'arrivée d'un nouvel âge d'or, le pape fait même entièrement recouvrir de peinture dorée un jeune garçon... qui en mourra peu de temps après, intoxiqué par les pigments. Qu'importe : les dispendieuses festivités, avec force victuailles et spectacles, vont durer pendant plusieurs jours, aux frais de l'Église.

Au même moment, une autre cité d'Italie est en liesse : Florence, à 300 kilomètres de là, sur les rives du fleuve Arno. Car l'avènement de Léon X est aussi la consécration d'une célèbre famille locale, les Médicis, dont le nouveau pape est issu. De son vrai nom Jean de Médicis, Léon X est le deuxième fils du légendaire Laurent le Magnifique, qui a régné sur la cité toscane jusqu'à sa mort en 1492. Son arrivée au Vatican est l'aboutissement d'une longue ascension familiale, com-



mencée plus d'un siècle plus tôt : à la Renaissance, la conquête du pouvoir papal est l'objectif ultime des grandes familles d'une péninsule morcelée en États rivaux. Contrôler le Saint-Siège, la principale puissance régionale, c'est s'assurer un pouvoir immense puisque, en tant que souverain des États pontificaux, le pape gouverne sept provinces qui s'étendent du sud de Rome jusqu'à Bologne. Il peut y placer ses gens, amis ou parents. Ces territoires représentent une manne importante. Ils sont couverts de champs dont la mise en culture est (bien) organisée par les délégués du pontife et ponctués de gisements lucratifs, comme à Civitavecchia, près de Rome, des mines d'alun – un sulfate d'aluminium très précieux à l'époque, utilisé dans la

Les monarques d'Europe cherchaient la protection de Léon X. Ici, François I^{er}, agenouillé, lors du concordat de Bologne, en 1516.



teinture des tissus. Au-delà des richesses matérielles, «*le prestige moral et spirituel est énorme*», note Bernard Lecomte dans *Les papes qui ont changé l'histoire* (éd. Gründ, 2014). *Le pape peut demander à ses prêtres, à ses évêques, de refuser une bénédiction, un baptême. Il possède également une arme qui fait frémir les plus grands souverains : l'excommunication, l'exclusion de la communauté chrétienne.*»

Comment les Médicis, ces petits notables toscans qui ne sont même pas issus de l'aristocratie, ont-ils pu ainsi s'ouvrir en grand les portes du Vatican ? La réponse réside davantage dans l'argent et l'intrigue, que dans la ferveur de leur foi. Avant de se saisir du pouvoir papal, les Médicis l'ont d'abord tenu... par les cordons de la bourse.

La famille originaire du Mugello, une région rurale des environs de Florence, est sortie de l'ombre à la fin du XIV^e siècle, lorsque le patriarche Jean de Bicci – le premier dont on connaît le visage, grâce à un portrait d'époque – a fondé la banque qui allait faire sa gloire. Dès le départ, l'établissement des Médicis, basé à Florence, a été très actif à Rome, où se trouvait sa principale filiale, perpétuant une tradition bien ancrée. Le Saint-Siège faisait en effet volontiers appel aux financiers florentins, la cité toscane étant une ville «guelfe», c'est-à-dire de la faction partisane du pape dans son conflit contre l'empereur germanique (soutenu, lui, par les «gibelins»). Comme banque officielle de la Curie romaine, «*la compagnie draine une quantité considérable d'argent*», écrit l'historien de la Renaissance Ivan Cloulas dans son livre *Laurent le Magnifique* (éd. Fayard, 1982). *Elle assure la recette de certaines redevances payées à la papauté et surtout, elle reçoit les dépôts des ambassadeurs, des*

Pour son «âge d'or», Léon X fait recouvrir un jeune garçon... de peinture dorée

pèlerins, des ecclésiastiques de tout rang, abbés, évêques, cardinaux et dignitaires de la Curie.» Une manne que la banque faisait fructifier dans ses opérations bancaires, mais aussi en investissant dans des fabriques de draps de laine, le produit phare de Florence. De financier, le lien entre les Médicis et le Vatican s'est aussi fait politique. Jean de Bicci, déjà, était devenu un proche conseiller de Jean XXIII et l'a soutenu dans les années 1410 durant le grand schisme d'Occident, qui a vu cohabiter jusqu'à trois papes rivaux. Jean XXIII n'a pas régné longtemps, mais ce soutien a assuré aux Médicis un immense prestige.

Marchands fortunés, ils rêvaient du prestige du clergé

En parallèle, le clan a aussi utilisé sa banque comme instrument de conquête du pouvoir dans la république de Florence – non en l'exerçant directement, mais en tirant les ficelles en coulisses. Cette domination officieuse a débuté avec Cosme, le fils de Jean de Bicci, puis s'est poursuivie avec Pierre le Goutteux, son petit-fils, et surtout avec Laurent le Magnifique, qui a gouverné la ville à partir de 1469. L'histoire a retenu son règne comme l'apogée de la Florence de la Renaissance et de la dynastie Médicis... Mais Laurent, en réalité, visait plus haut. Sa famille, aussi puissante fut-elle, restait une lignée de vulgaires marchands. Pour accroître son prestige et se hisser au rang des grandes dynasties italiennes, elle devait avoir un pied dans les hautes sphères ecclésiastiques. Au départ, ➤



En pleines guerres d'Italie, le pape Clément VII, un Médicis, propose à l'empereur Charles Quint d'instaurer la paix, à Bologne, en 1530.



Cameraphoto / Akg-Images

► l'affaire était mal engagée. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, les liens entre les Médicis et la papauté ont commencé à se distendre. La relation entre Laurent le Magnifique et le nouveau pape Sixte IV, de la famille Della Rovere, était très houleuse. Au point que le pape a indirectement été impliqué dans la conjuration des Pazzi, la tentative (ratée) d'assassinat de Laurent et celle (réussie) de son frère Julien en 1478. Puis Laurent le Magnifique s'est rattrapé avec Innocent VIII, le successeur de Sixte IV : il a marié sa fille à un fils illégitime de ce pape génois, union assortie d'une dot très généreuse. En échange, son fils Jean de Médicis a été créé cardinal... à l'âge de seulement 13 ans ! Les Médicis avaient enfin un pied dans le haut clergé.

Pendant cette période, la banque familiale a peu à peu décliné, jusqu'à s'effondrer en 1494. Mais dès lors, le jeune cardinal Jean a été le meilleur investissement pour l'avenir du clan toscan. Vingt ans plus tard, en 1513, il accède à la fonction suprême de l'Église, avec une précocité record. Au même moment, les Médicis, qui ont été chassés de Florence en 1494, y opèrent un retour en force. En 1512, ils ont repris la tête de la cité toscane, où ils ont instauré un pouvoir absolu.

Le pape Léon X, le premier pape Médicis, régnera pendant huit ans. Il sera suivi d'un second, son neveu, Jules, qui deviendra Clément VII en 1523, l'emportant après un conclave de quarante jours face aux candidats des puissantes familles Colonna, Farnèse et Orsini, avant d'occuper le trône de Saint-Pierre jusqu'en 1534.

Ces deux décennies au Vatican seront une réussite ultime pour le clan toscan... Pour la papauté, c'est moins sûr. Léon X réussit certes à maintenir des relations paisibles avec les grands souverains de son époque, Henri VIII et Charles Quint. François I^{er}, victorieux à Marignan, en 1515, est aussi habilement ménagé. Avec la ►

Deux décennies au Vatican : la réussite ultime pour cette famille toscane

► signature du concordat de Bologne en 1516, le pape permet au roi de France d'intervenir dans la nomination des responsables ecclésiastiques dans son pays. Mais le pontife incarne aussi tous les excès de la papauté de l'époque, en particulier le népotisme et un appétit immodéré pour le luxe et le pouvoir. Léon X se comporte davantage comme un prince que comme un guide spirituel : il part à la chasse pendant des semaines, organise des spectacles, est entouré de 683 subordonnés, de l'archevêque à l'aumônier en passant par des bouffons... et jusqu'au gardien de l'éléphant que lui a offert le roi du Portugal.

«*La fameuse phrase attribuée à Léon X, "profitons d'être pape puisque Dieu nous en a fait la grâce", exprime clairement la tentation d'un épicurisme effréné et le désir d'argent facile qui ont marqué la première papauté des Médicis*», écrit l'historien italien Marcello Simonetta dans *Les Renards et les Lions* (éd. Albin Michel, 2019).

Surtout, son règne coïncide avec un événement clé : la publication des 95 thèses (*Dispute sur la puissance des indulgences*) du prêtre allemand Martin Luther, en réaction au trafic croissant des indulgences (la rémission des péchés contre de l'argent), utilisées par Léon X et son prédécesseur Jules II pour financer la construction de la basilique Saint-Pierre. Ce texte sera à l'origine de la Réforme protestante. L'excommunication de Luther, en 1521, montre que Léon X ne comprend pas la crise de conscience qui secoue alors la chrétienté. Un aveuglement qui va se transformer en héritage empoisonné pour ses successeurs.

Quant à Clément VII, son pontificat, décrit par l'historien Philippe Levillain comme «*le plus sombre de la papauté de cette époque*», sera marqué en 1527 par le terrible sac de Rome par des mercenaires allemands et des soldats espagnols et italiens, issus des troupes mutines de Charles Quint. Le Saint-Père devra d'abord se réfugier au château Saint-Ange, puis fuir déguisé en paysan jusqu'à la ville d'Orvieto, au

nord de Rome. Clément VII est aussi le pape qui excommuniera le roi anglais Henri VIII suite à son remariage avec Anne Boleyn, prélude au schisme qui verra l'Église d'Angleterre rompre avec l'autorité de Rome.

Reste le rôle de mécène, qui a tant fait rayonner le nom des Médicis. Léon X, pape réputé cultivé, prend sous son aile le peintre Raphaël, alors occupé à décorer le palais pontifical (les chambres et les loges). Il lui commande notamment son portrait, le montrant vêtu de son camail et de sa calotte pourpres, en compagnie de deux cardinaux – dont son neveu, le futur Clément VII. L'œuvre compte aujourd'hui parmi les plus célèbres de la Renaissance. «*Le mythe [de son] mécénat artistique est à relativiser*», note cependant Marcello Simonetta : Léon X poursuivra surtout diverses entreprises lancées par Jules II, son prédécesseur.

Quant à Clément VII, dès son arrivée sur le trône de Saint-Pierre, il fera venir à lui les meilleurs pinceaux d'Italie et d'ailleurs. Pour le mur du fond de la chapelle Sixtine, par exemple, il commandera au célèbre Michel-Ange, déjà auteur des fabuleuses fresques du plafond inaugurées par Jules II, une représentation du Jugement dernier. Le même Michel-Ange a auparavant été embauché par Léon X pour réaliser les tombeaux de deux Médicis, Laurent II et Julien, duc de Nemours, dans l'église familiale San Lorenzo, à Florence. Tout en siégeant au Vatican, les papes Médicis n'oublieront en effet jamais les intérêts de leur famille. Ni ceux de leur fief. ■

Volker Saux

Clément VII favorisa, le 28 octobre 1533, l'union stratégique d'une Médicis, Catherine, avec le futur roi de France, Henri II.

Clément VII embauche Michel-Ange, artiste fidèle à la famille







Dans ce tableau du XVI^e siècle, Rodrigo Borgia (1431-1503), devenu Alexandre VI, mène son clan, tel un chef, vers la fortune et la gloire. Lui et sa famille sont désormais les maîtres du Saint-Siège.

Les Borgia

UN AUTRE CLAN DE GRANDS MÉCÈNES AU VATICAN

ASOIFFÉE DE POUVOIR, CORROMPUE ET VIOLENTE, CETTE DYNASTIE DE LA RENAISSANCE QUI DONNA, ELLE AUSSI, DEUX PAPES À LA CHRÉTIENNE, SUT, COMME LES MÉDICIS, PROTÉGER LES ARTISTES.

Une autre famille de la Renaissance, aussi emblématique et controversée que les Médicis, s'accapara le trône du Vatican. Originaire non pas d'Italie, mais de la région de Valence, en Espagne, elle donna elle aussi deux papes à la chrétienté. Son nom ? Borgia. Un patronyme qui fait frémir.

Le premier pape Borgia, Calixte III, ne régna que de 1455 à 1458. Le second, Alexandre VI, pape de 1492 à 1503, marqua, lui, son temps. D'abord car son pontificat correspondait à une époque de grands bouleversements : la découverte du Nouveau Monde (sa bulle *Inter cætera* de 1493 établit le partage des terres conquises entre son pays, l'Espagne, et le Portugal), le début des guerres d'Italie en 1494, qui virent les rois français investir la péninsule. Ensuite, Alexandre VI passa à la postérité comme l'incarnation des dérives de la papauté de l'époque : complotisme, népotisme, corruption, goût du luxe et du pouvoir, simonie (la vente de biens spirituels), nicolaïsme (le non-respect du célibat et de la chasteté)... Né à Valence, de son vrai nom Rodrigo Borgia, Alexandre VI était le neveu et fils adoptif de Calixte III, le premier pape Borgia. Cardinal à 25 ans et vice-chancelier de l'Église de Rome à 26... Homme raffiné, expérimenté et ambitieux, il s'illustra aussi par sa descendance prolifique : une dizaine d'enfants, dont six qu'il reconnut ouvertement.

Parmi eux, deux sont restés célèbres, alimentant la sombre renommée de la famille Borgia. D'abord, le flamboyant et guerrier César, initialement destiné à une carrière religieuse, qui lâcha son titre de cardinal obtenu à 18 ans pour se lancer dans la conquête d'une principauté en Romagne... Campagne largement soutenue financiè-

rement par son pontife de père. À la mort de ce dernier, son domaine s'effondra. Ensuite, la célèbre Lucrèce, qui traîna longtemps une image de criminelle et de dépravée, dont on sait aujourd'hui qu'elle est largement mensongère : ses trois mariages servirent plutôt à satisfaire les intérêts et les alliances de sa famille.

Un cartographe nommé Vinci

Au-delà de leur réputation sulfureuse, basée en partie sur des rumeurs colportées par leurs ennemis (français notamment...), les Borgia furent aussi, on a tendance à l'oublier, des mécènes avertis de leur époque. Alexandre VI missionna le peintre Pinturicchio, venu d'Ombrie, pour orner de fresques éblouissantes les voûtes de six pièces du palais du Vatican. Moins connus que les chambres de Raphaël, exécutées à l'étage supérieur à la demande du pape Jules II, ces «appartements Borgia» accueillent aujourd'hui la collection d'art religieux moderne des musées du Vatican.

Parmi les scènes de la vie des saints, du Christ et de la Vierge Marie, on retrouve une représentation d'Alexandre VI vêtu d'un manteau d'or, assistant à la Résurrection, et une autre de Lucrèce, portraiturée sous les traits de sainte Catherine. César, lui, protégea et employa à son service, notamment comme cartographe, pendant presque un an, un certain Léonard de Vinci. Quant à Lucrèce, après son troisième mariage en 1501 avec Alphonse I^{er} d'Este, elle partit à Ferrare, le fief de son époux, centre important de la Renaissance, où elle devint protectrice des arts, accueillant des artistes comme le poète l'Arioste et le peintre Titien. ■

Volker Saux



Un impressionnant document : 67 kilos d'archives contenant 1057 pages du bilan financier et patrimonial de la riche famille romaine Borghèse, de 1748 à 1755.



Ces archives restées longtemps secrètes

Les archives apostoliques conservent des documents dits «secrets» (de *secretum*, «privé» en latin) émis ou reçus par le Saint-Siège. Rarement accessibles au public, ils le sont désormais pour les historiens, qui y trouvent une mine d'informations.

Charlotte Chaulin



Ce parchemin de 60 mètres de long, écrit entre 1309 et 1311, contient 231 dépositions relatives au procès des Templiers.

1309-1311

Les dépositions des Templiers

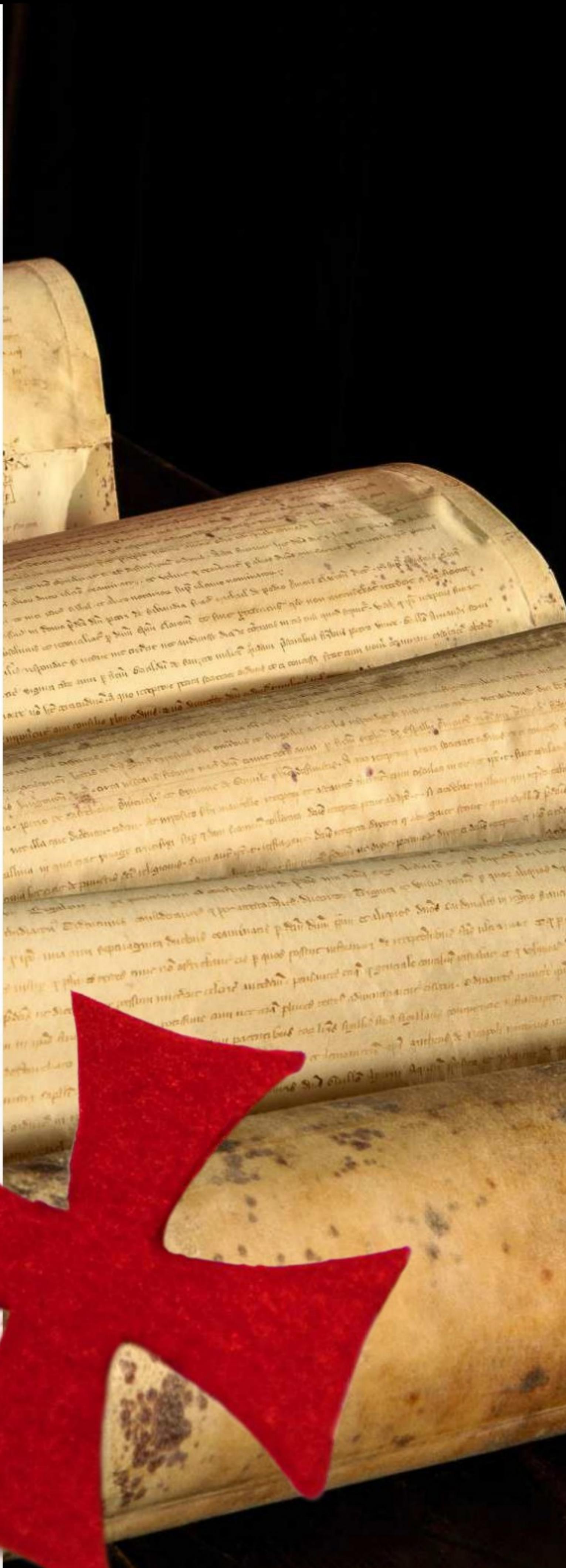
Le procès des Templiers, cet ordre militaro-religieux fondé à Jérusalem en 1120, a fait couler beaucoup d'encre au cours de l'histoire. En témoigne ce document que le Vatican a dévoilé pour la première fois au public en 2012. Ce que contient ce rouleau de feuillets de parchemin cousus entre eux sur... 60 mètres ? Les dépositions de 231 frères Templiers du royaume de France recueillies par des envoyés du pape entre 1309 et 1311. Ils avaient été arrêtés pour hérésie en 1307 sur ordre du roi Philippe le Bel. «Un camouflet pour le Vatican car l'ordre était placé sous sa tutelle directe», explique l'historien spécialiste Alain Demurger. Pour «récupérer» cette affaire, le pape Clément V finit par obtenir du roi de France la possibilité d'enquêter sur l'ordre, en lançant, en août 1308, deux bulles intitulées *Faciens misericordiam et Regnans in coelis*.

Une longue enquête de moralité

«Le parchemin renseigne surtout sur l'identité et la carrière des frères interrogés, mais aussi sur leur foi», ajoute Alain Demurger. Il n'est pas le seul document du genre : un autre parchemin, resté en France, contient les interrogatoires de 138 d'entre eux, effectués juste avant, entre 1307 et 1308 (torturés, ils firent des aveux stupéfiants : reniement du Christ, pratiques obscènes...).

Clément V, soumis aux pressions du roi de France, supprima l'ordre du Temple en avril 1312, sans qu'aucune hérésie puisse toutefois être prouvée contre lui. Deux ans plus tard, en mars 1314, le grand maître de l'ordre, Jacques de Molay, périt sur le bûcher. Une condamnation ordonnée par le roi de France et le pape Clément V, lequel pourtant, en 1308, l'avait discrètement absous de ses péchés... dans un autre document secret conservé au Vatican.

E. Vandeville / akg-images (x2)



1521

La lettre d'excommunication de Martin Luther

Émises par le pape, les bulles – du latin *bulla*, le sceau de plomb qui les authentifie – permettent au Saint-Siège de se positionner sur les questions religieuses, politiques et administratives, et de transmettre des décisions importantes. Certaines firent date, comme la bulle *Decet Romanum Pontificem* («Il sied au pontife romain»), en 1521, une «pépite» des archives apostoliques du Vatican.

De quoi s'agissait-il ? Promulguée le 3 janvier 1521 par le pape Léon X, cette bulle officialisait l'excommunication de Martin Luther. Le prêtre allemand, moine augustin et professeur de théologie, que l'Église taxait de «renard» (l'une des principales insultes utilisées dans la chrétienté à l'époque), avait déjà été mis en garde, six mois auparavant, par une première bulle qui appelaît à une «intervention divine» contre lui.

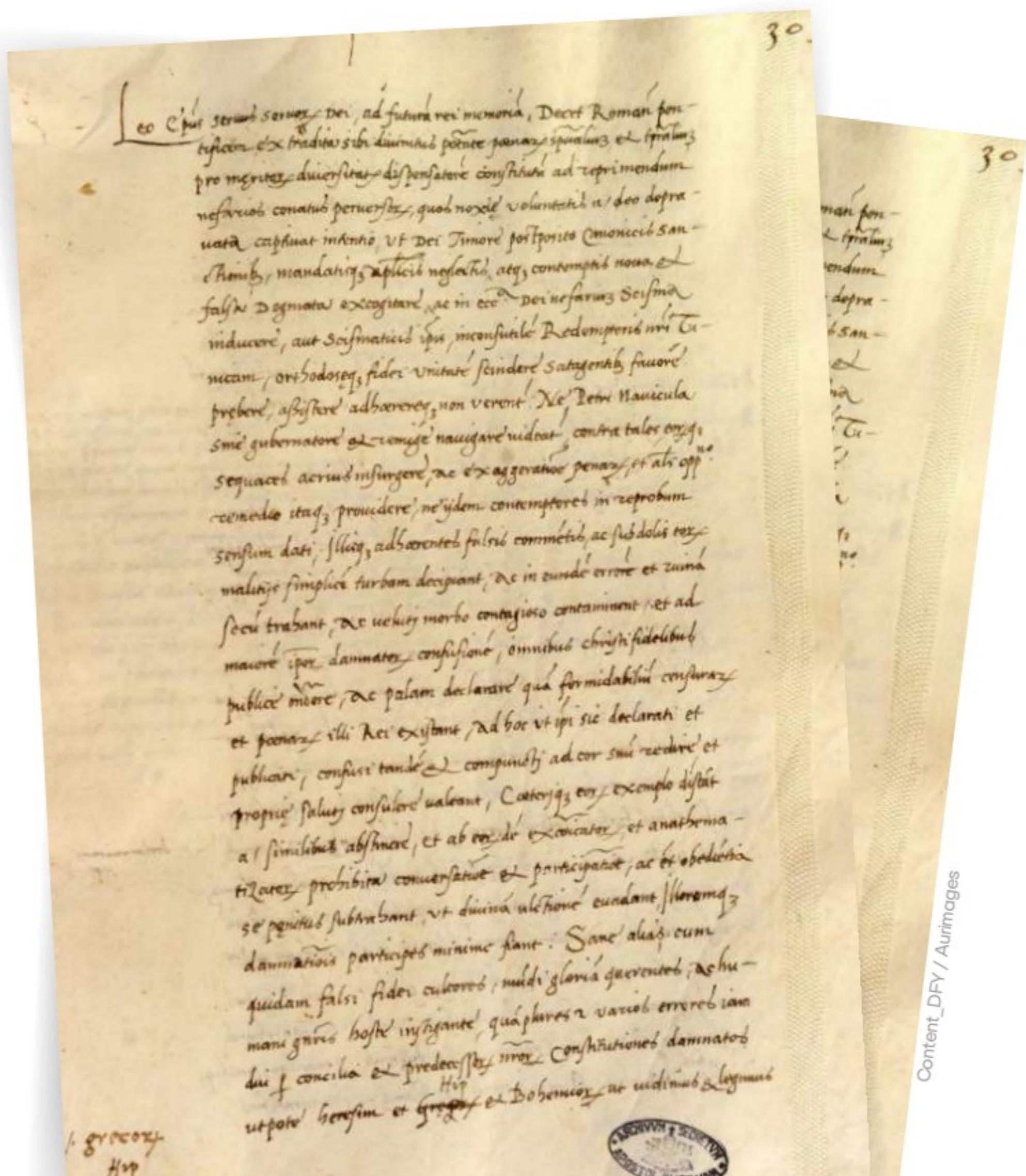
Pour l'Église, Luther est un «renard»

Quarante et une de ses positions y étaient formellement condamnées. Et Luther avait alors disposé de soixante jours pour se rétracter, mais aussi pour renier son ouvrage *Dispute sur la puissance des indulgences* (1517) dans lequel il critiquait ouvertement certaines pratiques de l'Église catholique, comme la «rémission des péchés» transformée, selon lui, en un «commerce lucratif».

Faisant fi de cette sommation papale, Luther avait fait brûler, le 10 décembre 1520, son exemplaire de cette première bulle, ainsi que ses volumes de droit canonique, le tout sous les acclamations de ses étudiants, à Wittenberg, où il enseignait. Le pape n'eut donc d'autre choix que de mettre sa menace à exécution avec cette ultime bulle, qui excommunia le prêtre. Mais les idées de Luther avaient déjà gagné du ter-

rain dans l'Europe de la Renaissance. Une nouvelle religion vit le jour : le protestantisme. L'excommunication de Luther marqua le point de départ d'une série de guerres de Religion qui mirent l'Europe à feu et à sang pendant plus d'un siècle. Fin mai 2021, des théologiens catholiques et des luthériens allemands ont demandé au pape François de lever la bulle. Sans aucun succès à ce jour...

Un extrait de la bulle pontificale du 3 janvier 1521 où le pape Léon X prononce l'excommunication du réformateur Martin Luther.





D'archivio/opale.photo

Martin Luther
(1483-1546),
excommunié par
le pape, déclen-
chera un schisme
entre catholicisme
et protestantisme.

1530

La demande de «divorce» d'Henri VIII

Sur le trône d'Angleterre depuis 1509, Henri VIII n'était pas convaincu par les thèses de Luther. Il soutint même l'Église, en 1520, dans un traité intitulé *Défense des sept sacrements*, qui lui valut de recevoir du pape le titre de «défenseur de la foi». Mais sa fidélité au Vatican allait être mise à rude épreuve dix ans plus tard, le Saint-Siège refusant de prononcer l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon.

Comment en arriva-t-il à cette situation ? À l'époque, la reine consort peinait à donner un fils à Henri VIII, et de ses six grossesses, seule une fille survécut (la future Marie Tudor). Le mariage du roi était-il maudit car il avait épousé la veuve de son frère ? Le pape Jules II lui avait pourtant accordé une dispense... Rien n'y faisait. En outre, le roi s'était pris d'amour pour la jeune Anne Boleyn. Pour l'avoir, il devait l'épouser. Mais le divorce n'existant pas à l'époque... Son mariage avec Catherine d'Aragon étant un sacrement, il fallait le faire annuler par le pape.

Un document laissé lettre morte

En 1530, Henri VIII envoya donc une demande de séparation au souverain pontife, Clément VII, signée par 85 pairs du royaume. Un document qui ne quitta jamais les murs du Vatican. Mais qui resta surtout lettre morte... Jusqu'à ce qu'un jeune ecclésiastique, Thomas Cranmer, se demande en vertu de quel droit le pape aurait un pouvoir de juridiction en Angleterre. Pour lui, le chef de l'Église anglaise, c'était le souverain lui-même ! Une émancipation qui séduisit Henri VIII et le Parlement anglais, flirtant déjà avec les idées de la Réforme. En janvier 1533, Thomas Cranmer fut nommé archevêque

Frassineti / AGF / Bridgeman Images



de Canterbury et prononça lui-même, le 23 mai, l'annulation du mariage d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Cinq jours plus tard, le roi épousa Anne Boleyn, qui donna bientôt naissance à une fille, la future Élisabeth I^{re}. En 2009, pour financer l'entretien des Archives apostoliques, 199 fac-similés de la fameuse demande de «divorce» ont été mis en vente, 50000 euros pièce. Tous ont trouvé preneur.

Ornée de 85 sceaux, la demande de «divorce» d'Henri VIII au pape Clément VII est à la fois un document et un objet fascinants.

La supplique de Marie Stuart, reine d'Écosse, au pape Sixte V...

En 1560, à la mort de son époux, le roi François II, dont le règne sur la France fut bref, la reine consort Marie Stuart perdit aussitôt son titre et retourna en Écosse, son pays natal où elle était née en 1542. Mais les lords écossais, ralliés à la cause du protestantisme, rejetèrent cette «pécheresse» dont ils blâmaient les amours dissolues. En 1567, Marie n'eut d'autre choix que d'abdiquer. La couronne fut placée sur la tête de son fils, Jacques, âgé d'1 an à peine. Elle leva une armée, en vain, avant de trouver refuge en Angleterre, chez celle qu'elle surnommait dans ses lettres «Madame ma bonne sœur» : sa cousine Élisabeth I^{re} d'Angleterre, au pouvoir depuis 1558. «C'était évidemment l'erreur à ne pas commettre», écrit l'historien Michel Duchemin dans *Marie Stuart* (éd. Fayard, 1987). Élisabeth avait maintes fois donné la preuve d'un manque total de sympathie pour sa cousine. Et pour cause : considérée comme légitime par les catholiques, Marie pouvait lui ravir sa couronne. Mais l'ex-reine d'Écosse ne pouvait imaginer le destin tragique qui l'attendait et qui lui valut d'écrire au pape.

Dernière prière avant de mourir

Assignée à résidence par sa puissante parente, Marie devint la cible d'une conspiration : Élisabeth l'accusa d'avoir assassiné son époux, Henri Stuart, avec la complicité du comte de Bothwell, son amant. Sous ce prétexte, elle la garda prisonnière dans différents palais pendant dix-huit ans. «Ne retenez donc pas par force et en ennemie celle qui vous est venue en amie et de bon gré», implora vainement sa cousine, sans parvenir à la convaincre. Désespérée, Marie Stuart prit part, en 1586, à un complot visant à assassiner sa geô-

lière. Mais ses lettres furent interceptées et elle fut finalement condamnée à mort.

Les derniers mois de sa captivité furent consacrés à écrire des lettres à des personnages importants. Dont celle-ci, datée du 23 novembre 1586 et conservée dans les archives secrètes du Vatican, adressée au «pape Sixte-Quint». Marie Stuart y formulait une ultime prière à Dieu et suppliait le pape de «conserver en sa grâce son troupeau égaré». «Voilà le regret de mon cœur et la fin de mes désirs mondains», écrivait-elle encore. Elle monta sur l'échafaud le 8 février 1587, la tête haute. Pour la lui couper, le bourreau dut s'y reprendre à trois fois.

La lettre adressée au pape Sixte V, de la part de Marie Stuart. Deux mois plus tard, la reine fut exécutée.

S. Bisgrove / Rex Fe / REX / SIPA



Galilée (1564-1642) devant le Saint-Office, fut condamné par le tribunal de l'Inquisition, en 1633, pour avoir défendu les théories de Copernic.



Fineart / opale.photo

1633

L'aveu forcé de Galilée lors de son procès

« **L**a Terre tourne autour du Soleil, qui est au centre de l'Univers.» C'est ce qu'affirmait, en 1543, le chanoine et astronome polonais Copernic dans *Des révolutions des sphères célestes*, en reprenant une idée ancienne formulée pendant l'Antiquité, et qui inspira un peu plus tard son homologue allemand Johannes Kepler. Une thèse rejetée par l'Église catholique car elle remettait en question l'immobilité et donc la place centrale de la Terre évoquée dans la Bible. L'héliocentrisme fut déclaré hérétique en 1616. Pourtant, Galilée s'en empara dans ses travaux, et le pape Urbain VIII, élu en 1623, accorda son soutien au mathématicien italien. Mais en 1632, son protégé alla trop loin : il ne présenta plus le système copernicien comme une simple hypothèse, mais en fit une vérité dans *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*. Ce qui lui valut d'être arrêté par l'Inquisition.

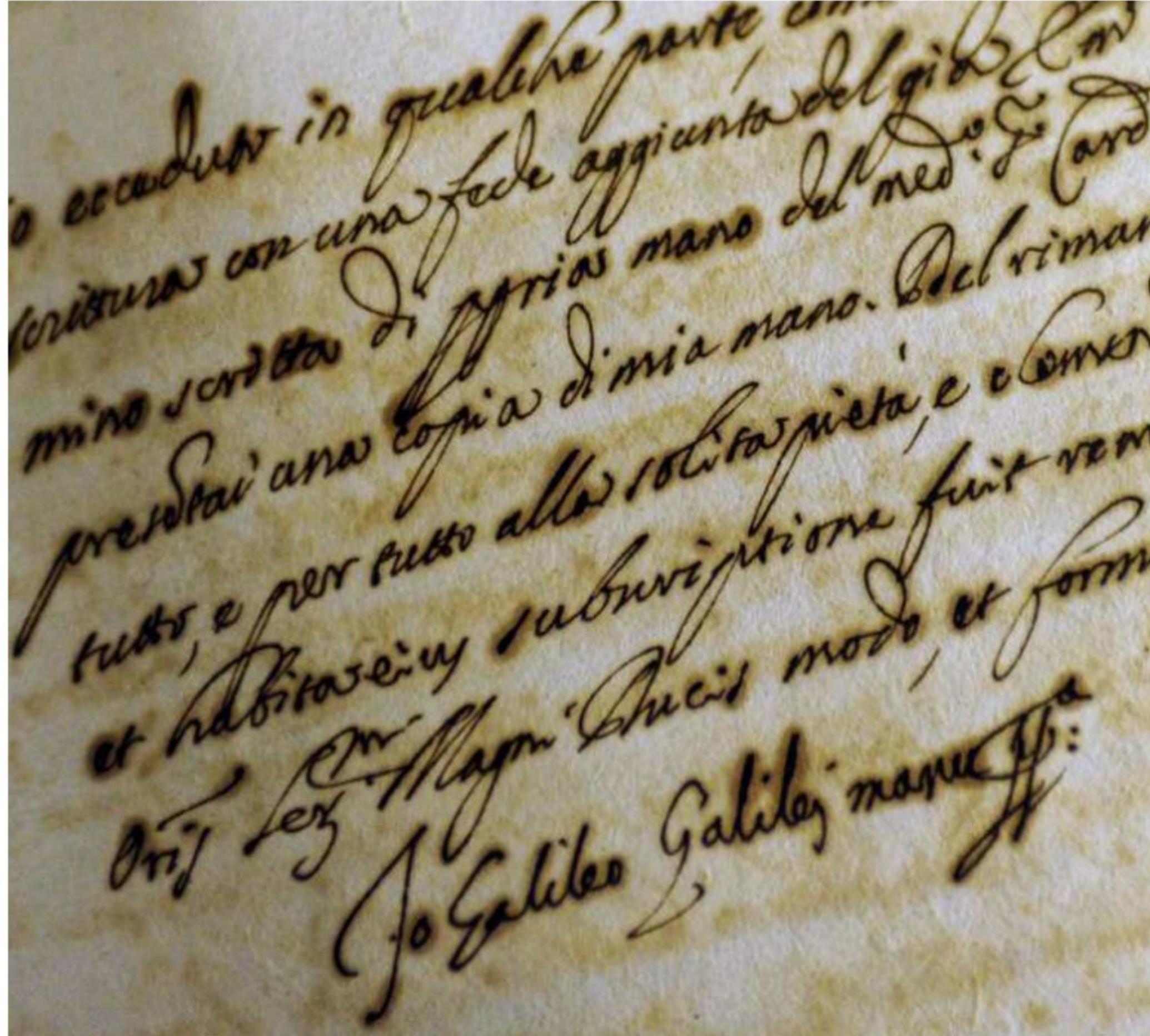
Condamné à réciter des psaumes

C'est une partie des minutes de son procès qui est conservée au Vatican. L'audience débuta le 12 avril 1633, avec un premier interrogatoire dans les appartements de l'inquisiteur, le père Vincenzo Maculani. Pour ne pas risquer le bûcher, Galilée flancha et fit ce qu'on attendait de lui : renier ses théories. La science s'inclina devant la religion. «Et pourtant, elle tourne», aurait murmuré Galilée après avoir abjuré, selon une formule apocryphe. Le jugement fut rendu le 22 juin 1633 au couvent de la Minerve, à Rome.

Le savant obtint d'Urbain VIII de purger sa peine de prison dans sa villa d'Arcetri, à Florence, où il mourut en 1642, après avoir récité des psaumes de pénitence quotidiennement pendant trois ans. Il fallut attendre 1992 pour

que Galilée soit réhabilité par l'Église, Jean-Paul II reconnaissant les erreurs des théologiens de l'époque. Une repentance en demi-teinte cependant... Car le pape souligna tout de même que Galilée n'avait pas strictement respecté «la méthode expérimentale»... Et les minutes du fameux procès ne furent exposées pour la première fois au Vatican qu'en février 2012.

E. Vandeville / akg-images



Sur cet extrait des minutes du procès de Galilée, on peut voir, en bas, la signature du mathématicien qui accepte de renier ses théories.



Petits arrangements entre ennemis

Ils ont tous les deux accédé au pouvoir en 1922. Durant dix-sept ans, le pape Pie XI et le Duce bâtriront une relation faite de compromis et de crises. Histoire d'un mariage de raison.

VU



La bénédiction du pape contre le salut du Duce... En juin 1931, l'hebdomadaire français *VU* revient sur les tensions provoquées par l'encyclique *Non abbiamo bisogno* qualifiant le fascisme d'«idolâtrie païenne de l'État».

LE PAPE OU LE DUCE ?

Le conflit entre le catholicisme et le fascisme est, paraît-il, en voie de règlement. Il n'en est pas moins symptomatique pour notre époque, que les pouvoirs temporels et spirituels, qui ont récemment signé un concordat et un traité liquidant les anciens litiges, en arrivent à une collision brutale. Et pourtant, ne se ressemblent-ils pas, quel que soit l'esprit qui

Tous deux partagent la haine viscérale du communisme et une méfiance envers la démocratie

L'hommage est appuyé. Le 13 février 1929, à Milan, le pape Pie XI prononce un discours élogieux pour le gouvernement fasciste italien et son chef depuis 1922, Benito Mussolini. «Nous avons été noblement aidés par l'autre partie, déclare le souverain pontife. Peut-être fallait-il un homme comme celui que la Providence nous a fait rencontrer, un homme auquel fussent étrangères les préoccupations de l'école de pensée libérale.» Comment justifier ces louanges du chef de l'Église catholique à l'égard d'un Duce qui n'hésite pourtant pas à qualifier les prêtres de «microbes noirs» ?

Pour les comprendre, il faut rappeler que, deux jours plus tôt, ont été signés les accords du Latran : ce traité conclu entre le président du Conseil des ministres italien et le secrétaire d'État de Pie XI, le cardinal Pietro Gasparri, règle le contentieux opposant depuis cinquante-huit ans le royaume d'Italie et la papauté. Prise par les troupes de Victor-Emmanuel II en 1870, Rome demeurait en effet une pomme de discorde entre pouvoirs temporel et spirituel, le second disputant au premier

la souveraineté sur la Ville éternelle. Par les dispositions du 11 février 1929, l'Italie a cédé au Saint-Siège la pleine propriété sur une cité du Vatican dorénavant indépendante, mais réduite à une superficie de 44 hectares, le pape reconnaissant en contrepartie Rome comme la capitale du royaume d'Italie. Une indemnité de 750 millions de lires et des titres de rente à 5 % d'une valeur d'un milliard de lires sont en outre versés à la papauté pour prix de son renoncement aux États pontificaux. Le concordat établi par les accords du Latran fait également du catholicisme l'unique religion d'État : le mariage religieux a désormais la même valeur que l'union civile, l'enseignement catholique devient obligatoire... La résolution de la «question romaine» satisfaisait a priori les deux parties... «Cette phrase qui évoque *“l'homme de la Providence”*, ne signifie pas une adhésion du pape au fascisme, insiste l'historien Frédéric Le Moal (qui a notamment signé *Les Divisions du pape : le Vatican face aux dictatures*, éd. Perrin, 2015). Pour Pie XI, Mussolini est avant tout, à ce moment, l'homme qui a permis la réconciliation. Et le Duce sort effectivement grandi de cette séquence : aux yeux du monde, il est celui qui a résolu ce conflit inextricable de façon bilatérale. L'objectif de Mussolini est aussi d'obtenir l'appui de l'Église, qui représente un pouvoir considérable, tout en muselant une partie du clergé qui lui est hostile.»

Lorsqu'ils ont accédé chacun au pouvoir, respectivement en février et en octobre 1922, Achille Ratti, devenu Pie XI, et Benito Mussolini, fondateur du Parti national fasciste, qui a pris la présidence du Conseil, n'éprouvaient pas les mêmes réticences l'un envers l'autre. Celui qui avait le plus de préventions était Mussolini. Même si sa mère était une fervente catholique, il était porteur d'un fort héritage anticlérical qui lui venait de son père. Il était aussi demeuré fidèle au militant socialiste et marxiste qu'il avait été au cours de la décennie précédente, rejetant ainsi les valeurs chrétiennes... Mais en 1922, c'est le versant pleinement nationaliste qui l'a emporté. Pie XI, de son





Mussolini harangue la foule en 1923, un an après la marche sur Rome qui a vu l'Italie basculer vers le fascisme. L'Église et le tribun s'observent encore d'un œil favorable, voire bienveillant.

côté, avait bien sûr des préventions contre ce tribun anticlérical : ce qui comptait alors pour lui, c'était surtout l'anticommunisme, et là-dessus, le fascisme marquait un point... Le pape, cependant, attendait de voir l'évolution du Duce. Conversant en 1923 avec l'ambassadeur belge Eugène Beyens, Pie XI a paru s'être fait une religion sur le sujet. «*Mussolini n'est pas un Napoléon, ni peut-être un Cavour* [l'artisan de l'unité italienne au milieu du XIX^e siècle], lui a-t-il confié. Mais il a eu une compréhension juste de ce qu'il fallait à son pays pour le débarrasser de l'anarchie où l'avaient réduit un parlementarisme impuissant et trois années de guerre. Puisse-t-il régénérer l'Italie !»

L'anticlérical Mussolini finira par faire baptiser ses enfants

Ni communiste, ni libéral, le Duce a commencé alors à incarner une troisième voie, ainsi qu'une politique de défense des valeurs familiales traditionnelles à même de séduire le pape. Lequel a envoyé des signes d'ouverture vers les autorités italiennes en saluant, lors de son élection, la foule depuis la loggia extérieure donnant sur la place Saint-Pierre et Rome, contrairement à ses prédécesseurs qui se montraient dans la loggia intérieure, pour ne pas bénir l'État italien. «*Parce geste symbolique, Pie XI a signifié une volonté d'apaisement*, décrypte Frédéric Le Moal. Mais on en est resté là, dans un premier temps. Mussolini, de son côté, avait besoin de consolider sa dictature pour se rapprocher de l'Église, conscient qu'il ne pouvait gouverner contre elle dans une Italie où l'imprégnation catholique était forte. À partir de 1926, les discussions se sont amorcées.»

Cependant, dès son accession au pouvoir, Mussolini a mis un éteignoir sur l'anticléricalisme des courants fascistes originels. En 1925, il a épousé religieusement sa femme Rachele après avoir fait baptiser leurs trois enfants. Pie XI, pour sa part, a refusé de recevoir la mère et la veuve de Giacomo Matteotti, principal opposant au Duce, assassiné en 1924 par un groupe paramilitaire fasciste. ➤

En 1939, le pape laisse entendre qu'il va dénoncer le fascisme. Il meurt la veille de son discours...

● Comme l'a relevé Max Gallo, évoquant cette période dans *L'Italie de Mussolini* (1964, rééd. Texto, 2019) : «L'Église et le fascisme se livrent à une habile stratégie, chacun cherchant à tirer de l'autre le parti le plus grand. Au vrai, le fascisme est en 1926 largement accepté par le pays et l'attitude de l'Église reflète celle des Italiens.»

Il n'en demeure pas moins que la réconciliation issue des accords du Latran recouvre, sinon un marché de dupes, du moins des intérêts opposés. Dans le documentaire *Pie XI et Mussolini, la guerre des âmes* (réalisé par Edoardo Malvenuti, 2023), l'universitaire spécialiste du catholicisme Emma Fattorini les résume en une formule : «Côté mussolinien, il y avait une volonté de fasciser l'Église. Pour la papauté, le désir de catholiquer le régime.» Comment le traité peut-il résister à cette sourde tension ? D'autant que des oppositions internes compliquent la tâche de Pie XI et de Mussolini. Ce dernier se sent contraint de donner des gages à l'aile gauche de son mouvement, qui juge intolérable ce rapprochement avec l'Église. «Il le fait dès la ratification des accords du Latran en prononçant un discours à la Chambre des députés, où il assure que l'éducation des enfants reste la prérogative de l'État, observe Frédéric Le Moal. Ce qui a pour effet d'entraîner une crise avec le Vatican.»

L'encyclique *Divini illius Magistri*, du 31 décembre 1929, dans laquelle la papauté réaffirme l'imperatif de l'éducation chrétienne de la jeunesse, fait ensuite reculer le Duce. Temporairement. «Pour Pie XI, la question de l'enseignement catholique aux écoliers est cruciale, poursuit l'historien. Mais il ne faut pas oublier que le fascisme, dans sa matrice totalitaire, doit prendre en charge l'ensemble de l'éducation et qu'à travers ses valeurs, il est antichrétien.» Le paroxysme de la crise survient en 1931, avec la volonté du gouvernement d'entraver le travail de l'Action catholique, ensemble d'associations auxquelles Pie XI tient particulièrement afin de recatholiciser la société italienne. Le pape contre-attaque une nouvelle fois

par une encyclique. Promulguée le 29 juin 1931, *Non abbiamo bisogno* condamne l'«idolâtrie païenne de l'État [...] détournant la jeunesse de l'Église et de Jésus-Christ et inculquant la haine, la violence et l'irrespect». Au fond, c'est moins la dictature mussolinienne que rejette le très autoritaire Pie XI, que le fascisme en tant que religion de substitution, s'incarnant dans la personne physique du Duce : pour la papauté, il ne peut y avoir deux cultes se disputant les âmes...

Le régime hitlérien, anticatholique, scandalise le Saint-Siège

Face au haussement de ton du Saint-Siège, Mussolini trouve un compromis : l'Action catholique peut continuer à œuvrer, à condition de rester apolitique. Afin d'acter cette «paix des braves», le Duce est reçu au Vatican le 11 février 1932, pour ce qui sera son unique entrevue, cordiale mais froide, avec Pie XI. S'ensuit un *modus vivendi*, à peine troublé par la guerre qui voit l'Italie conquérir l'Éthiopie en 1936. «On parle souvent des silences de Pie XII, mais rarement de ceux de Pie XI, note Frédéric Le Moal. Or on en a un avec l'affaire éthiopienne ! Face à l'enthousiasme de la population italienne, le pape, pourtant hostile à ce conflit, reste mutique, préférant la diplomatie à la confrontation.» Ce qui pousse le chef de l'Église à la rupture, c'est la fuite en avant du régime fasciste et de son Duce en quête d'un second souffle.

Le mariage de raison prend fin en 1938, à cause du rapprochement entre Mussolini et Hitler. La papauté est alors vent debout contre un régime multipliant les persécutions anticatholiques en Allemagne. Voir le fascisme, dont l'Église s'accommode, s'acoquiner avec le national-socialisme ne passe pas... Et Pie XI considère les lois raciales antisémites adoptées par Mussolini comme une imitation servile de ce que font les nazis.

Quelques jours avant la visite officielle d'Hitler à Rome en mai 1938, et après avoir attendu en vain que le Führer désavoue les persécutions contre les chrétiens en Allemagne, le pape quitte



Lebrecht History / Bridgeman Images



Le 11 février 1929, le cardinal Pietro Gasparri conclut les accords du Latran avec Benito Mussolini. Ce compromis, qui consacre la souveraineté de la cité du Vatican, est perçu comme une victoire politique pour le gouvernement fasciste comme pour le Saint-Siège.

la Ville éternelle pour éviter d'y voir flotter une autre croix que celle du Christ, et se retire au palais apostolique de Castel Gandolfo. Quatre mois plus tard, face aux mesures discriminatoires frappant les juifs, il déclare à des pèlerins belges : «Nous [chrétiens] sommes spirituellement des Sémites.» Cette opposition frontale à sa politique met Mussolini hors de lui. L'annonce d'un discours que Pie XI promet «de rupture», à l'occasion des dix ans des accords du Latran, lui fait craindre le pire. À la veille de prononcer son texte, Pie XI, malade du cœur, meurt d'épuisement dans la nuit du 10 au 11 février 1939.

Pie XII demeurera d'un mutisme coupable face au génocide des juifs. Si Pie XI, pape humaniste, avait survécu, le Vatican aurait-il adopté une

attitude différente durant la guerre ? Rien n'est moins sûr. On sait désormais que son fameux discours (déclassifié en 2017) était plus mesuré que prévu. «*Lui et Pie XII avaient des caractères opposés, mais sur le fond leur attitude face au fascisme n'était pas si différente, le premier ayant fait preuve d'autant d'attentisme que le second, malgré des déclarations symboliques*», note Frédéric Le Moal. Il n'est pas certain que Pie XI aurait adopté une ligne d'intransigeance. Son pontificat témoigne surtout du positionnement de l'Église face à des pouvoirs totalitaires qui veulent un contrôle total de l'individu.» Et aussi des atermoiements d'un culte rattrapé par la ferveur des idéologies du XX^e siècle... ■

Olivier Rajchman

Fondée en 1928 par le prêtre espagnol Josemaría Escrivá de Balaguer, l'Opus Dei fut tour à tour accusée de fascisme, de sectarisme, d'affairisme et d'autres pratiques contro-

Opus Dei LE VRAI DU FAUX

versées... Longtemps discrète, l'organisation a acquis au fil des ans de l'influence au sein de l'Église, culminant avec sa reconnaissance officielle par le Vatican.



Pour soumettre le corps et partager la souffrance du Christ, des membres de l'Opus Dei portent sur la cuisse un cilice, une chaîne munie de pointes.

oupçonné du meurtre d'un conservateur du Louvre, un spécialiste de l'étude des symboles est contraint de mener lui-même l'enquête, et découvre que l'assassin est en réalité un membre de l'Opus Dei. Cette histoire, c'est bien sûr celle du *Da Vinci Code* (2003), le succès de librairie signé du romancier américain Dan Brown. Au fil des pages, la célèbre organisation catholique y est dépeinte comme une entité conspirationniste et criminelle, chargée de protéger les secrets du Vatican. Le best-seller aura contribué à ternir l'image d'une institution qui traîne une odeur de soufre... Est-ce à raison ?

Il faut dire que, depuis sa création en Espagne en 1928, l'Opus Dei («Œuvre de Dieu», en latin) cultive un goût pour la dissimulation. À tel point qu'elle est affublée d'un chapelet de sobriquets peu flatteurs : «sainte Mafia», «pieuvre de Dieu», «maçonnerie blanche», «camarilla réactionnaire»... Reconnue par le Vatican, l'organisation se voit pourtant régulièrement accusée d'entrisme dans



Wayne Perry / Alamy Stock Photo / Hemis.fr - Eric Vandeville / Akg-images



C'est à Sainte-Marie-de-la-Paix que se trouve la dépouille de Josemaría Escrivá de Balaguer (1902-1975), le fondateur de l'Œuvre. Cette église du nord de Rome, située Viale Bruno Buozzi, est devenue un lieu de pèlerinage pour ses milliers d'adeptes.

► les lieux de pouvoir, d'affairisme et de détournement de fonds ainsi que d'endoctrinement, d'emprise psychologique, de soumission des femmes. L'Opus Dei ne figure pas dans le rapport parlementaire sur les sectes, mais des témoignages d'ex-fidèles pointent les dérives de l'organisation. Ainsi une adepte, Véronique Duborgel, a-t-elle raconté dans un livre (*Dans l'enfer de l'Opus Dei*, éd. Albin-Michel, 2007) sa soumission et l'emprise psychologique dont elle a été victime. Déjà poursuivie en Espagne, en Belgique et en Italie, l'Œuvre a été condamnée en France en 2013, pour travail dissimulé et rétribution contraire à la dignité, après avoir exploité une autre jeune femme embrigadée et sous emprise depuis ses 14 ans...

Ses membres sont invités à «mépriser les richesses»... mais à lui reverser une partie de leurs revenus

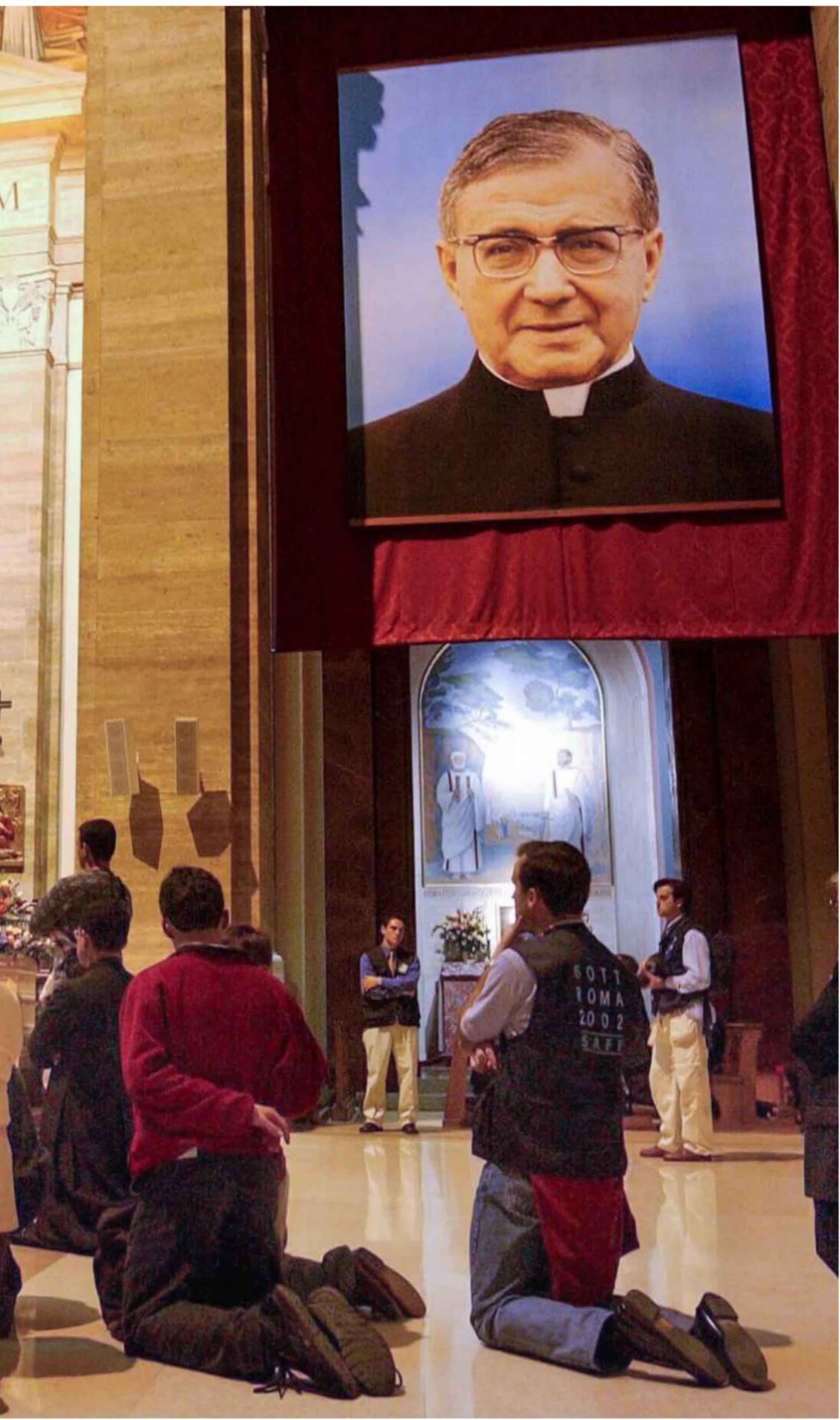
Lorsqu'il porta l'Opus Dei sur les fonts baptismaux, le prêtre Josemaría Escrivá de Balaguer (1902-1975) avait une idée bien précise de la mission qu'il était convaincu d'avoir reçue de Dieu : créer un corps de laïcs propres à devenir des saints, non pas uniquement par la prière, mais par et dans le travail. Au début des années 1930, cette «saintification par le travail» faisait figure d'apostolat révolutionnaire. Afin de guider ses ouailles, Escrivá avait rédigé un breviaire, *Camino* («Chemin»), contenant des maximes que les disciples apprenaient par cœur. Exemples : «*L'oisiveté ne se comprend pas chez un homme qui possède une âme d'apôtre.*» Ou encore : «*Tout ce qui ne te porte pas vers Dieu est un obstacle.*» La première vertu de l'opusien est la soumission absolue à son directeur de conscience : «*Si l'obéissance ne te donne pas la paix, c'est que tu es un orgueilleux.*»

Escrivá exigeait que ses disciples soient forts, virils et qu'ils arrivent vierges au mariage. L'adepte se devait de mépriser «les richesses avec obstination», mais il était invité à verser une partie de ses revenus à l'Œuvre. Des péchés ? La gourman-

En 2002, des pèlerins prient pour la canonisation d'Escrivá (elle aura lieu trois jours plus tard) dans la basilique Saint-Eugène de Rome, affiliée à la prélature personnelle de l'Opus Dei depuis 1980. Cette sanctification déchire alors le monde catholique.



Certains membres s'infligent des sévices corporels, et notamment la flagellation qui dure le temps d'un *Je vous salue Marie* et se fait à coups de corde sur le dos et les reins.



Eric Vandeville / Gamma-Rapho / Getty Images

dise était taxée d'«*avant-garde de l'impureté*». Des interdits ? Un bon millier d'ouvrages était ainsi proscrits, dont ceux de Voltaire, Hugo, Dumas, Zola... Alors que la guerre civile déchirait l'Espagne, entre 1936 et 1939, et que les ecclésiastiques étaient pourchassés, les disciples de l'Œuvre n'étaient guère nombreux et le père Escrivá dut se cacher pour échapper à la mort. Puis l'établissement de la dictature franquiste permit au fondateur de sortir de l'ombre et de diffuser ouvertement son credo tourné vers la «*renaissance spirituelle de l'Espagne*», en opposition avec toute forme de progressisme ou de modernité. Dans les années 1950, l'Opus Dei faisait même figure d'excroissance du franquisme. Alors que l'Espagne était assez isolée sur le plan diplomatique et que plusieurs ministres de Franco étaient opusiens, l'Œuvre essaima dans toute l'Europe et même sur le continent américain.

Son fondateur est accusé de culte de la personnalité

À mesure que l'Opus Dei prenait de l'ampleur, les critiques se faisaient virulentes chez certains catholiques effrayés par le culte de la personnalité qui entourait Escrivá, que les disciples endoctrinés et soumis devaient appeler «Notre Père». La pratique des mortifications et de la douleur infligée au corps était également dénoncée. Les jésuites espagnols dénoncèrent les premiers le caractère sectaire de l'Œuvre.

Escrivá était depuis longtemps persuadé que sa planche de salut viendrait du Saint-Siège. Car il pouvait compter sur la protection du pape. En 1946, Álvaro del Portillo, son bras droit, avait obtenu un rendez-vous avec Pie XII auquel il avait remis un exemplaire du *Camino*. Le Saint-Père, séduit, n'avait pas tardé à accorder à l'Opus Dei le statut «d'institut séculier de droit pontifical». Un premier acte qui donnait à Escrivá les coudées plus franches pour poursuivre son ministère et faire taire les attaques.

Le prêtre quitta alors l'Espagne pour prendre ses quartiers à Rome et ainsi tisser ses premiers réseaux au Saint-Siège. «Escrivá a obtenu ses entrées au Vatican, notamment grâce à la bienveillance de Mgr Montini», détaillent Caroline Fourest et Fiammetta Venner dans leur enquête *Les Nouveaux Soldats du pape* (éd. Panama, 2008). ▶

► Le futur Paul VI présenta Escrivá aux personnalités les plus en vue de la Curie (les administrations de l'Église basées à Rome) et le fondateur de l'Œuvre rencontra Pie XII à plusieurs reprises. Les deux hommes avaient un point commun «une vision similaire du monde», selon Bénédicte et Patrice des Mazery dans *L'Opus Dei* (éd. Flammarion, 2005). Et notamment un anticomunisme viscéral. En 1948, pour les vingt ans de la création de l'Opus Dei, Escrivá fut officiellement félicité, pour la formation qu'il dispensait aux laïcs, par le préfet de la Congrégation pour les séminaires et les études universitaires. Mais surtout, en 1950, Pie XII accorda à l'œuvre son approbation définitive, ce qui lui permit de devenir une organisation avec laquelle il fallait compter au Vatican. Deux ans plus tard, l'Opus Dei créait sa propre université à Pampelune, au Pays basque espagnol. Et un an après, à Rome, le collège Sainte-Marie, où l'Œuvre «apprenait» à ses adeptes féminines à se cantonner à un rôle subalterne, celui d'épouse soumise et de femme au foyer corvéable.

Escrivá ne comptait pas s'arrêter là. Son but était l'obtention d'un statut taillé sur mesure pour son Œuvre. Selon une stratégie éprouvée, il mena campagne et installa discrètement ses pions au sein de la Curie. Un activisme débordant qui n'était pas du goût de tous. Dans les années 1960 et 1970, l'Opus Dei, qui s'opposait aux tenants de la théologie de la libération – un mouvement venu d'Amérique latine en faveur de l'émancipation des peuples opprimés – indisposait certains prélats qui voyaient dans l'Œuvre une église dans l'Église. À l'été 1969, l'Opus Dei fut éclaboussé, en Espagne, par un scandale politico-financier retentissant. Une gigantesque escroquerie impliquait la société de machines textiles Matesa, un poids lourd de l'économie espagnole, dirigée par un membre de l'Opus Dei, qui bénéficiait d'énormes subventions du gouvernement. Dix milliards de pesetas (plus d'un milliard d'euros actuels) auraient été ainsi détournées au profit de sociétés liées à l'Opus Dei, dont l'une dirigée par Jean de Broglie, le financier des Républicains

Archivio Grzegorz Galazka / Mondadori Portfolio / Getty Images

indépendants, le parti de Valéry Giscard d'Estaing. L'heure était si grave qu'en janvier 1971, le cardinal Villot, secrétaire d'État de Paul VI, numéro 2 du Vatican, somma l'Opus Dei de lui fournir la liste de ses membres travaillant à la Curie auprès du secrétariat d'État. En 1972, Villot alla encore plus loin : il exigea d'Escrivá l'assurance de la totale loyauté de ses membres.

À l'époque, «la Curie panique à l'idée que des laïcs, notamment des laïcs qui exerceraient un métier d'importance au sein de gouvernements d'autres États, puissent servir d'espions ou faire fuiter des informations concernant le Saint-Siège», décryptent Caroline Fourest et Fiammetta Venner. L'affaire s'arrêta là. Escrivá, qui venait

À partir de 1978, l'Œuvre compte sur le soutien du pape Jean-Paul II qui en fait sa «prélature personnelle»

d'apporter son soutien à la répression sanglante menée par le dictateur Augusto Pinochet au Chili, mourut en 1975, suivi de Paul VI en 1978.

Avant le conclave qui allait l'élire pape à son tour, le Polonais Karol Wojtyła, archevêque de Cracovie, se rendit sur la tombe du fondateur de l'Opus Dei, enterré à Rome. Un geste symbolique qui précédait un rapprochement historique entre le Vatican et l'organisation. C'est en effet au cours du long pontificat de Jean-Paul II (1978-2005) que l'Œuvre connut une institutionnalisation sans précédent. Le 28 novembre 1982, elle obtint ce qu'Escrivá n'avait pu décrocher : un statut particulier faisant d'elle la seule «prélature personnelle» du pape. L'Opus Dei n'avait désormais plus de compte à rendre, exception faite au Saint-Père.

Cette décision papale fit naître les rumeurs les plus folles. L'une d'elles laissait entendre que le Saint-Siège aurait ainsi soldé sa dette envers l'Œuvre qui «aurait renfloué la banque du Vati-



Signe de l'influence de l'Opus Dei, l'Espagnol Joaquín Navarro-Valls (1936-2017), membre de l'organisation, fut le porte-parole exclusif et tout-puissant de Jean-Paul II à partir de 1984.

administratif ou occupant au grand jour des positions éminemment stratégiques. Parmi les exemples les plus célèbres, Giò Maria Poles, un laïc, ingénieur italien, directeur du Bureau central du travail du Siège apostolique et Mgr Julián Herranz Casado, un Espagnol, qui présidait le Conseil pontifical pour les textes législatifs.

Malgré les polémiques, l'organisation est sortie de l'ombre

Comme si la présence physique de l'Opus Dei dans tous les méandres du Vatican ne suffisait pas, Jean-Paul II voulut inscrire l'Œuvre dans l'histoire de la chrétienté. En mai 1992, il béatifica Escrivá, seulement dix-sept ans après sa mort. Cette décision papale de reconnaître le fondateur de l'Opus Dei comme un chrétien exemplaire en choqua plus d'un au sein de l'Église. Notamment ceux qui attendaient d'autres canonisations, comme celle du pape Jean XXIII, disparu en 1963, ou encore celle de Mgr Romero, l'archevêque de San Salvador assassiné par l'extrême droite en 1980. Une enquête édifiante, publiée par le magazine américain *Newsweek* en décembre 1992, révéla que la Congrégation pour les causes des Saints, en charge du processus, avait soigneusement sélectionné les témoins appelés à s'exprimer en vue du procès en béatification, éliminant systématiquement les gêneurs et les voix critiques. Le cas Escrivá déchira profondément l'Église. Alors que la cérémonie de béatification se tenait à Rome devant une foule considérable, des catholiques progressistes déployèrent à Lyon une banderole frappée des mots : «Opus Dei = Opium Dei.»

Jean-Paul II ne s'arrêta pas à la béatification. En octobre 2002, il procéda à la canonisation d'Escrivá. Et, avant de mourir en avril 2005, décida de rendre un ultime hommage au nouveau saint avec l'érrection d'une statue de cinq mètres de haut à l'extérieur de la basilique Saint-Pierre, que son successeur Benoît XVI se chargea ensuite d'inaugurer. Presque un siècle après sa fondation et malgré les polémiques, la lecture controversée du christianisme par l'Opus Dei est désormais gravée dans le marbre du Vatican. ■

Jean-Jacques Allevi

can», rapportent Bénédicte et Patrice des Mazy. Une contrepartie constamment démentie par l'Opus Dei. Dans *Les Secrets du Vatican* (éd. Perrin, 2009), Bernard Lecomte avance une autre explication : «Il y a une incontestable coïncidence entre la vie rêvée des idéalistes catholiques derrière le rideau de fer [comme Karol Wojtyła], et les principes exigeants, désuets et spartiates qui guident les membres de l'Opus Dei dans le reste du monde.» Quoi qu'il en soit, aucun pape n'a eu autant d'affinités avec l'Opus Dei que Jean-Paul II. En 1984, ce dernier chargea un membre de l'œuvre, Joaquín Navarro-Valls, de prendre en charge la gestion de son image et la communication du Saint-Siège. L'Opus Dei, ainsi devenue la voix du Pape, régnait en maître absolu sur la salle de presse du Vatican. Et l'organisation décrocha bien d'autres postes clés. Les disciples d'Escrivá étaient présents partout, dissimulés au sein de l'appareil





Dans la plus belle collection du monde

Fondés en 1506 par Jules II, les musées du Vatican abritent l'une des plus somptueuses collections d'art, alimentée au fil des siècles par les papes successifs. De Michel-Ange au Caravage, de l'Antiquité à la Renaissance, chaque peinture, chaque sculpture livre un fascinant récit.

Le somptueux vertige de l'escalier de Bramante

Peut-on imaginer plus belle manière de quitter les musées du Vatican ? À la sortie, on peut emprunter le spectaculaire escalier en double colimaçon conçu pour Pie XI par l'architecte Giuseppe Momo en 1932, et inspiré du tour de force technique imaginé par l'architecte Bramante en 1512 : deux rampes distinctes permettent à ceux qui montent et ceux qui descendent de circuler indépendamment. Éclairée par une verrière créant un puits de lumière, ses balustrades décorées d'armoiries papales, cette merveille en a inspiré d'autres, comme la spirale centrale du musée Guggenheim de New York.



Dans les Scavi, le tombeau de saint Pierre ?

Ce fut longtemps le trésor le mieux caché du Vatican... Abritant des tombes chrétiennes et païennes datant de la fin du 1^{er} siècle, la nécropole fut reconnue en 1543 lors de la construction d'un des bastions des fortifications, mais n'est accessible que depuis les fouilles et les aménagements réalisés dans les années 1940.

Parsemées de fresques, de tombes et d'inscriptions antiques, les Scavi («fouilles») sont situées sous la basilique Saint-Pierre au niveau du sol de l'ancienne basilique constantinienne, et pourraient abriter la sépulture du martyr et «prince des apôtres» Simon-Pierre, bien que les archéologues soient divisés sur ce point.







La Création d'Adam ou la centralité de l'homme

Dans une parfaite harmonie, divinité et humilité, nature et monde céleste, se rencontrent enfin... Mille fois pastichée, *La Création d'Adam* est l'une des neuf fresques inspirées du livre de la Genèse et réalisées pour le pape Jules II entre 1511 et 1512 par Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine. Adoptant la posture déhanchée typique de l'art de la Renaissance (le *contrapposto*), le premier homme, dans sa nudité originelle, semble relevé par le geste créateur impérieux, «arraché à la poussière» comme le dit le texte biblique. La symétrie des deux figures et leurs physionomies similaires rappellent que Dieu a fait Adam à son image, et évoquent l'humanisme qui traverse l'Europe au XVI^e siècle.

Quand l'Italie était au centre du monde

Pour magnifier le couloir de 120 mètres reliant le Belvédère au Palais apostolique, Grégoire XIII commanda en 1580 à des artistes et scientifiques, placés sous l'autorité du mathématicien et géographe Ignazio Danti, la réalisation de 40 cartes peintes, représentant les régions et les îles d'Italie. Entouré d'un cadre blanc et or, chaque panneau est une œuvre d'art à part entière, illustrée par des paysages, des bateaux, des personnages historiques et mythologiques. Afin de symboliser le passage du paganisme au catholicisme, le cycle commence par cette représentation de l'Italie ancienne (*antica*) avant l'accomplissement de l'Italie moderne (*nova*).



COMMENDATVR
ITALIA
LOCORVM SALVBRITAE
CAELI TEMPERIE
SOLI VBERTATE



A detail from a medieval map showing the British Isles and surrounding regions. The text 'VM SIVE SUPERVM' is written diagonally across the map. Other labels include 'PENINSULAE INSULAE' and 'UTRUSQUE METVSTIS'.

R-E

W.M.

A E O L I E I N S V I A E

IL GROTO Lochi Sumpi MARE LAPY / VM PR

Une *Mise au tombeau* entre ombre et lumière

Après la descente de la croix, le corps du Christ est porté par les apôtres Jean et Nicodème.

Réalisée par le Caravage vers 1602, cette *Mise au tombeau* joue brillamment sur le contraste entre lumière et ombre pour souligner la solennité de la scène. Initialement, la toile était un retable qui ornait l'autel d'une chapelle privée de Rome. Transportée au fil des guerres entre l'Italie et la France, elle est aujourd'hui l'un des trésors religieux de la Pinacothèque vaticane.



Laocoön sauvé des eaux... et de l'oubli

Chef-d'œuvre de l'art antique exposé au musée Pio-Clementino, le *Groupe du Laocoön* est une sculpture romaine d'inspiration grecque, représentant le prêtre troyen Laocoön et ses deux fils attaqués par des serpents de mer. Datant du 1^{er} ou du 2^{er} siècle avant notre ère, elle fut découverte par hasard à Rome en 1506 : le pape Jules II décida de s'en faire immédiatement l'acquéreur pour la placer dans la cour du Belvédère, au Vatican, où le souverain pontife rassemblait les pièces les plus prestigieuses de ses collections.



Voyage dans l'au-delà au côté d'Anubis

Dieu à tête de chacal, présidant aux rites funèbres et au transport des défunt, Anubis est l'une des plus anciennes divinités du panthéon égyptien. Cette statue datant du I^{er} siècle, découverte en 1749 à Anzio (sur la côte du Latium) et offerte au pape Benoît XIV, est exposée depuis 1839 dans le Musée grégorien égyptien du Vatican, qui abrite dans neuf salles des statues et des objets qui servaient dans l'Antiquité à embellir les bâtiments, les sanctuaires et les villas romaines.





Les savants et modèles de L'École d'Athènes

Aristote, Socrate, Platon, Pythagore et Euclide dissertent sur le monde et ses mystères... Peinte par Raphaël entre 1509 et 1511, *L'École d'Athènes* rassemble les plus grands philosophes et savants de l'Antiquité, traçant un trait d'union entre la philosophie grecque et la Renaissance italienne, entre l'art et le savoir. Représentant l'évolution et l'essence de la pensée occidentale, cette fresque fut commandée par le pape Jules II pour ses appartements et se trouve aujourd'hui dans la chambre de la Signature (Stanza della Segnatura), dans la partie publique des appartements du pape.





Un exorciste face au diable

P

our le public, l'exorciste aura toujours le visage de Max von Sydow, l'acteur incarnant le père Merrin venu sauver la petite Regan, possédée par le démon dans un fameux long-métrage signé William Friedkin (1973). Difficile d'oublier ce film choc : la petite fille en lévitation, sa tête tournant à 360 degrés, les vomissements verdâtres, les jurons à faire rougir un matelot, et la mélodie lancinante du *Tubular Bells* de Mike Oldfield... Ce que l'on sait moins, c'est qu'au Vatican même, un exorciste se charge du combat contre Satan. Le plus médiatique de tous, le père Gabriele Amorth, exerça dans le diocèse du Saint-Siège de 1986 à sa mort en 2016 et sauva, dit-on, des milliers d'âmes «en perdition» (60000 selon ses propres affirmations), s'efforçant de réhabiliter un métier à la mauvaise réputation. Au risque de mettre le Vatican parfois mal à l'aise...

Avant le démon, il combattit les nazis

Né en 1925 à Modène en Italie, Amorth était issu d'une famille très pieuse. À 14 ans, cet adolescent farceur, sportif accompli, pensa devenir prêtre, mais une autre forme d'engagement l'attendait, plus politique et militaire : le combat contre la tenaille nazie qui menaçait l'Italie. Le jeune homme prit le maquis en 1943 et rejoignit la Brigata Italia, une organisation catholique combattante. Ses actions héroïques lui valurent de recevoir, des mains du préfet de Rome, la croix de guerre de la valeur militaire. Une fois la paix revenue, Amorth envisagea de se lancer en po-

Ils sont censés extirper les possédés des griffes du démon, mais l'Église est parfois embarrassée par leur rituel d'un autre âge. Résultat, au Vatican, les prêtres exorcistes ont souvent exercé dans l'ombre. Sauf un, le très médiatique père Gabriele Amorth, qui en faisait volontiers la publicité.

litique, et entama des études de droit avant de se rappeler la vocation de sa vie : servir Dieu. Ordonné prêtre le 24 janvier 1954, il s'occupait des mariages, supervisait des publications religieuses, loin d'imaginer l'étonnant chemin qu'il allait emprunter. «À Modène, je n'avais jamais entendu parler des exorcistes, raconte-t-il dans son livre-confession *Lutter contre les forces du mal* (éd. Presses du Châtelet, rééd. 2024). Il est vrai qu'à l'époque nombre de prêtres n'abordaient jamais ces sujets-là : le Démon, les possessions...»

Les règles d'un exorcisme sont issues du rituel romain de 1614 qui codifia sous l'autorité du pape Paul V un «mode d'emploi», précisant les gestes à réaliser et les phrases à prononcer. Le prêtre doit ainsi observer les signes de possession (paroles étrangères, force surhumaine...), réciter des prières et imposer des symboles sacrés (croix, eau bénite), avant d'ordonner à l'esprit malin de quitter le corps du possédé. Mais au XX^e siècle, alors que l'Église cherchait à s'adapter au monde moderne, les autorités étaient mal à l'aise avec une pratique d'un autre âge, desservie par des impostures, des abus et trop de théâtralité. ➤

Le combat contre le Démon a profondément imprégné l'imagination catholique : sur le plafond des appartements de Pie V, dans les musées du Vatican, un ange terrasse une créature venue des enfers.



Une possédée parle araméen, d'autres crachent clous et boulons...

● Satan et ses flammes de l'enfer, tout comme ses représentations fantastiques, n'étaient plus en odeur de sainteté. Depuis une révision du rituel en 1952, on invite d'ailleurs l'exorciste, le traditionnel «chasseur de démons», à s'ouvrir aux avancées de la science et à se faire accompagner d'un psychiatre : les possédés du Moyen Âge étaient peut-être les schizophrènes et les hystériques du XX^e siècle...

La fonction s'est donc modernisée, tout en restant dans l'ombre. Le pape ne se charge jamais lui-même de désigner les exorcistes, laissant cette responsabilité aux cardinaux et évêques, de manière informelle. C'est ainsi qu'en juin 1986, le père Amorth, alors religieux de la société Saint-Paul, fut sollicité par l'archevêque-vicaire de Rome, Ugo Poletti. Amorth pensait venir raconter ses sempiternelles plaisanteries, mais on lui fit une étrange proposition. «Nous manquons cruellement d'exorcistes...», lui annonça à son grand étonnement le prélat, qui connaissait ses qualités humaines et sa force de conviction, et souhaitait le nommer exorciste du diocèse de Rome. «Votre Éminence, je ne suis bon qu'à raconter des blagues et à en faire», s'étonna Amorth qui, après avoir hésité, finit par accepter. Il seconde dans un premier temps le père Amantini, qui exerçait la fonction depuis trente-six ans, avant de prendre sa succession.

Pour se préparer au combat contre le Démon, Amorth se familiarisa avec les règles du rituel de 1614 («sans elles, vous serez vaincus», le prévention) et se rendit rapidement compte qu'il n'allait pas chômer. Son baptême du feu ? L'exorcisme

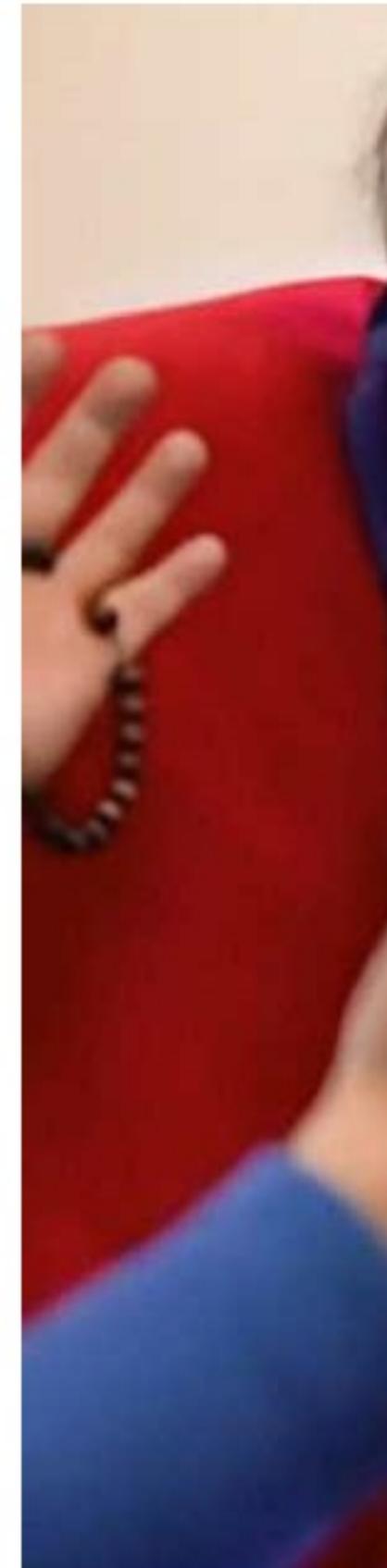
d'un jeune paysan du Latium qui, lorsqu'il entrait en transe, hurlait des insanités en anglais, tandis qu'une autre voix, semblant venir de l'intérieur de son corps, les traduisait en direct en italien ! Quelques mois plus tard, c'est une jeune possédée analphabète qui lui parlait en araméen, la langue du Christ disparue depuis des siècles. Il affirma aussi avoir vu un enfant de 10 ans terrasser plusieurs hommes costauds qui tentaient de le maîtriser. Et des croyants se mettent à hurler dès qu'ils approchaient d'une église...

«Entre deux séances, on blague un peu, le climat est détendu»

On ne compte plus les «phénomènes» rapportés par le père Amorth : le «passage à la modernité» du concile Vatican II (1962-1965) semblait s'estomper, et le Diable faire un retentissant retour. Pour preuve, lors de son fameux discours du 15 août 1986 dans l'église de Castel Gandolfo, Jean-Paul II prononça le nom «Satan», invitant les catholiques à le combattre. Au sein d'une Église tirailée, Amorth se fit lobbyiste, dénonçant un système où le clergé ne croyait plus au démon et où les jeunes prêtres n'avaient plus envie d'apprendre le rituel de la délivrance des âmes. En 1991, il créa l'Association internationale des exorcistes, qui comptait au début six membres, dont un Français, le père René Chenesseau, et le Britannique Jeremy Davies.

«Bon client» des médias, Amorth utilisait tous les moyens à sa disposition, et animait une fois par mois une émission d'une heure et demie sur l'antenne catholique Radio Maria, où il répondait aux questions des curieux avec son humour habituel. Il publia aussi des ouvrages à succès comme *Un exorciste raconte* (1990), traduit en 23 langues. Dans ses textes, il soufflait le chaud et le froid, lissant son portrait, se présentant sous un angle rassurant : «Nous devons apprendre à travailler avec nos collègues médecins, y compris dans le champ de la santé mentale», écrit-il. Et d'ajouter : «Entre deux séances, on marque une pause. On blague un peu. Bref, le climat est détendu.» Oscillant entre sérieux et humour, Amorth raconte que certains «patients» lui crachaient parfois des clous et des boulons (!) au visage, et qu'il n'hésitait pas à faire attacher les plus dangereux. Quand on lui demandait si son quotidien ressemblait au long-métrage de Wil-

Quelques mois avant sa mort en 2016, le père Amorth (à d.) invita à Rome William Friedkin, le réalisateur de *L'Exorciste*, à filmer une «vraie» séance.



liam Friedkin, il acquiesçait... «*Bien sûr, les effets spéciaux sont exagérés, mais le film est assez exact, basé sur une histoire vraie* [en réalité, le cas «vérifique» de possession, en 1949 dans le Maryland, sur lequel il s'appuie, s'est révélé être un canular depuis], confia-t-il au *Boston Catholic Journal*. C'est utile car les gens ont besoin de savoir ce que nous faisons.»

Le long-métrage, souvent qualifié de «plus effrayant de tous les temps», apporta à Amorth une clientèle nombreuse. Le prêtre noua d'ailleurs une relation amicale avec le cinéaste amé-

précisa un communiqué), l'Église semblait moins mal à l'aise que par le passé à traiter de la question du Diable et des exorcistes. Benoît XVI encouragea ouvertement Amorth, et le pape argentin François, intronisé en 2013, a réaffirmé la position jadis exprimée par Jean-Paul II : «*On a fait croire que le Diable est un mythe, une image, une idée, l'idée du mal. Mais Satan existe, et nous devons lutter contre lui.*» Il a aussi révélé avoir lui-même pratiqué des exorcismes lorsqu'il était archevêque à Buenos Aires et, en 2014, le Vatican a reconnu la controversée Association internationale des exorcistes, qui compte désormais un petit millier de membres.

Lorsque Gabriele Amorth est mort en 2016, le père Vincenzo Taraborelli lui a succédé. Attaché à l'église Santa Maria in Traspontina, à 200 mètres de la place Saint-Pierre, il est aujourd'hui âgé de 79 ans, et doit gérer une demande croissante. «*Le diocèse de Rome ne compte que huit exorcistes, déplorait-il dans *Le Monde des religions* en 2017. Certains sont âgés, d'autres malades. Au final nous sommes très peu.*»

Hollywood, de son côté, ne lâche pas le filon. En 2023, la vie de Gabriele Amorth a été adaptée à l'écran, «*d'après ses archives*», précise avec un brin de solennité la campagne de promotion, sous le titre *L'Exorciste du Vatican*.

Réalisé par Julius Avery, le thriller horrifique s'attarde moins sur les relations houleuses entre Amorth et les autorités religieuses que sur les scènes spectaculaires et les effets spéciaux. Pour interpréter l'étonnant prêtre qui a donné tant de sueurs froides au public (et au Saint-Siège), Russell Crowe en fait des tonnes, roule en Vespa, cache une fiole dans sa soutane, hurle plus fort que tous les possédés. Et cabotine en diable. ■

Stéphane Koechlin



Collection Christophe NZ

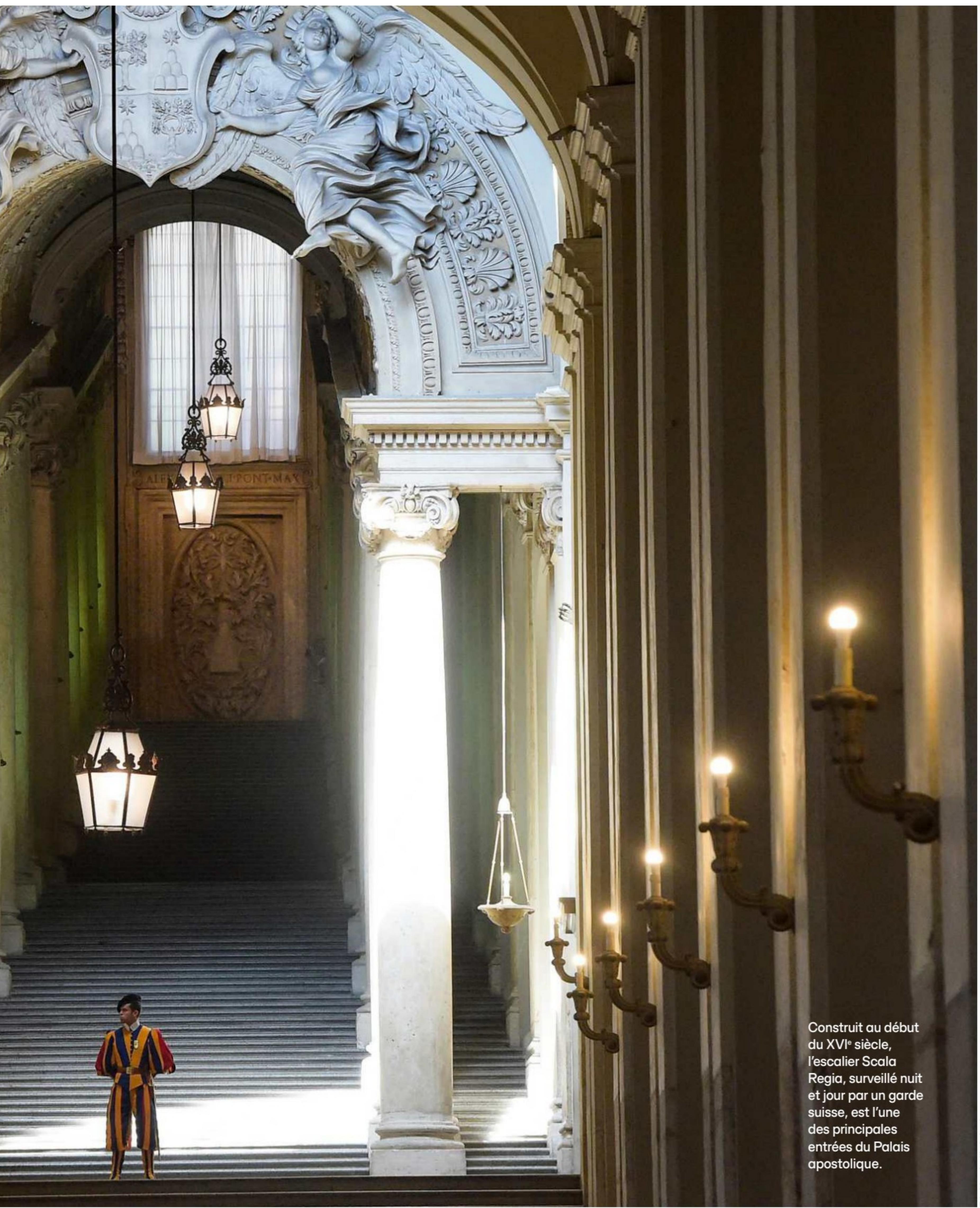
ricain, et l'invita même à filmer une «séance». Ce qu'il fit. Sur la séquence, on voit une architecte italienne de 46 ans, Cristina, persuadée d'être contrôlée par une entité démoniaque, vociférer et cracher. Pas de lévitation, pas de tête qui tourne... Le spectateur fut forcément un peu déçu lorsqu'il découvrit le documentaire qui en était tiré, *The Devil & Father Amorth* (2017). Même si le Vatican se tint à distance du reportage à sensation («une initiative privée»,

Sur moins d'un demi-kilomètre carré de superficie, la cité du Vatican abrite des lieux qui racontent toute l'histoire de la chrétienté. Flânerie historique au sein de cette enclave souveraine dans la ville de Rome.

Texte : Boris Tholay

Au cœur du plus petit État du monde





Construit au début du XVI^e siècle, l'escalier Scala Regia, surveillé nuit et jour par un garde suisse, est l'une des principales entrées du Palais apostolique.

LA BASILIQUE SAINT-PIERRE

C'est sur les décombres de la basilique originelle construite au IV^e siècle selon la volonté de Constantin I^{er} (272-337), premier empereur romain converti au christianisme, que le plus grand lieu de culte de la chrétienté fut édifié entre 1506 et 1626. Bâti sur la colline du Vatican, à l'emplacement d'une nécropole abritant le tombeau de Pierre, le premier édifice avait été fragilisé au fil des siècles, et mis en péril lors du sac de Rome par les Sarrazins en 846. Durant leur séjour en Avignon (1309-1376), les souverains pontifes avaient délaissé l'entretien des basiliques romaines. À leur retour, Saint-Pierre était délabrée et plus assez grande pour accueillir la masse des pèlerins. Mais Rome redevint alors le centre mondial du christianisme, et le Vatican le lieu d'attache du Saint-Siège.

Une préfiguration du ciel

Le pape Jules II (1503-1513), politique rusé, mais aussi amoureux des arts et mécène, lança la construction d'un nouvel édifice. «*Le désir des papes de réaffirmer leur pouvoir, associé à l'extraordinaire essor des arts et de l'architecture à l'époque de la Renaissance, explique leur volonté de bâtir ce qu'il y avait de plus grand, de plus beau pour l'époque*», précise l'historien et journaliste Christophe Dickès, spécialiste du Vatican. *La basilique est une préfiguration du ciel, une parcelle des cieux que les hommes tentent de représenter sur Terre. Et Saint-Pierre surclasse toutes les autres en taille et en splendeur*».

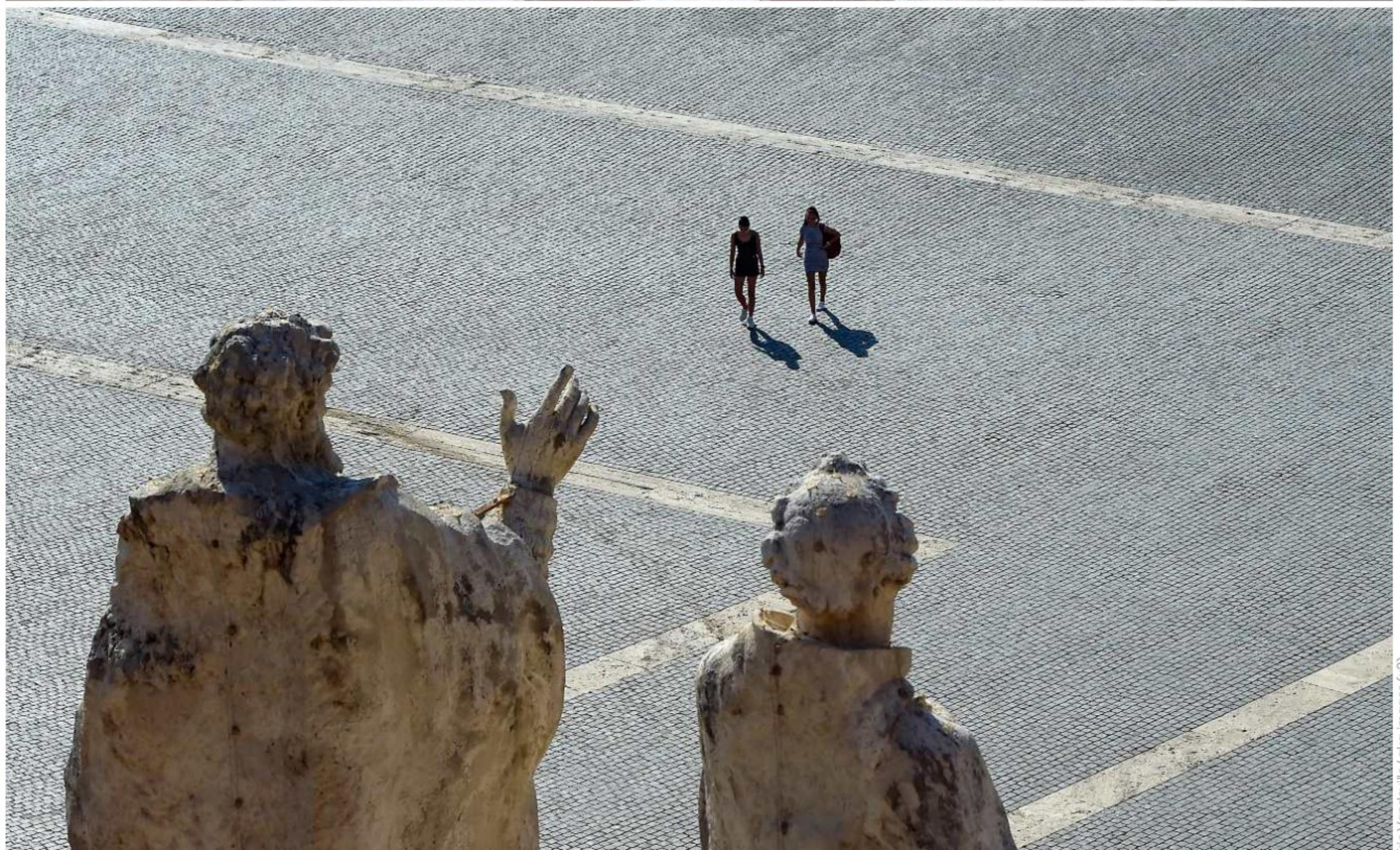
Derrière sa façade percée de cinq portes monumentales, l'immense bâtisse s'étend sur 137 mètres. La nef mesure 98 mètres, jusqu'au baldaquin de bronze de style baroque sculpté par Le Bernin (1598-1680) au-dessus de l'autel, lui-même à la verticale de la tombe de Pierre, située au deuxième sous-sol. Avec ses 22 000 m² de pavage, Saint-Pierre de Rome peut accueillir 60 000 fidèles. Elle renferme entre autres une statue de bronze de Saint-Pierre en chaire du XIII^e siècle et la Pietà de Michel-Ange (1475-1564), sculpture de marbre achevée en 1499. L'artiste florentin, nommé architecte en chef de la basilique en 1546, redessina les plans du dôme – inspiré de celui de Florence et du panthéon de Rome. La basilique fut consacrée le 18 novembre 1626 par le pape Urbain VIII (1623-1644). ■

La nef de la basilique Saint-Pierre, avec son plafond en stuc et ses pilastres corinthiens, a été maintes fois embellie entre les XVI^e et XVIII^e siècles.

LA PLACE SAINT-PIERRE

En arrivant sur la place, après avoir parcouru l'un des trois grands axes qui traversent le quartier de Borgo, sur la rive droite du Tibre, le visiteur est saisi par les dimensions du lieu : 340 mètres de longueur d'est en ouest, vers la basilique, et 240 mètres du nord au sud. Mais l'aspect impressionnant de l'esplanade est surtout dû aux 284 colonnes monumentales agencées en forme d'ellipse, conçues entre 1556 et 1667 par Le Bernin, célèbre sculpteur et architecte mandaté par la papauté. Cet ensemble de colonnades, disposées sur quatre rangées et surmontées de 140 statues de saints, forme deux bras qui semblent s'ouvrir pour accueillir la foule des pèlerins. Car cette place marquant l'entrée du Vatican est, selon la tradition, le lieu du martyre de saint Pierre, en 64 de notre ère. L'apôtre aurait été crucifié sur ordre de Néron, sur ce qui était un cirque romain, situé à l'époque en dehors de la ville. L'obélisque égyptien qui s'y trouvait aurait été la dernière vision de Pierre avant son trépas. Il fut déplacé en 1586 et se trouve depuis, entouré de deux fontaines, au centre de la place. Désormais fidèles et visiteurs (la place peut accueillir 300 000 personnes) se rassemblent là, en particulier pour Noël et Pâques. ■

Les visiteurs sont accueillis par 140 statues de saints surplombant la place Saint-Pierre.



LA BIBLIOTHÈQUE APOSTOLIQUE VATICANE

Une aile du palais donnant sur une cour intérieure abrite la Bibliothèque apostolique vaticane. Cette institution, fondée en 1475 par le Saint-Siège, abrite l'une des collections les plus riches au monde – environ deux millions de documents, dont 1,6 million de livres imprimés et 8 300 incunables, parmi lesquels des dizaines de parchemins, qui pour certains remontent aux II^e et III^e siècles de notre ère. Parmi ces trésors inestimables : le Papyrus 75, rédigé en grec entre 180 et 220, qui comprend une partie des Évangiles de Jean et de Luc. Mais aussi *L'Évangéliaire de Lorsch*, manuscrit enluminé composé entre 778 et 820, sous le règne de Charlemagne. Ou le *Codex Borgia*, ouvrage divinatoire précolombien peint sur cuir, datant du XV^e siècle et provenant du Mexique.

Les pièces les plus fragiles sont conservées dans un bunker climatisé de 800 m² creusé sous la bibliothèque. Les documents conservés ne sont pas tous de nature religieuse : la bibliothèque, «universelle», continue d'être alimentée par toutes sortes d'ouvrages, sacrés et profanes, afin de «mettre à la disposition du Saint-Siège et des chercheurs du monde entier les trésors de culture et d'art dont les archives et la bibliothèque sont l'écrin», selon les termes de Jean-Paul II, en janvier 1999. L'accès à la bibliothèque est réservé à quelque 1 500 chercheurs. Une tradition établie dès son origine par le pape Nicolas V (1447-1455), qui souhaita ouvrir les collections aux érudits. Depuis 2010, le Vatican mène un projet de numérisation de ses manuscrits, dont un tiers est déjà consultable en ligne. ■

3

Cette bibliothèque du XV^e siècle est un trésor. L'accès est réservé aux chercheurs, mais un tiers des manuscrits sont désormais consultables en ligne.



Eric Vandeville/ akg-images



LA CASERNE DE LA GARDE SUISSE

Àcôté de la porte Sainte-Anne, l'une des entrées du Vatican, une caserne vétuste abrite la plus petite armée du monde, également l'une des plus anciennes toujours en activité. Les deux corps de bâtiment, datant du XIX^e siècle, hébergent les 135 membres de la Garde suisse pontificale. Ces militaires, tous citoyens helvétiques, catholiques et de sexe masculin, assurent la sécurité du pape et du Vatican depuis 1506 : Jules II avait alors choisi les meilleurs mercenaires de l'époque. Âgés de 19 à 30 ans au moment de leur recrutement, mesurant au minimum 1,74 mètre, les gardes célibataires sont logés dans des chambres de un à trois lits. Les officiers mariés, eux, peuvent habiter en appartement avec leur famille. Ces soldats sont vêtus d'un uniforme bleu nuit et jaune canard à parements rouges, ou d'une sobre tenue bleue.

Un corps d'élite pour la sécurité

Ils portent une hallebarde ou une épée, gardent les entrées de la cité du Vatican, du Palais apostolique et des appartements privés du pape. Et partagent cette mission de protection avec les 197 hommes de la Gendarmerie de l'État de la Cité du Vatican, créée en 1816. «*La Garde suisse reste une unité d'élite, qui permet au Saint-Siège de disposer d'une force autonome, indépendante de l'État italien, même si ce dernier assure l'essentiel de la sécurité aux abords du Vatican*, explique Thomas Tanase, auteur d'*Histoire de la papauté* (éd. Folio, 2019). *Intra-muros, les gardes suisses ont un pouvoir de police : ils peuvent contrôler, verbaliser, et même interroger un fauteur de troubles. Ils remettent aussi dans le droit chemin les visiteurs égarés, ou un peu trop curieux.*» ■

4

LES MUSÉES

Avec 6,76 millions de visiteurs, les musées du Vatican sont devenus en 2023 les deuxièmes les plus visités au monde, après le Louvre. Héritier de la civilisation classique antique et épicentre mondial de la chrétienté, le Saint-Siège renferme une collection d'œuvres d'art inestimable : environ 70 000 pièces, dont 20 000 «seulement» sont exposées, couvrant deux millénaires de création. En dehors de la basilique, de la chapelle Sixtine et des appartements pontificaux – décorés par Pinturicchio (1452-1513), Raphaël (1483-1520) et leurs élèves entre 1511 et 1524 –, le

Vatican abrite onze musées dédiés à différentes époques et disciplines : archéologie, peinture, sculpture, cartographie, ethnographie, art contemporain... «*Dès le XVI^e siècle, le pape Jules II invite artistes et érudits à admirer sa collection de statues antiques, en particulier l'extraordinaire Laocoön, un marbre sculp-*

té du 1^{er} siècle av. J.-C. [retrouvé en 1506, près d'un ancien palais de Néron (37-68 de notre ère)], souligne l'historien Christophe Dickès. De fait, les papes ont imité le modèle des princes florentins, collectionneurs et mécènes.»

Le Laocoön est aujourd'hui exposé aux côtés de joyaux de l'art paléochrétien au musée Pio Cristiano, le plus vaste du Vatican. La majorité des lieux d'exposition – le Chiaramonti et le Braccio Nuovo («nouvelle aile»), dédiés à la sculpture antique, ont été aménagés ou bâties entre 1773 et 1822, ainsi que la pinacothèque, qui abrite quelque 450 chefs-d'œuvre majeurs de Giotto, Fra Angelico, du Caravage... ■

Une touche moderne dans un lieu séculaire. Inauguré en 2000, cet escalier hélicoïdal conduit à l'entrée des musées du Vatican.

5



Eric Vandeville/ akg-images





LA CHAPELLE SIXTINE

Son nom est inscrit dans la mémoire collective, à commencer par *La Création d'Adam*, une fresque réalisée sur son plafond par Michel-Ange en 1512, dans laquelle Dieu, par son doigt tendu, donne la vie au premier homme. Mais avant de devenir un joyau pictural contemplé chaque jour par quelque 20 000 visiteurs, la Sixtine est une chapelle consacrée faisant partie intégrante du Palais apostolique.

Elle tire son nom du pape Sixte IV (1471-1484), qui décida d'embellir et de restructurer l'ancienne Capella magna (Grande Chapelle) médiévale, où se réunissait la cour papale. Ce souverain pontife confia la décoration de ses parois latérales aux plus grands artistes italiens de l'époque : Botticelli, Ghirlandaio, Le Pérugin, Pinturicchio... Ces derniers peignirent douze panneaux représentant des épisodes majeurs de l'Ancien et du

Nouveau Testament. Puis, sur commande du pape Jules II, Michel-Ange exécuta entre 1508 et 1512 les neuf fresques de la voûte. Et, vingt-quatre ans plus tard, à la demande du pape Paul III (1534-1549), le maître florentin réalisa la fresque du *Jugement dernier* (1536-1541), effaçant pour cela une œuvre du Pérugin... Par la richesse extraordinaire des œuvres qu'elle renferme, «la chapelle Sixtine est donc la synthèse de la théologie catholique», résumait Antonio Paolucci (1939-2024), qui fut le directeur des musées du Vatican de 2007 à 2016. Car elle occupe également une place unique dans le fonctionnement de l'Église.

C'est ici que les cardinaux se réunissent pour élire le nouveau pape. Le conclave (du latin *cum clavis*, «avec les clés») est soumis à un huis clos absolu. Pas de téléphone ni de correspondance écrite, et aucune consultation des médias, pour ne pas risquer d'être influencé... ■

LE PALAIS APOSTOLIQUE

Cet édifice fut la résidence des papes depuis leur retour d'Avignon, à la fin du XIV^e siècle... Jusqu'à l'élection de François, en 2013. Ce dernier a en effet fait le choix d'habiter dans la résidence hôtelière Sainte-Marthe, située au sud de la basilique.

En réalité, il conviendrait de parler «des» Palais apostoliques, car cet ensemble de 55 000 m² de superficie comprend plusieurs bâtiments et ailes ayant connu d'importantes modifications au fil du temps. Ils comprennent notamment les appartements privés du pape, son bureau, l'appartement des audiences, la chapelle privée, des chapelles comme la Sixtine et la Pauline, mais aussi la bibliothèque ainsi qu'une partie des musées du Vatican. «Les différents palais abritaient à l'origine les appartements et l'administration pontificale, explique l'historien Thomas Tanase, spécialiste de la papauté. Mais aux XV^e et XVI^e siècles, l'augmentation de l'activité administrative et diplomatique des papes a imposé de rassembler et de rationaliser l'organisation des bâtiments autour de cours intérieures et de jardins.» Des extensions se sont poursuivies, vers le Belvédère, au nord, avec l'édition de nouvelles ailes, puis de musées aux XVIII^e et XIX^e siècles. «Le Palais apostolique est le siège de l'État du Vatican et le lieu du pouvoir», conclut Thomas Tanase. Une grande partie des services administratifs, elle, a été transférée au siège des congrégations, les différents «ministères» du Vatican. ■

C'est dans la chapelle Sixtine que se tient le conclave, la réunion qui permet aux cardinaux d'élire un nouveau pape. À l'intérieur, deux poêles en fonte servent à brûler les bulletins de vote.



Les jardins, délimités par l'enceinte du Vatican, le mur léonin (IX^e siècle) et des tours médiévales, offrent des parterres à la française, à l'anglaise... et bien sûr à l'italienne.

8

LES JARDINS

D'une superficie de 23 hectares, ils occupent plus de la moitié de la cité-État, côté ouest. Ils ont été aménagés à partir du XIII^e siècle, sur l'emplacement des vignes et des vergers originels.

Destinés à fournir un lieu de promenade au pape et à son entourage, ils constituent une oasis de verdure et de silence, à quelques encablures du tumulte de Rome. Le murmure de plusieurs dizaines de fontaines – il en existe 97 au total au Vatican – ajoute à la fraîcheur et à la sérénité ambiantes.

Agencés en terrasses épousant la déclivité de la colline du Vatican, les jardins sont parcourus d'allées rectilignes bordées de statues, et de sentiers contournant ou desservant des bâtiments religieux et administratifs : l'académie pontificale des sciences, le monastère Mater Ecclesiae, les locaux de Radio Vatican... De nombreuses statues de la Vierge et une réplique de la grotte de Lourdes jalonnent la promenade. Les jardins offrent une grande variété d'espaces verts : pelouses, parterres fleuris, bois de trois hectares, vergers... ■

À 28 km de Rome

Castel Gandolfo

LOIN DU VATICAN, LA RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU PAPE

Le palais pontifical situé à Castel Gandolfo, une commune de 9 000 habitants à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Rome, est la résidence d'été des papes depuis le premier séjour d'Urbain VIII (1623-1644), en mai 1626. La ville, perchée à 425 mètres d'altitude sur les collines surplombant le lac volcanique d'Albano, était déjà connue dans l'Antiquité

pour son climat sec et frais l'été, loin de la fournaise romaine. Elle abrita ainsi la villa de l'empereur Domitien (81-96). C'est sur les ruines de cet immense domaine qu'une grande famille génoise, les Gandolfi, fit construire une forteresse, au XIII^e siècle. La propriété passa ensuite aux mains des Savelli, illustre famille romaine dont furent issus deux papes. Mais, en 1596,

Clément VIII (1592-1605) fit annexer Castel Gandolfo au Saint-Siège, en remboursement d'une dette de 150 000 écus non honorée par les Savelli. Devenu patrimoine inaliénable, l'actuelle villégiature papale (55 hectares, plus que le Vatican) bénéficie du statut d'extraterritorialité depuis les accords du Latran, signés en 1929 entre l'État italien et le Saint-Siège. ■



INTERVIEW



B. Klein

Bernard Lecomte

Journaliste et écrivain, il a notamment publié une biographie de référence sur Jean-Paul II (éd. Gallimard, 2003) et *Tous les secrets du Vatican* (éd. Perrin, 2019).

« LE VATICAN, À UN TOURNANT ? OUI... DEPUIS TOUJOURS »

Quel rôle joue le Saint-Siège dans la marche du monde ? L'institution évolue-t-elle avec son époque ? Au XX^e siècle, la papauté s'est engagée tour à tour dans la lutte contre le communisme et la défense des pays du Sud. Bernard Lecomte, spécialiste de la question, revient sur la place du Vatican dans le concert des nations et dans la société elle-même.

Après avoir été un acteur politique de premier plan depuis des siècles, quelle place le Vatican occupait-il au sortir de la Seconde Guerre mondiale, en 1945 ?

Bernard Lecomte : Il ne pouvait plus prétendre détenir la même influence qu'au temps des Médicis ou même au XIX^e siècle où il joua un rôle de médiation et de conciliation dans les conflits mondiaux. On lit parfois que le Vatican aurait laissé des plumes durant la Seconde Guerre mondiale qui a fait 60 millions de morts, du fait de son incapacité à faire entendre son message de paix, mais c'est une affirmation à relativiser. L'obsession de Pie XII, qui fut responsable de la diplomatie du Saint-Siège dans les années 1930 avant d'être élu en 1939, fut d'abord de réconcilier la France et l'Allemagne. Après la guerre, le pape poursuivit le combat en prêchant l'unité de l'Europe.

L'armée soviétique occupait la moitié du continent. Le Vatican devint-il alors le fer de lance de la lutte contre le «communisme athée» ?

Pie XII n'avait pas attendu la guerre froide pour faire part de son anticomunisme. Il n'avait pas oublié que, lorsqu'il était nonce apostolique à Munich, les spartakistes [les révolutionnaires marxistes qui déclarèrent la grève générale en Allemagne en janvier 1919] avaient débarqué chez lui les armes à la main pour le menacer. Et, au passage, lui voler sa voiture ! En tant que

secrétaire d'État de Pie XI, il avait largement contribué à la rédaction de *Divini Redemptoris*, la lettre encyclique de son prédécesseur, publiée le 19 mars 1937, qui dénonçait cette idéologie comme «*intrinsèquement perverse*». Après la guerre, Pie XII reçut des nouvelles alarmantes des populations catholiques du bloc de l'Est et de leurs représentants. Le cardinal ukrainien Josyf Slipyj était au goulag. Le primat de Pologne Stefan Wyszyński, qui luttait contre l'oppression du régime et les restrictions sur la religion, était emprisonné, tout comme le Croate Alojzije Stepinac, archevêque de Zagreb... De fait, l'anticommunisme devint plus que jamais le credo du Saint-Siège, d'autant qu'entre 1946 et 1947, la France et l'Italie, les deux principaux pays catholiques d'Europe, étaient à deux doigts de basculer, avec des partis communistes qui représentaient un bon tiers des électeurs.

Cette obsession anticommuniste l'a-t-elle conduit à commettre des impairs ?

Oui, ce combat brouilla parfois le jugement du Vatican, notamment lors de l'affaire des prêtres ouvriers en France, en 1953. Depuis les années 1920, dans la mouvance de l'Action catholique, des initiatives avaient émergé pour pallier le désintérêt apparent de l'Église pour le monde des travailleurs. Au sortir de la guerre, des prêtres ont dès lors commencé à vivre leur ministère en usine et dans les milieux professionnels, et la France devint un laboratoire pour le monde chrétien... que Rome regardait avec appréhension. Car pour Pie XII, il était tout simplement insupportable de voir des prêtres prendre part à des manifestations aux côtés de syndicats comme la CGT ou les imaginer en soutane transporter des sacs de ciment... Le 5 novembre 1953, il reçut trois cardinaux français dans sa résidence de Castel Gandolfo afin de leur signifier la fin de l'expérience des prêtres ouvriers. L'archevêque de Lille, Achille Liénart, le mit en garde : l'Église pourrait être considérée comme «l'allié des riches et des puissants»... Mais le pape, tout comme le secrétaire du Saint-Office Alfredo Ottaviani, restèrent inflexibles, et les prêtres ouvriers durent cesser leurs activités. Il y eut des insoumis, des rappels à l'ordre, des polémiques dans la presse, des manifestations, et des purges chez les dominicains, très actifs dans le mouvement... Avec cette triste affaire, le Vatican semblait être passé à côté d'une opportunité, celle d'apparaître comme plus ouvert et en phase avec la société.

Mais les questions soulevées par cette crise ont nourri les débats sur la modernité...

En effet, une large réflexion, appelée *aggiornamento*, eut lieu lors du fameux concile œcuménique Vatican II (1962-1965), initié par Jean XXIII, élu en 1958. Ancien nonce à Paris, ce nouveau pape était un peu sous-estimé par les cardinaux : il n'avait certes ni l'intelligence de Pie XI, ni l'aura de Pie XII... Et pourtant, celui que l'on considérait comme un simple «brave homme» et qui a priori n'avait rien d'un progressiste, décida de rebattre les cartes, pour permettre à l'Église «*de se consacrer, résolument et sans crainte, à l'œuvre que réclame notre époque*», selon ses propres mots.

Comment expliquer que les tenants de l'*aggiornamento* l'aient emporté ?

Vatican II aurait pu être un coup pour rien, les commissions étant verrouillées par les membres de la Curie. Mais c'était sans compter quelques évêques et théologiens, comme le Français Achille Liénart et l'Allemand Joseph Ratzinger (futur Benoît XVI) qui firent main basse sur le concile pour aller beaucoup plus loin que ce qui était initialement prévu : il fut finalement décidé que le message de l'Église s'adapterait mieux à l'époque, que l'abandon des messes en latin serait toléré au profit des langues vernaculaires, et que les gestes d'ouverture en faveur des non-chrétiens, et envers la société en général, seraient encouragés... Jean XXIII a ainsi permis d'ouvrir le catholicisme à la modernité. Mais on ne saurait éluder le rôle de son successeur Paul VI, élu en 1963 en plein concile, qui sut sortir les débats de l'ornière au moment où ceux-ci semblaient bloqués. Certains estimaient que Vatican II était allé trop loin dans «l'ouverture» et était à l'origine de la déchristianisation de l'Europe. Plus de soixante ans après, ce concile fait toujours polémique au sein des cercles chrétiens les plus conservateurs.

Peut-on dire que l'évolution de la place des femmes au Vatican fait partie des «ouvertures» de ce concile ?

Oui, même si elle est encore bien timide ! Fondatrice de la Jeunesse indépendante chrétienne féminine, la laïque française Marie-Louise Monnet fut la première auditrice autorisée à assister aux assemblées conciliaires en septembre 1964. Il y eut par la suite d'autres avancées. En 1995, lors de la Conférence mondiale sur les femmes à Pékin, le Vatican envoya 21 délégués dont 13 femmes, dirigés par la juriste et sociologue américaine Mary Ann Glendon (alors que la France était représentée par Jack Lang !). 



Vatican Media via Vatican Pool / Getty Images

► Depuis l'élection de François en 2016, des femmes ont été nommées à de hautes responsabilités : début 2025, sœur Raffaella Petrini est devenue la première présidente du Gouvernorat, et sœur Simona Brambilla, la première préfète du Vatican. Ce sont des avancées notables, mais encore insuffisantes : la Curie reste bien réticente et conservatrice...

On doit aussi à Jean XXIII l'encyclique *Pacem in Terris* («Paix sur la terre»), signée le 11 avril 1963. Pourquoi est-ce un événement majeur ?

Parce qu'elle ne portait pas sur la doctrine ou les dogmes mais sur des questions politiques. Jean XXIII avait été marqué par la crise de Cuba, intervenue exactement au moment de l'ouverture de Vatican II en octobre 1962, et il avait été sollicité par un conseiller du président américain Kennedy. Avec cette encyclique, le pape ne s'adressait plus seulement aux catholiques mais à «tous les hommes de bonne volonté». Le texte évoquait les libertés individuelles dont le droit à émigrer, le besoin d'égalité entre les nations, la nécessité

d'assistance mutuelle, et se concluait par une injonction aux fidèles à aider les non-catholiques... Au plus fort de la guerre froide, Jean XXIII rappelait aussi que les conflits ne devaient pas être résolus par les armes mais par la négociation, et Paul VI reprit ensuite ces principes lorsqu'il donna son fameux discours sur la paix à l'ONU le 4 octobre 1965. Alors qu'elle était jusqu'ici centrée sur l'Europe, l'Église acquit avec *Pacem in Terris* un regard international sur sa propre vocation.

Le Vatican s'est-il alors tourné vers des pays qu'il avait longtemps ignorés ?

En effet, en particulier vers ce que l'on appelait alors le «tiers-monde». À travers son encyclique *Populorum Progressio* («Sur le développement des peuples»), publiée le 26 mars 1967, Paul VI déclarait qu'«aujourd'hui, le fait majeur est que la question sociale est devenue mondiale. [...] Les peuples de la faim interpellent de façon dramatique les peuples de l'opulence». C'est aussi à partir des années 1960 que l'Église prit ses distances avec sa «doctrine de la découverte» (offi-

« AUJOURD'HUI, 80 % DES FIDÈLES CHRÉTIENS VIENNENT DES PAYS ÉMERGENTS »

ciellement abandonnée en 2023), qui considérait que toute terre non habitée par des chrétiens pouvait être revendiquée par des gouverneurs chrétiens, et que la foi catholique devait être partout exaltée : cette bulle papale datant de 1493 avait longtemps servi à justifier la colonisation et l'envoi de missionnaires. Ce discours n'était plus entendable. Parmi les 2450 évêques qui participèrent au concile Vatican II, il y avait des Africains, des Sud-Américains, des Asiatiques, qui n'avaient évidemment pas la même vision colonialiste et euro-péocentrale que ceux qui avaient constitué le premier concile oecuménique de 1870...

Le 16 octobre 1978, c'est un Polonais, Karol Wojtyła, qui fut élu et prit le nom de Jean-Paul II.

S'agissait-il du premier «pape politique» ?

Il y avait eu des précédents depuis que Léon XIII avait appelé les catholiques français à rallier la III^e République en 1892 et qu'il avait inventé la «doctrine sociale de l'Église» pour faire pièce au socialisme. Mais il est vrai qu'en comparaison de Pie XII l'autocrate, de Jean XXIII le pasteur, de Paul VI l'intellectuel, et avant son successeur Benoît XVI le théologien, Jean-Paul II apparaissait avant tout comme un pape combattant et comme le plus farouche opposant au communisme. «Le Kremlin aurait préféré voir Soljenitsyne devenir secrétaire général de l'ONU qu'un Polonais devenir pape», avait commenté le quotidien italien *La Stampa* au moment de son élection. Et effectivement, jusqu'à l'effondrement du bloc de l'Est au tournant des années 1990, il mit son influence au service de la lutte contre le communisme. Lui qui avait été séminariste sous l'occupation nazie, puis jeune prêtre durant les persécutions stalinien, il lança son fameux «n'ayez pas peur», lors de la messe inaugurale de son pontificat, suscitant une immense espérance pour les catholiques opprimés... Dès juin 1979, l'ancien archevêque de Cracovie décida de se rendre dans sa Pologne natale non pour des raisons sentimentales comme on a pu le lire, mais pour porter son message dans

un pays qui subissait la répression depuis trente-cinq ans. Un symbole fort.

Il finit par rencontrer Mikhaïl Gorbatchev le 1^{er} décembre 1989...

Un dégel avait eu lieu un an plus tôt lorsque le chantre de la perestroïka avait autorisé, en 1988, les célébrations du millénaire du baptême de la Rus' de Kiev, qui actait la naissance de la Russie chrétienne et orthodoxe. Alors que le mur de Berlin s'était effondré trois semaines auparavant, le 9 novembre 1989, une rencontre entre les deux hommes fut organisée à Rome. Le monde était à reconstruire et chacun allait étonnamment se retrouver dans le discours de l'autre. Au fond, Gorbatchev et Jean-Paul II étaient pour une Europe pacifiée, dynamique et plurielle, qui respecterait ses deux traditions, orientale et occidentale, et qui avancerait sans l'influence américaine. L'URSS explosa deux ans plus tard, et leur rêve commun ne se concrétisa jamais. Cette rencontre étonnante, inédite, pleine d'espoirs (déçus), n'est jamais mentionnée dans les manuels d'histoire. Elle est pourtant emblématique par les promesses qu'elle contenait, par «ce qui aurait pu être»...

L'Église est-elle aujourd'hui à un tournant ?

C'est une formule qui revient à toutes les époques. Mais il est vrai que l'élection, le 13 mars 2013, de Jorge Mario Bergoglio a accéléré le processus observé depuis les années 1960. Argentin, le pape François était le premier issu de ce qu'on nomme aujourd'hui le «Sud global», les pays qui ne relèvent pas du bloc occidental. N'appréciant guère les États-Unis, ni l'Occident, ni l'Europe (qu'il a qualifiée de «grand-mère stérile» devant les députés médusés du Parlement européen à Strasbourg en décembre 2014...), il a milité pour une «Église pauvre pour les pauvres», évitant souvent les mondanités, comme l'a rappelé son absence lors de la cérémonie de réouverture de Notre-Dame. À la tête d'une communauté de 1,4 milliard de fidèles qui se situent pour 80 % d'entre eux dans les pays émergents, François appela régulièrement ses cardinaux à «sortir de [leurs] clochers». En défendant l'accueil des migrants, le dialogue avec l'islam, en dénonçant le capitalisme financier, il est devenu le prélat du Sud global.

Propos recueillis par Frédéric Granier



Le dernier ouvrage de Bernard Lecomte, *France-Vatican, deux siècles de guerre secrète* est sorti en 2024 aux éd. Perrin.

ABONNEMENT



6 NUMÉROS

OFFRE ANNUELLE ⁽¹⁾

45€

au lieu de 49,30€

Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de ma part.

OFFRE SANS ENGAGEMENT ⁽²⁾

**7,50€/
NUMÉRO**

au lieu de 8,22€

Abonnement sans engagement,
arrêt à tout moment.

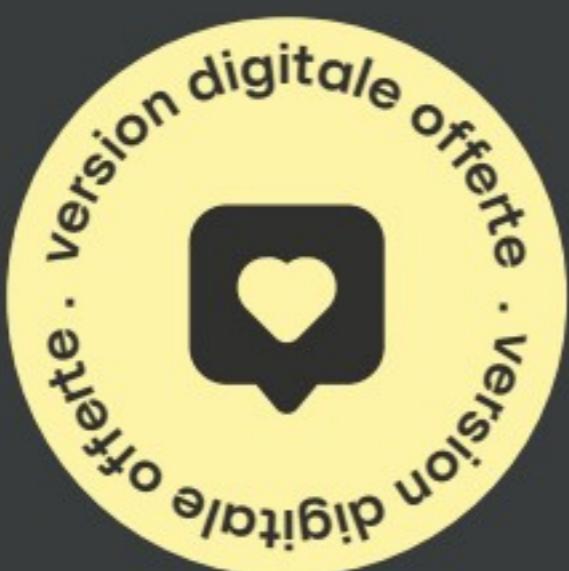
GEO HISTOIRE, LE MAGAZINE QUI VOUS FAIT VOYAGER À TRAVERS L'HISTOIRE

REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE

 EN LIGNE



WWW.PRISMASHOP.FR/GHIDSE1A



+ archives

+

- 15%

supplémentaires en s'abonnant en ligne.



Ou scannez pour vous abonner en 1 clic.



par téléphone

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel



par courrier

coupon ci-dessous à renvoyer, seulement pour l'offre annuelle.

Mme

M.

Nom* :

Prénom* :

Adresse* :

CP* :

Ville* :

Tél :

Merci de joindre un chèque de 45€ à l'ordre de GEO HISTOIRE sous enveloppe affranchie à l'adresse suivante : **GEO HISTOIRE - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9**

*Informations obligatoires et sans autre annotation que celles mentionnées dans les espaces dédiés, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. (2) Offre sans engagement : je peux résilier mon abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel (voir CGV sur le site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dpo@prismamedia.com. **Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine.** Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GHIDSE1A



GEOHISTOIRE

La Grande Guerre, indélébile cicatrice

En 1914, un paysan quitte sa campagne pour combattre les Allemands.

Quatre ans plus tard, c'est un homme brisé qui retrouve ses proches...

Signé Serge Fino, le deuxième tome de la BD *Jules Matrat* (éd. Glénat) évoque l'impossible retour à la vie et rend hommage à une génération sacrifiée.



Sur le front, Jules Matrat se lie d'amitié avec Louis Agnin, un paysan, comme lui. Lorsque son camarade est tiré au sort pour neutraliser un mitrailleur allemand dans le bois de Mauloy (Aisne), il se porte volontaire et remplace Benuret. Une mission qui le hantera toute sa vie...



Ce paysan n'aurait jamais imaginé devoir un jour tuer un soldat allemand, comme il le fera, sous une pluie battante...
Adapté du livre éponyme de Charles Exbrayat, publié en 1942, *Jules Mattrat raconte la guerre à hauteur d'hommes*.



Le pantalon rouge garance des poilus, trop visible, sera vite remplacé par le bleu horizon... Serge Fino a respecté scrupuleusement la réalité historique pour croquer officiers et soldats, comme le rappellent ces esquisses inédites.

«J'ai vérifié chaque détail, de la couleur des calots des soldats à la forme des bottes de foin»





Pas d'effusion pour les retrouvailles de Jules avec Rose, la fermîme qu'il aime (même s'il l'exprime mal) et qu'il devait épouser quatre ans plus tôt. Elle va rapidement se rendre compte que quelque chose a changé chez son fiancé.



Serge Fino

Auteur-dessinateur au trait réaliste, il signe depuis trente ans des sagas saluées par la critique comme *Les Maîtres-Saintiers* (scénario L.-F. Bollée) et *Seul au monde*, toujours aux éd. Glénat.

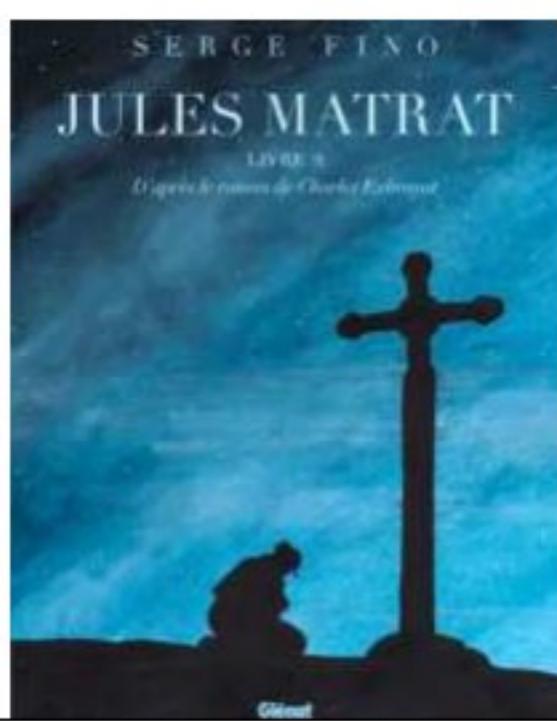
Nul ne revient jamais indemne des champs de bataille, en dépit des apparences

Après quatre ans de combat, les canons se sont enfin tus. En 1918, Jules Matrat, un paysan de Haute-Loire, retourne dans son village pour retrouver Rose, la femme qu'il aime, ses vieux parents, et la vie paisible qu'il a si longtemps rêvée. Après tout, il est valide et peut travailler... Mais le bonheur tarde à revenir, et ses proches ne reconnaissent plus l'enfant du pays. Certes Jules a survécu aux tranchées, mais il a laissé là-bas ses illusions, son innocence, et aussi son meilleur ami, Louis, dont le souvenir le hante. Peu à peu, l'ancien poilu va se murer dans un douloureux silence...

Après avoir consacré un premier tome à la mobilisation et aux permissions du jeune soldat, le scénariste et dessinateur Serge Fino livre aujourd'hui la suite de son adaptation du roman éponyme de Charles Exbrayat, publié en 1942 (éd. Albin Michel), une dénonciation poignante et étonnamment moderne des ravages psychologiques de la guerre. Car en dépit des apparences, personne ne revient jamais intact des champs de bataille... On est frappé par la justesse de certaines séquences, aussi justes que cruelles : avec les 252 francs qu'il a touchés, Jules s'offre un costume, du linge et des chaussures, et prend le train pour rentrer chez lui, mais il est toisé par les voyageurs qui relativisent l'enfer qu'il a vécu : «Vous voyez bien qu'il n'est pas mort !» Plus tard, de passage au Puy-en-Velay, il est pris à partie par un bistrotier, lui aussi ancien soldat, mais qui ne croit pas la parole de Jules, trop bien portant pour être honnête. La hiérarchie entre anciens combattants, l'incompréhension naïve des familles qui réclament innocemment qu'on leur raconte ce qui se passait sur le front, la mauvaise conscience d'avoir survécu... Tout est parfaitement retracé dans les dialogues, très fidèles à ceux

du roman, et dans les aquarelles de Serge Fino qui hissent ce deuxième volet (un troisième est prévu pour août prochain) au rang des grandes réussites de la bande dessinée historique. ■

Frédéric Granier



Jules Matrat, livre 2, de Serge Fino (adaptation, scénario et dessin), d'après le roman de Charles Exbrayat, éd. Glénat, 15,50 €.

“**Je voulais offrir un autre regard sur le conflit**”

Comment ce projet est-il né ?

Serge Fino : J'avais depuis longtemps envie de consacrer un cycle d'albums à la Grande Guerre, mais de manière biaisée : je ne voulais pas faire du Tardi qui a déjà si bien dessiné la vie dans les tranchées... J'ai fini par tomber sur ce livre un peu oublié de Charles Exbrayat, qui évoquait le difficile retour à la vie d'un poilu. C'était une matière idéale pour donner un autre point de vue sur le conflit, celui d'un homme qui eut la chance de survivre, mais dont l'esprit est resté à jamais dans le bruit et la boue, aux côtés de ses camarades disparus.

Vous êtes-vous éloigné du roman ?

Pas tant que ça, car le livre est très bien dialogué, et j'ai juste occulté quelques formules un peu vieillottes... Aussi, Exbrayat avait situé l'action du roman dans le village fictif de Chervagne, dans le département de la Loire, mais j'ai préféré déplacer l'intrigue en Haute-Loire, près du Puy-en-Velay, pour des raisons esthétiques, afin de pouvoir dessiner des paysages plus vallonnés et parsemés de cours d'eau. Mais j'espère avoir respecté l'essence de l'histoire originale, qui n'a rien perdu de sa puissance et de sa modernité.

Vous êtes-vous beaucoup renseigné avant de concevoir les albums ?

Je travaille toujours à partir de documents, mais cette trilogie en particulier a nécessité un important travail de recherche. De la couleur des calots des soldats à la forme des bottes de foin (en tipis et non en cylindres en 1914 !), j'ai vérifié chaque détail sur la guerre, mais aussi sur la vie paysanne, en discutant avec des historiens, en me plongeant dans des numéros de *L'Illustration*... Je voulais que chaque planche, chaque case, colle au plus près de la réalité.

Propos recueillis par Frédéric Granier



Dans le secret de la grotte Chauvet

Ce fascinant site ardéchois restera à jamais fermé au public. Une exposition parisienne dévoile les coulisses des recherches dédiées à mieux comprendre ce qu'y faisaient nos lointains ancêtres.

Stéphane Jaillet (CNRS) / équipe Grotte Chauvet. Ministère de la Culture





Une vision rare de la grotte Chauvet et de ses fresques : ce panoramique montre dans toute sa majesté l'un des plus impressionnants boyaux du site : la galerie des Mégacéros.



Des centaines de gravures et de peintures sur la paroi calcaire d'une galerie cachée derrière un éboulement... Quand Jean-Marie Chauvet, Éliette Brunel et Christian Hillaire, trois amis spéléologues, partent explorer le cirque d'Estre le 18 décembre 1994, ils sont loin de se douter des extraordinaires découvertes qu'ils s'apprêtent à faire : des œuvres rupestres vieilles de 38000 ans, parmi les plus anciennes jamais mises au jour et restées dans un état remarquable de conservation grâce à l'effondrement naturel du porche de la grotte il y a en-

viron 21500 ans, qui en bloquait totalement l'accès. Un miracle.

Plus de trente ans après son «invention», l'exceptionnelle cavité ardéchoise n'a été explorée qu'une trentaine de mois. Uniquement par des experts, afin de protéger les précieux pigments naturels millénaires, sensibles à l'humidité, aux variations de température et à l'érosion.

Des hommes et des ours

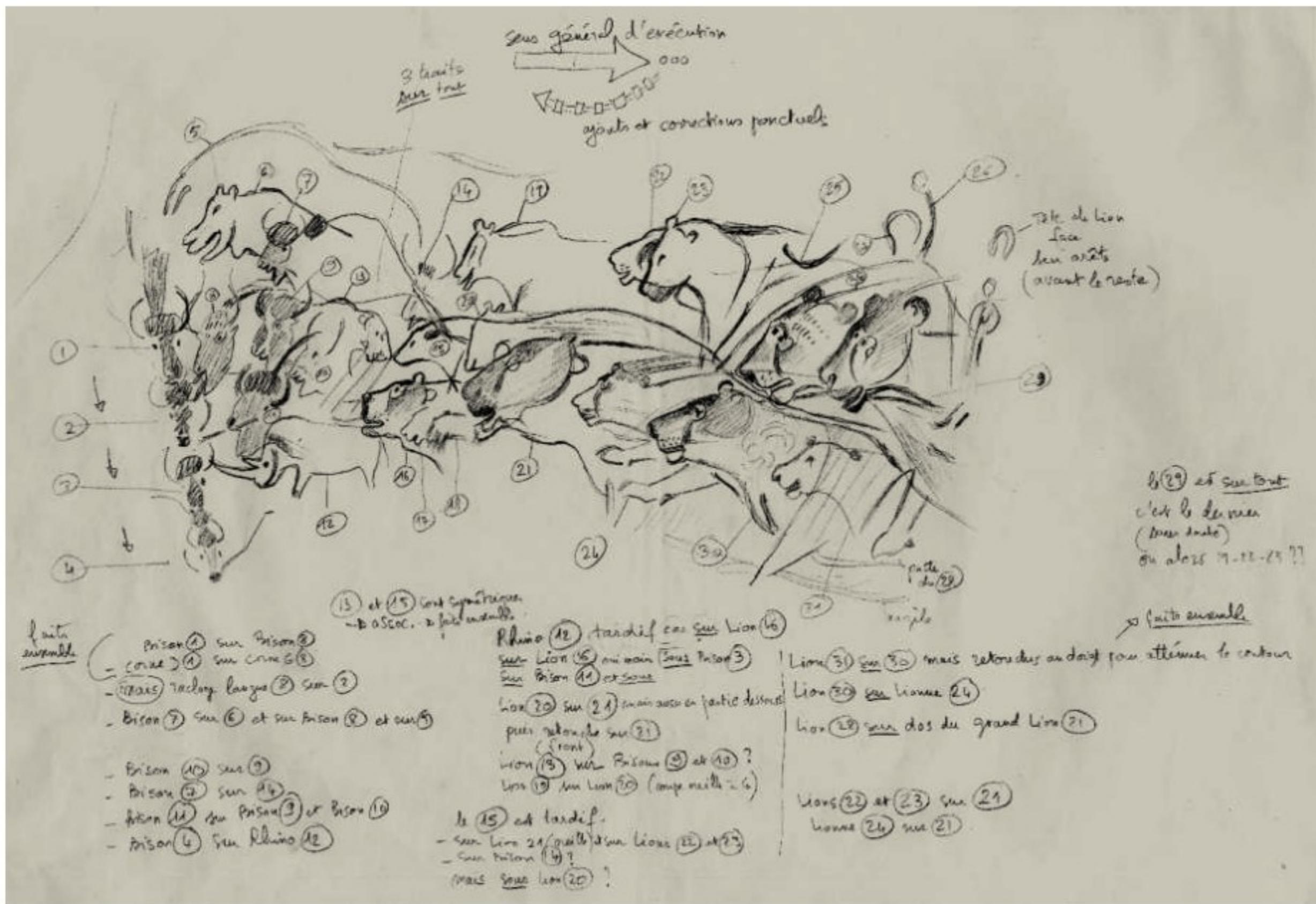
Pas question de reproduire dans la grotte ornée Chauvet-Pont d'Arc les erreurs commises à Lascaux. Les cycles naturels gazeux dans la grotte, marqués

par les variations de CO₂ et influencés par l'activité humaine et les échanges avec l'air extérieur, limitent la présence en son sein. Elle ne sera donc certainement jamais ouverte aux visiteurs.

D'où l'intérêt de l'exposition exceptionnelle qui se tient à la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris. Organisé autour de quatre espaces interactifs, le parcours invite les visiteurs à comprendre le travail des chercheurs, depuis la construction de passerelles pour protéger les sols jusqu'à l'analyse des traces laissées par les anciens occupants de la grotte – des humains, mais aussi des ours. Les étapes des ➤



Stéphane Jaillet (CNRS) / équipe Grotte Chauvet. Ministère de la Culture – Gilles Tosello / CNRS



Voici le croquis – effectué par un spécialiste de l'art pariétal – et l'original (en bas) du panneau des Lions, la plus spectaculaire scène animale de la grotte. Un groupe de lions, mâles et femelles, chasse quatre bisons occupant la partie gauche de la fresque.



Trois questions à...

Carole Fritz

Archéologue, elle dirige l'équipe de recherche de la grotte Chauvet depuis 2018.



Gilles Tosello / SDP

«Nous ne pouvons y accéder que quatre semaines par an»

GEO Histoire : Comment se déroulent les missions scientifiques dans un milieu aussi contraint ?

Carole Fritz : Chaque année, nous descendons dans la grotte quatre semaines en mars. La principale contrainte est liée au dioxyde de carbone. On ne peut pas être plus de douze en même temps. Géomorphologues, archéologues, paléontologues, chimistes, physiciens, spécialistes de l'art pariétal... nous travaillons ensemble.

Quels sont vos objectifs de recherche ?

Comprendre la vie et les activités humaines qui se déroulaient ici, à travers une approche anthropologique sociale et culturelle. À Chauvet, pour la première fois, on observe des «griffades» d'ours recouvertes de dessins... et vice versa. Pourquoi les humains ont-ils investi l'espace des ours ? Quand ? On se questionne.

Et les principaux défis rencontrés ?

Le manque de précision du carbone 14 ! Nous devons compléter ces datations absolues par des datations relatives, en étudiant tous les indices laissés sur les sols et les parois. C'est comme une scène de crime. Tout est mis en relation. Cela prendra du temps, mais nous devrions pouvoir interpréter les gestes, les circulations et les actions effectués il y a des dizaines de milliers d'années dans cette grotte. Mieux connaître son monde animal, humain et naturel.

Propos recueillis par Mathilde Ragot



Stéphane Jaillet (CNRS) / équipe Grotte Chauvet. Ministère de la Culture

► recherches y sont soigneusement reconstituées, mettant en lumière des disciplines aussi fascinantes que la paléogénétique (étude de l'ADN ancien), l'archéoacoustique (étude des propriétés sonores du site) ou l'ichnologie (étude des traces fossiles laissées par les organismes).

L'ensemble de l'équipe se concentre désormais sur un objectif : mettre en relation les indices présents sur les sols et les parois, afin de comprendre ce qui s'est déroulé à Chauvet à travers les âges. Les investigations ont déjà révélé deux grandes phases d'occupation humaine : l'une à l'Aurignacien (il y a 37 000 à 33 500 ans), où la majorité des peintures et gravures ont été réalisées, et une présence plus modeste, au Gravettien (31 000 à 28 000 ans). L'art des cavernes, comme celui du grand panneau des Lions, visible parmi les représen-

tations de la Cité des sciences, occupe, bien sûr, une place centrale. Tous les dessins de la grotte ont déjà été identifiés. «On en découvre toutefois encore un ou deux de temps en temps», précise l'archéologue Carole Fritz, commissaire scientifique de l'exposition et directrice de recherche au CNRS.

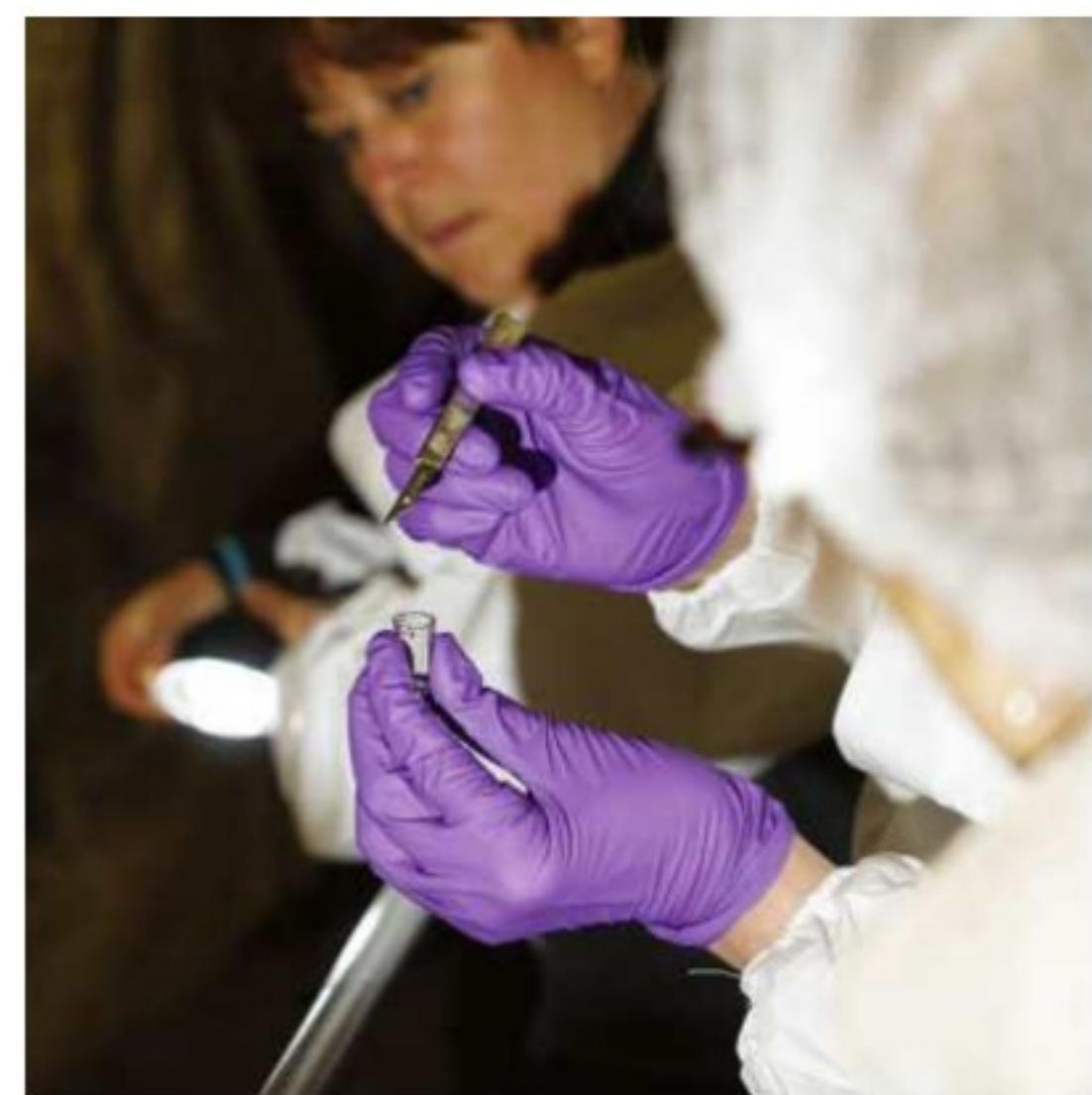
La magie de la physique

Ce qui occupe à présent les scientifiques, c'est l'étude de leurs techniques d'élaboration. «Nous procédons comme pour une peinture sur chevalet : quel type de pigment, quel geste, quelle composition, décrit la chercheuse. Nous en sommes là aujourd'hui, à analyser l'image dans ses moindres détails.»

Pensée pour un large public (dès l'âge de 9 ans), l'exposition parisienne mêle émerveillement et apprentissage. On y découvre comment la grotte s'est for-



La grotte Chauvet abrite des œuvres menacées par l'humidité, les variations de CO₂, et l'érosion. À chaque descente annuelle dans cette cavité millénaire, les scientifiques prélèvent un échantillon pour étudier son évolution.



Thomas Sagoty (MC-MAN) / équipe Grotte Chauvet.
Ministère de la Culture

mée, à quoi elle ressemblait quand des êtres humains y sont entrés la première fois, comment ces derniers l'ont transformée... L'aventure suscitera sans doute aussi des vocations chez les jeunes visiteurs, qui découvriront que la science physique, par exemple, permet d'étudier les matériaux, de faire de la paléoacoustique et de la cartographie !

L'exposition parisienne vient ainsi compléter le fac-similé de la grotte Chauvet – baptisé Chauvet 2-Ardèche – qui a ouvert ses portes au public en 2015 à quelques kilomètres du site original. Ensemble, les deux projets permettent de découvrir ces trésors dans une approche à la fois immersive et éducative sans jamais mettre en danger la grotte originelle, inscrite par l'Unesco en 2014 sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité. ■

Mathilde Ragot



Arnaud Robin / EPPDCSI

À la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris, les visiteurs peuvent observer chaque détail des peintures rupestres.



Grotte Chauvet, l'aventure scientifique. Exposition à la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris, jusqu'au 11 mai 2025 inclus.



EN ALSACE, UN MÉMORIAL POUR UN CAMP OUBLIÉ

MUSÉE

Deu temps ne seront pas de trop pour visiter le Mémorial Alsace-Moselle, situé à Schirmeck, bourg de la vallée de la Bruche, dans le Bas-Rhin. On ne voit pas le temps passer, tant le parcours, modernisé depuis peu, revient avec des décors d'un réalisme bluffant sur l'histoire particulière des Alsaciens et des Mosellans qui ont changé quatre fois de nationalité entre 1870 et 1945. En sept étapes, le visiteur traverse sept décennies de cette histoire tourmentée. Une émouvante «cathédrale» de portraits de combattants fauchés par la guerre franco-prussienne et la Première Guerre mondiale précède une gare superbement reconstituée où l'on assiste, images d'archives à l'appui, à l'évacuation de quelque 600 000 Alsaciens et Mosellans vers le sud de la France, en 1939. Se dévoile aussi un mur «défrancisé», où des plaques de rues écrites en français sont remplacées, petit à petit, par des équivalents en allemand. Puis un guichet administratif fait éprouver au visiteur, par le biais de photos et de documents, l'incorporation de force des habitants du cru dans l'armée d'Hitler, et la mise au pas de la population. Le mémorial se trouve en effet face à un ancien camp de sûreté, Vorbruck-Schirmeck, qui, de 1939 à 1945, «réeduquait» les réfractaires d'Alsace-Moselle au national-socialisme. Le mémorial propose, en fin de parcours, une visite guidée de ce lieu transformé aujourd'hui en lotissement. Seule une plaque rappelle ce sinistre passé... ■

David Peyrat

Mémorial Alsace-Moselle, à Schirmeck (Bas-Rhin). Ouvert tous les jours, de 9 h 30 à 18 h. memorial-alsace-moselle.com

Au mur, des plaques de rue provenant de villes d'Alsace et de Moselle écrites en français. À l'extrême de ce mur (photo), elles ne sont plus écrites qu'en allemand.



100kmautour.com / SDP

FAUT-IL (TOUJOURS) BRÛLER SADE ?

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE

A près des monographies sur Victor Hugo et Marie-Antoinette, la Bibliothèque des illustres s'encanaille avec un nouveau tome consacré au «divin marquis», Donatien Alphonse François de Sade (1740-1814). Le principe reste inchangé : une biographie rédigée par un historien (Christian Lacombe, déjà auteur d'un remarquable *Dictionnaire Sade* aux éditions L'Harmattan), magnifiée par des gravures mais aussi des documents et des manuscrits rares tirés des archives de la BnF, à commencer par celui du mythique *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, écrit en 1785 alors que son auteur était emprisonné à la Bastille. Derrière la légende noire du libertin pornographe et du repris de justice se dessine aussi la figure d'un précurseur du romantisme, en quête éternelle de l'amour sublimé, figure paradoxale qui n'a rien perdu de son pouvoir de fascination comme de son aura sulfureuse. Un bel ouvrage à conserver précieusement dans l'Enfer de sa bibliothèque... ■

Frédéric Granier

Le Marquis de Sade, le libertin enchaîné, de Christian Lacombe, éd. Perrin, 25 €.



Cette mosaïque du II^e siècle, représentant un navire à quai, donne une idée de ce qu'était le port de Narbonne à l'époque romaine.

QUAND NARBONNE ÉTAIT UN PORT ROMAIN

EXPOSITION

Combinant objets antiques et dispositifs tactiles, une formidable exposition au musée Narbo Via, à Narbonne, redonne vie au port romain de la ville, aujourd'hui disparu... sous terre. Durant l'Antiquité, la *Mare Nostrum* (Méditerranée) était en effet proche de la cité. Elle s'est, depuis, retirée à une dizaine de kilomètres plus au sud. Narbo Martius, capitale de la Narbonnaise – colonie romaine fondée en 118 av. J.-C. – fut, sept siècles durant, un port majeur (on peut voir des clichés de fouilles ayant révélé l'existence de quatre sites portuaires éloignés de plusieurs kilomètres l'un de l'autre). Que sait-on de ce vaste complexe ? La centaine d'objets exposés atteste son activité commerciale foisonnante. Sur le parcours, on peut sentir les effluves de marchandises vendues ici à l'époque (épices, vin...), manipuler la voile d'un navire, écouter le son d'une conque marine. Un voyage dans le temps. ■

David Peyrat

Escale en Méditerranée romaine, au musée Narbo Via, à Narbonne, jusqu'au 21 septembre 2025. narbovia.fr



LA GUERRE DE SÉcession... AU LARGE DE CHERBOURG

EXPOSITION

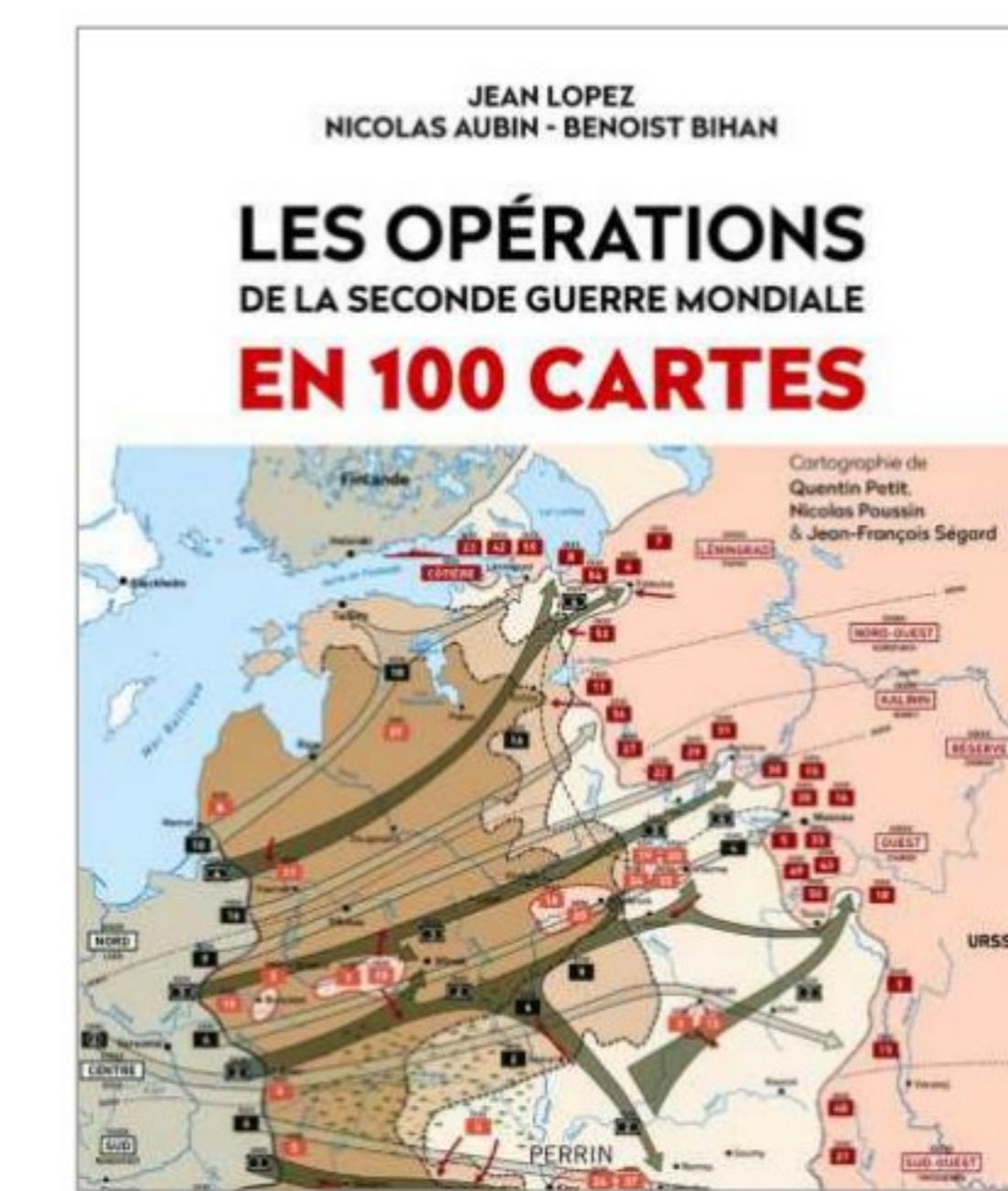
Mais que fait ce curieux engin dans la Cité de la Mer, l'ancienne gare maritime transatlantique de Cherbourg ? Depuis 2002, ce lieu dédié à la mer expose un canon américain du XIX^e siècle. Un «intrus» parmi les engins robotisés des XX^e et XXI^e siècles ayant permis d'explorer les fonds marins qui sont présentés là. De quoi s'agit-il ? Du canon du CSS *Alabama*, navire américain sudiste qui, en pleine guerre de Sécession (1861-1865), coula au large de cette ville du Cotentin, le 19 juin 1864. Quittant son emplacement discret, ce canon, baptisé Blakely, a été déplacé en juin 2024 au centre de la grande halle de la Cité de la Mer. Il raconte une histoire oubliée, celle du CSS *Alabama*, une terreur des mers qui vint à bout, dans l'océan Atlantique, d'une soixantaine de bateaux nordistes. Son capitaine, à l'esprit pirate, navigua vers Cherbourg pour se ravitailler. L'*Alabama* fut alors pris en chasse, et coulé par un navire nordiste, l'*USS Kearsarge*. Son épave fut trouvée en 1984. Son canon, remonté dix ans plus tard, occupe aujourd'hui une place d'honneur à la Cité de la Mer. Méritée. ■

David Peyrat

Le canon de l'*Alabama*, à la Cité de la Mer, à Cherbourg.
Exposition permanente dans la grande halle.
Ouvert tous les jours, de 9 h 30 à 18 h. citedelamer.com



Depuis juin dernier, la Cité de la Mer a retravaillé l'espace du canon du CSS *Alabama*, maintenant exposé en majesté !



LA GUERRE VUE PAR SES STRATÈGES

CARTOGRAPHIE

On ne peut que saluer le travail colossal de l'historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale Jean Lopez (et de son équipe) dans ce livre qui raconte, en 100 cartes, 74 opérations qui se sont déroulées durant ce conflit, sur tous les continents. Avec une particularité qui en fait un ouvrage unique : les batailles ne sont pas abordées par ordre chronologique mais selon une approche psychologique de la stratégie des chefs militaires. Autrement dit, chaque carte est accompagnée d'un long texte qui expose surtout la vision de ces cerveaux qui pouvaient être cartésiens (Eisenhower) ou philosophes (MacArthur). On apprend que les commandants de la Kriegsmarine, la marine de guerre allemande entre 1935 et 1945, n'ont eu de cesse de faire croire en leur puissance, alors qu'ils n'avaient pas de réels moyens pour infliger de lourdes pertes aux Alliés. Parce que la psychologie aussi est une arme. ■

David Peyrat

Les Opérations de la Seconde Guerre mondiale en 100 cartes, de Jean Lopez, éd. Perrin, 29,90 €.



Les Allemands de l'Est ont le sentiment que leur passé a été effacé



SDP

Katja Hoyer
Cette historienne germano-britannique, née en RDA, est chercheuse invitée au King's College de Londres.

ESSAI

Après quarante et un ans d'existence, l'Allemagne de l'Est a disparu, quand le rideau de fer est tombé en 1990. Dans un livre événement, aujourd'hui traduit en français, Katja Hoyer dresse un panorama complet de l'ancienne RDA, brisant au passage quelques clichés.

Vous aviez 4 ans lors de la réunification allemande. Avez-vous écrit un livre personnel ?

Katja Hoyer : En partie, oui. J'ai voulu faire revivre ce pays dans lequel je suis née, souvent gommé par l'historiographie ou réduit à une note de bas de page dans l'histoire de l'Allemagne fédérale, alors qu'il en constitue un chapitre à part entière. On a tendance à intégrer les études sur la RDA à l'analyse globale du système communiste, mais l'Allemagne de l'Est abritait un paysage politique, social et culturel spécifique et inédit. J'ai voulu faire entendre les voix de ceux qui ont traversé cette époque et raconter des histoires individuelles pour saisir ce qu'était la vie «au-delà du mur».

Qu'avez-vous découvert à travers ces entretiens ?

Que l'on ne pouvait réduire la RDA au marasme économique et à l'oppression politique, qui fut par ailleurs bien réelle et que je n'ai pas cherché à occulter, notamment pour ce qui est des terribles méthodes de surveillance de la Stasi, la police secrète. Je me suis rendu compte que, pour de nombreux Allemands de l'Est, la construction du mur de Berlin, dans la nuit du 12 au 13 août 1961, n'avait pas été un événement cataclysmique. Et qu'il exista une solidarité socialiste et un sentiment de sécurité (*Geborgenheit*) qui ont pu expliquer pourquoi certains ont ressenti une forme de nostalgie pour le régime, une «ostalgie», comme l'a dépeinte le film *Good Bye, Lenin!* (2003).

Votre livre a créé un vif débat en Allemagne lors de sa sortie. Pour quelles raisons ?

Parce qu'il est parfois difficile d'admettre que, malgré la dictature et l'absence de libertés, la vie en RDA n'a pas toujours été terne ou morose, et que les citoyens ne sont pas restés inactifs pendant quarante ans en attendant une libération. Surtout, le sujet est toujours tabou. L'ancienne chancelière Angela Merkel s'est longtemps résignée à maintenir une chape de plomb sur son passé est-allemand, avant de l'assumer tardivement, au moment où elle s'apprêtait à quitter la scène politique. Mais ce passé comme cette identité n'en sont pas moins restés ancrés en elle comme dans les 16 millions d'anciens citoyens de la RDA. ■

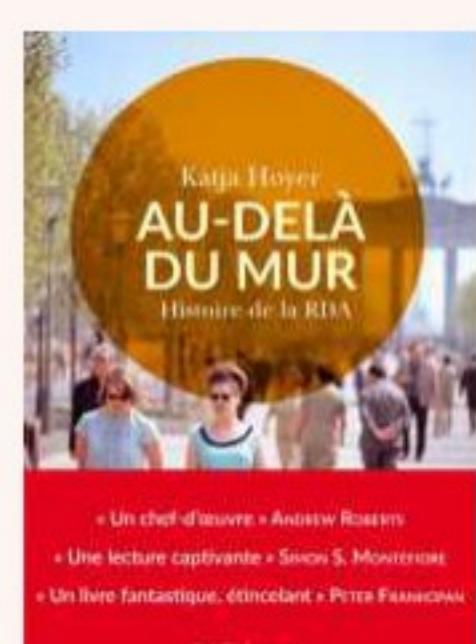
Propos recueillis par Frédéric Granier



ddibildarchiv.de / Akg-Images

Des mères de famille et leurs enfants dans un quartier nouvellement construit de Berlin-Est, en novembre 1964. Katja Hoyer a voulu «redonner à la RDA ses couleurs».

Au-delà du mur, histoire de la RDA, de Katja Hoyer, éd. Passés/Composés, 26 €.



« Un chef-d'œuvre » *Andreas Rossmann*
« Une lecture captivante » *Simon S. Mörkner*
« Un livre fantastique, étholant » *Peter Frankopan*

Photo: Getty Images

L'AMAZONIE, UNE FORêt PAS SI VIERGE



K. Hilbert / SDP

Une pirogue transporte une urne funéraire retrouvée dans le tumulus de Guajará, dans le nord du Brésil.

ANTHOLOGIE

Une révolution. Depuis une trentaine d'années, les recherches menées en Amazonie ont bouleversé les connaissances que nous avons du «poumon de la planète», gigantesque forêt de 5,5 millions de km² que se partagent neuf pays. Elles ont aussi révolutionné notre compréhension du passé de l'Amérique du Sud et de l'héritage des peuples précolombiens. Un nouvel ouvrage rassemblant les travaux récents des plus grands spécialistes présente le bassin amazonien comme une mosaïque de systèmes humains et naturels qui ont évolué au fil du temps. Des réseaux de colonies et de routes connectées ont été révélés grâce à la technologie Lidar (télé-détection au laser). De fascinantes peintures pariétales sont analysées sous un œil nouveau. Des «cités-jardins» ont été retrouvées, tout comme des monticules construits par les Précolombiens sur des

champs surélevés afin de permettre les cultures agricoles. On est bien loin du «désert végétal» que certains imaginaient... Enrichi de nombreuses illustrations et de documents, le livre montre comment des populations ont été capables d'habiter de manière durable dans un territoire a priori hostile en améliorant la biodiversité des sites. En soulignant que la préservation d'un patrimoine passe par la connaissance, il invite aussi à préserver un territoire fragile, plus que jamais menacé par les pressions de l'industrie extractive. ■

Frédéric Granier

Archéologie de l'Amazonie, sous la dir. de Stéphen Rostain et Carla J. Betancourt, éd. de la Maison des sciences de l'homme, 29 €.



L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone :

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Pour vous abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club.
Abonnement six numéros GEO Histoire (1 an) : 22,50 €. Anciens numéros :
geohi.club (cliquez sur « Achete un numéro »)
ou sur l'appli GEO Histoire le magazine (iOS ou Android).

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard :
01 73 05 45 45 (pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche.

Secrétariat : Dounia Hadri (**6061**).

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal.

Rédacteur en chef adjoint GEO.fr : Thomas Burgel.

Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**).

Directrice artistique adjointe : Christelle Martin (**6059**).

Chef de service photo : Valerio Vincenzo.

Chefs de service : Frédéric Granier (**4576**), David Peyrat (**5859**).

Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien.

Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**),

Béatrice Gaulier (**5943**), chefs de studio.

Service photo : Christine Yvaren (**5930**), chef de service adjointe ;
Nataly Bideau (**6062**) et Jackie Péraud (**4591**), chefs de rubrique.

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**).

GEO.fr et réseaux sociaux :

Camille Moreau, chef de rubrique ; Chloé Gurdjian (**4930**),
Nastasia Michaels (**4878**), Mathilde Ragot, Johanna Seban (**4560**)
et Lola Talik (**4754**), rédactrices ; Roxane Merlot (vidéo) ;
Claire Brossillon, community manager (**6079**).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Grégoire Ader (SR) ; Mylène Wascowiski (vidéo) ; Adélie Clouet d'Orval,
Juliette Jenicot (CM), Benjamin Laurent et Marie Lombard (web).

Fabrication : Stéphane Roussiès, chef de groupe (**6340**) ; Mélanie Moitié,
chef de fabrication (**4759**) ; Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**).

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée
de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost.

Son associé unique est : Prisma Group.

Directrice de la publication : Claire Léost.

Directrice générale : Pascale Socquet.

Directrice de la rédaction : Marion Alombert.

MARKETING

Directrice marketing et business development : Dorothée Fluckiger.

Global marketing manager : Hélène Coin. **Brand manager** : Margaux Companin.

PUBLICITÉ

Directeur général : Philipp Schmidt.

Directrice exécutive déléguée PMS : Caroline Duret.

Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Deleau.

Directrice commerciale : Sabine Le Bacquer (**0761647545**).

Assistante : Séverine Cauet (**6421**).

Directrice publicité : Diane Mazau (**0698614990**).

Trading Manager : Nathalie Courtial.

Industry director Automobile : Dominique Bellanger (**0699773202**).

Régie publicitaire régionale : Ketil Média – Catherine Laplanche
(**0178901174** – claplanche@ketilmedia.com).

Planning manager : Sandra Missue (6479), Laurence Biez (**6492**).

Directeur délégué Creative room : Alexandre Bougouin.

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes.

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen.

Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**).

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (**5465**).

MARKETING DIFFUSION

Responsable titre vente au numéro : Ghislaine Lembert (**5665**).

IMPRESSION

Roto France Impression Z.I. Rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Média 2025. Dépot légal : mars 2025. Crédit : janvier 2012.

ISSN : 1956-7855. Numéro de Commission paritaire : 0427 K 89010.

Notre publication adhère à
et s'engage à suivre ses
recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse
du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin, 75008 Paris.

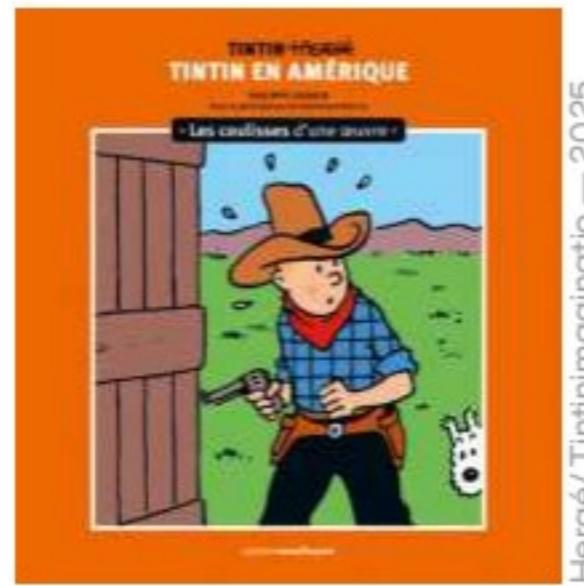


L'HISTOIRE DERRIÈRE LA BD

TINTIN

Des inspirations du jeune Hergé à l'évolution des planches de l'album entre 1932 et 1945, le troisième volume de la collection retourne à la genèse de la création d'un épisode mythique : *Tintin en Amérique*. Replacée dans son contexte historique par des auteurs experts, l'œuvre se révèle comme une critique subtile de son époque marquée par la prohibition, l'avidité des grandes entreprises et la marginalisation des peuples autochtones. En parcourant des anecdotes méconnues, des archives rares et des planches commentées, revivez la naissance du seul personnage historique qu'aït jamais dessiné Hergé, le gangster Al Capone. Et découvrez bien d'autres secrets de création qui vous permettront de porter un nouveau regard sur ce célèbre album. ■

Les Coulisses d'une œuvre, N° 3 : Tintin en Amérique,
en librairie et chez le marchand de journaux, 19,95 €.



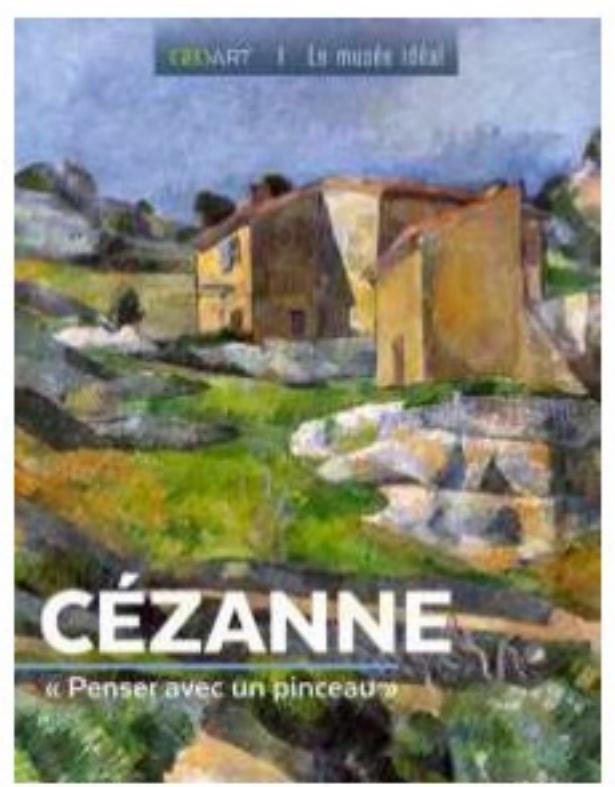
Hergé/ Tintinimaginatio — 2025

CÉZANNE AU MUSÉE

HISTOIRE DE L'ART

Cet ouvrage, agrémenté de nombreuses illustrations et citations du peintre Paul Cézanne (1839-1906), est construit comme une exposition. Il propose une visite guidée à la découverte de plus de 65 œuvres majeures du maître. Au fil des pages, on déambule dans les quatre salles de ce musée idéal, qui offre un autre regard sur cet artiste emblématique de la France provençale, avec un retour sur les dates clés de sa vie. De l'utilisation des lignes géométriques à la juxtaposition des touches

de couleur dans ses natures mortes, le travail de Paul Cézanne s'y trouve décrypté par des historiens de l'art et des spécialistes de son œuvre qui démontrent à quel point la nature, la peinture et la couleur étaient importantes dans la vie de l'artiste. Bienvenue dans le musée idéal de ce père de l'art moderne. ■



Cézanne, «penser avec un pinceau»,
éd. GEO ART/Le musée idéal, en librairie, 14,95 €.



Gamma-Keystone via Getty Images

Le passage à la conduite à droite, effectué le 3 septembre 1967 en Suède, causa une certaine confusion à Stockholm.

Quand la Suède dit adieu à la conduite à gauche

Ce dimanche 3 septembre 1967 a marqué les mémoires en Suède. À 4 heures 50 du matin, tous les véhicules en circulation dans le pays furent priés de se «déporter du côté droit de la route» et d'attendre sagement. Dix minutes plus tard, la conduite à droite entrait en vigueur en Suède, mettant fin à des décennies de circulation à gauche. Sans aucun désordre dans le pays, sauf dans la capitale, Stockholm, où, comme le raconte le quotidien anglais *The Guardian*, la police observa, désesparée, «les longues files de véhicules qui, phares allumés et klaxons hurlants, tentaient vainement de changer de côté dans les règles de l'art, s'empêtrant désespérément dans le processus».

Avant ce jour spécial, appelé en Suède *dagen H* («jour H») pour *Högertrafik* («circulation à droite»), la Suède était l'un des rares pays d'Europe à résister à cette convention routière, alors même que la majorité du parc automobile,

notamment importé d'Allemagne et des États-Unis, avait le volant à gauche, ce qui réduisait la visibilité pour dépasser. En mai 1963, le Parlement suédois avait fini par adopter, pour des raisons de sécurité, la conduite à droite.

Des mois avant le jour H, fut lancée une grande campagne de communication : spots télé, affiches, autocollants et un logo placardé partout – jusque sur des petites culottes – figurant une flèche déviant de la gauche vers la droite. La chanson enjouée *Höll dig till höger, Svensson* («Tiens ta droite, Svensson») caracolait au hit-parade. La veille du fameux dimanche, une armada d'ouvriers fut mobilisée pour changer, en une seule nuit, les 360 000 panneaux du pays et finaliser le marquage au sol, jusque-là provisoire. Rien ne fut laissé au hasard. Si bien qu'au lendemain du *dagen H*, la police ne dénombra que 125 accidents, et surtout aucun mort. Une réussite totale. ■

Adélie Clouet d'Orval

DES ENQUÊTES
QUI SE LISENT
COMME
DES POLARS



Capital
L'économie Captivante

À RETROUVER CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX

EXPOSITION
26 FEVRIER-22 JUIN 2025

UN EXIL-COMBATTANT

LES ARTISTES ET LA FRANCE
1939-1945

